W. A. Williams

CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE.
TOME DIXIÉME,

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epitres & Evangiles, depuis le Mercredi des Cendres jusqu'au quatriéme Dimanche de Carême.

Nouvelle Edition, augmentée des Epitres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.

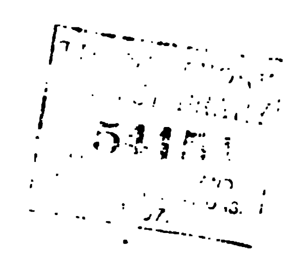


A PARIS,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi. ET JEAN DESESSARTZ, rue saint Jacque, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

EVANGILE. *Math. 6. 16.*



N ce tems-là JESUS *dit à ses Disciples : Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites ; car ils affectent de paroître avec un visage défiguré, afin que les hommes connoissent qu'ils jeûnent. Je vous dis, & je vous en assure qu'ils ont reçu leur récompense : mais vous lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête & lavez votre visage, afin de ne pas faire paroître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Pere qui est present à ce qu'il y a de plus secret ; & votre Pere qui voit ce qui*

se passe *dans le secret, vous en re*
la récompense. Ne vous faites poi
trésors dans la terre, où la rouil
les vers les mangent, & où les vo
les déterrent & les dérobent; mai
*tes-vous des trésors dans le ciel, *
la rouille ni les vers ne les man
point, & où il n'y a point de vo
qui les déterrent & qui les dérob
car où est votre trésor, là aussi es
tre cœur.

EXPLICATION.

I. S'IL n'est pas permis de jeûner s'attirer la réputation de piet n'est permis d'avoir cette intention aucune de ses autres actions. Ain précepte particulier de ne rapporter tion du jeûne qu'à la gloire de D comprend le précepte géneral de ne faire que pour la gloire de Dieu. La r tation, les honneurs, les plaisirs, l chesses, sont des biens de même na S'il étoit permis d'en aimer quelq pour lui-même, il seroit permis d aimer tous, & la défense que Dieu fait de rapporter nos actions à quelq de ces biens, comprend celle de les porter à tous les autres. L'homme e grand, qu'il s'avilit en aimant pour

même quelque créature que ce ſoit. Dieu ne ſauroit ſouffrir cet amour, non qu'il ait beſoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions ; mais parcequ'ayant créé l'homme pour lui, & l'ayant rendu capable de ſon amour, c'eſt un deſordre & une injuſtice, que l'homme ſe prive lui-même de ſa dignité, qu'il s'abaiſſe au-deſſous des créatures auſquelles Dieu l'a rendu ou égal ou ſuperieur, & qu'il défigure ou en tout, ou en partie l'image de Dieu, en dérobant à Dieu quelque partie de ſon amour.

II. Ainſi Dieu ne condanne & ne punit les hommes, que parcequ'ils ſe rendent miſerables en ſe dépouillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnés. Il ne veut que l'avantage de ſes créatures, & il ne peut ſouffrir qu'elles y renoncent, ni qu'elles ſe dégradent. Leur peché eſt de ſe priver du bonheur qui leur étoit deſtiné. L'homme en péchant n'ôte proprement rien à Dieu : mais il s'ôte Dieu à ſoi-même ; & ce larcin eſt une injuſtice horrible & envers ſoi-même & envers Dieu. Ainſi le devoir & le bonheur de l'homme ſont inſéparables ; & autant qu'il manque à l'accompliſſement de ſon devoir, il diminue autant ſon bonheur. C'eſt ce qui fait voir qu'il n'y a point

de peché leger, & que les moindres péchés véniels que nous comptons pour si peu de chose, sont d'une effroyable consequence, puisqu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu, & que nous y préferons toujours en quelque sorte le fini à l'infini, la créature au Créateur.

III. Le précepte géneral de n'avoir point pour but dans nos jeûnes la reputation des hommes, ne comprend pas précisément le précepte particulier de jeûner, mais le précepte géneral de n'aimer aucune créature pour elle-même, & de n'y rapporter aucune de nos actions, contient le principe & le fondement du jeûne. Car de ce qu'il n'est pas permis d'aimer les créatures pour elles-mêmes, il s'ensuit qu'il faut s'en priver souvent, & en retrancher l'usage autant que l'on peut; parceque dans l'état d'infirmité où l'homme est réduit, s'il ne se retranche souvent cet usage, il s'y attachera & aimera les créatures pour elles-mêmes. L'usage qui n'est pas joint à de fréquentes privations, fait que l'ame se cole à l'objet dont elle use, & par-là elle vient à le regarder comme nécessaire à son repos & à son bien. Ainsi l'usage se change en jouissance & en amour de repos pour son objet.

Il faut que nous ayons toujours dans

rit que nous sommes malades, & que
re devoir est de nous guérir, & que
: pour cela que la vie nous est don-
. Ce doit être notre principale occu-
on ; & si l'on nous demandoit ce que
s avons à faire en ce monde, nous ne
rrions répondre plus juste, qu'en di-
: que nous avons à nous y guérir.
u nous a ressuscités par le Batême,
par la Pénitence ; mais la grace de l'un
le l'autre Sacrement nous laisse enco-
nfirmes & languissans : & celui qui né-
e cette infirmité qui reste, celui qui ne
aille pas à se fortifier, retombe infail-
ment dans la mort. Cette maladie qui
: à l'homme, lors même qu'il a recou-
a vie, consiste dans une pente violen-
ers les biens créés, qui est ce que l'on
elle la concupiscence. Il faut donc dé-
re & diminuer cette inclination par la
ration & la privation des créatures.
i est le principal remede. Qui aime le
ir, doit se priver du plaisir; qui aime les
esses & les honneurs, doit se priver
richesses & des honneurs. Cette sépa-
m en affoiblit les idées, elle en dégage
ame, elle lui donne lieu de s'attacher
autres objets. Il n'y a point en cela
ceptation de sexe, d'état, de condi-
s. Comme on ne dit pas qu'un Prince,
Dame de qualité qui a la fiévre, n'a

point besoin de remedes, parceque c
un Prince ou une Dame de qualité :
ne doit point dire aussi que ces person
étant malades dans l'ame par l'amour
créatures, se puissent exemter sur l
condition, de la mortification qui es
remede de cette maladie.

IV. Ce devoir devient encore plus pr
sant & plus nécessaire par une autre
son. C'est que nous avons tous fait u
infinité de fautes par l'amour des bi
créés, & ainsi nous devons les répa
en nous en privant. Ces fautes nous ol
gent à la pénitence, & il n'y a point
pénitence sans un desir sincere de sat
faire à la justice de Dieu d'une mani
proportionnée à nos péchés. Or il n'y e
point de plus proportionnée que de pu
par la privation des créatures les pecl
commis dans la jouissance des créatu
Ainsi le jeûne general qui consiste d
cette privation, est nécessaire à l'homi
& comme satisfaction pour les pecl
passés, & comme remede aux foibles
qui lui en restent par les habitudes vici
ses qu'il a contractées.

V. Et qu'on ne dise pas qu'on est bi
obligé en general de satisfaire à Die
mais qu'il ne s'ensuit pas qu'on le doi
faire de telle & telle maniere. Car il
bien vrai qu'on peut satisfaire à Dieu p

une pénitence d'un autre genre, pour des pechés qui n'y ont aucun rapport, lorsque c'est l'impuissance qui nous y réduit : mais lorsque les forces ne manquent point, on ne peut avoir une volonté sincere de remedier à une passion, si on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette passion. Celui qui est malade d'intemperance, ne guérira jamais que par des actions opposées à l'intemperance. Celui qui est malade de l'amour de l'argent, ne guérira jamais que par des actions de liberalité & par des aumônes. Chacun est donc obligé de mortifier ses passions : car il ne nous est pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

VI. Le jeûne ecclesiastique que l'Eglise nous impose, n'est donc qu'une détermination & un moyen d'observer plus facilement le jeûne general que la loi naturelle nous préscrit. Il ne regarde en particulier qu'une espece de jeûne, qui est celui de certains alimens & en certains tems : mais l'Eglise ne nous le préscrit qu'afin de nous engager par là dans ce jeûne general, qui consiste à nous separer de tous les objets de nos passions. On peut dire même que c'est une espece de remede general, car le jeûne des alimens affoiblit les passions. Il prépare l'ame à la

priere ; car il la dégage du poids du corps qui appesantit l'ame. Bien loin donc de nous plaindre de ce précepte de l'Eglise, nous devons être touchés de sa charité. Elle ne nous l'impose pas pour nous charger d'un nouveau joug; mais c'est au-contraire pour nous soulager dans l'obligation indispensable que nous avons de nous séparer des objets de nos attaches. Et cette obligation indispensable même n'est point un joug qui nous rende malheureux, puisqu'elle n'est fondée au-contraire que sur ce que nous sommes obligés d'éviter notre malheur éternel, & de nous procurer un véritable bonheur. L'amour du monde, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs, des richesses, des honneurs, est la grande misere des hommes. Ils ne sont obligés d'en jeûner & de s'en séparer, que parcequ'ils sont obligés de rétablir leur ame dans l'état heureux dont elle est déchûe.

VII. Nous sommes obligés de nous séparer du monde, parceque nous sommes obligés de mourir au monde. Faisons ce que nous voudrons, vivons de quelle maniere il nous plaira, nous sommes condannés par le juste arrêt de Dieu à être privés de toutes les créatures par la mort: car ces créatures n'étant pas notre bien, & nous n'étant pas faits pour elles, nous n'y pouvons être éternellement unis. Mais

s'il faut y mourir totalement par la mort, il faut donc tâcher de s'en séparer & de s'en détacher avant la mort : car malheur à ceux en qui la mort trouvera ces attaches dominantes & toutes vivantes ; parceque les privant des créatures, elle laissera subsister les attaches qu'ils y auront, qui deviendront les instrumens de leur supplice par l'union terrible d'un desir éternel, & d'une privation éternelle. L'Eglise craignant donc que ces attaches ne s'emparent de notre ame, veut prévenir ce malheur en nous portant à nous en séparer. Quand même elles ne seroient pas dominantes ; il suffit qu'elles subsistent pour nous causer après la mort des douleurs inconcevables. L'Eglise desire de nous les épargner, & de nous faire faire dès cette vie ce que nous voudrions alors certainement avoir fait. Car il est bien certain que l'unique regret d'une ame qui meurt avec des attaches qui regardent son bonheur, & la retiennent dans les flammes du purgatoire, c'est de ne s'en être pas purifiée, avant sa mort, & de n'être pas morte à toutes choses avant que de mourir à son corps.

VIII. Ce que Jesus-Christ ajoûte de n'amasser point de trésor dans la terre, mais de s'en faire dans le ciel, est une autre consequence de cette même verité,

Que nous devons nous détacher de t(
tes les choses temporelles, & ne desi
que les éternelles: *Avertere animum à te
poralibus, & eum mundatum convertere
aeterna.* Et c'est en même-tems la m
que la plus claire que l'on puisse av(
si l'on a, ou si l'on n'a pas cette ve1
dans le cœur. Car il est clair qu'ayan
vivre éternellement dans l'autre mon
& ne devant faire qu'un séjour passa
dans celui-ci, si l'on esperoit quelque b
dans l'autre vie, & si l'on en faisoit
lieu de son bonheur, on feroit tout
qu'on pourroit pour y envoyer par ava
ce son trésor afin d'en jouir éternelleme
S'il faut avoir quelque bien pour subs
ter dans la vie présente, & n'y être j
réduit à une honteuse pauvreté, Jesi
Christ nous apprend qu'il est enco
plus nécessaire d'avoir quelque trésor da
l'autre pour y éviter une pauvreté éte
nelle. Nous n'y posséderons que ce q
nous y aurons envoyé par avance: m
aussi nous l'y posséderons sûrement. (
tresor aura Dieu même pour gardien.
ne se consumera jamais, & il nous fou
nira éternellement des richesses inépuis
bles. Il y a même cela d'avantageux qu
tout est propre à être mis en réserve da
ce trésor, jeûnes, aumônes, prieres, œu
vres de misericorde, de justice, tout y e

mis en rèserve, pourvu qu'il soit donné à Dieu ; & Dieu s'en rend le dépositaire pour nous en tenir un compte fidelle. Quiconque donc néglige de se faire cette sorte de trésor, & qui n'a pour but que de s'établir sur la terre, d'y rendre son pélerinage plus commode, ou plus illustre, fait voir clairement qu'il n'a d'amour ni d'esperance que pour la terre, & qu'il n'en a point pour le ciel ; c'est-à-dire, qu'il fait voir qu'il n'a point de part à la vie future, & qu'il est un pur citoyen du monde, qui n'a rien à attendre en l'autre vie que des supplices. C'est la régle que Jesus-Christ nous propose ; c'est celle sur laquelle il nous jugera, & sur laquelle nous nous devons juger par avance dès cette vie. Nous n'avons pour cela qu'à examiner quel partage nous faisons de nos biens, de notre tems, & des autres choses dont nous pouvons disposer entre l'autre vie & celle-ci, entre Dieu & le monde. C'est notre cœur qui fait ce partage. Il envoie son trésor au lieu dans lequel il met son bien. S'il le met dans l'autre vie, il y transporte le plus qu'il peut de ce qui lui appartient. S'il le met en celle-ci, il ne pense qu'a s'y établir, parceque son cœur y est. Voilà ce qui fera le discernement des justes & des injustes, des elûs & des réprouvés. Le cœur de-

meurera éternellement attaché au trés
où on l'aura mis dans cette vie ; mais av
cette terrible difference, que si on l'a n
dans les biens du monde, en même tei
qu'il y demeurera attaché, il en deme
rera privé ; au lieu que si on l'a mis da
les biens éternels, il les possedera éte
nellement avec une sûreté parfaite.

IX. Jesus-Christ y ajoûte une aut
raison, qui est que dès cette vie mêr
rien n'est plus incertain que les biens do
on prétendroit se faire un trésor pour
monde-ci, qu'ils sont exposés à mille a
cidens, & qu'on en peut être privé p
une violence étrangere ; au lieu que ce
que nous envoyons dans le ciel, nous
sont conservés avec une entiére suret
que personne ne nous les sauroit ravi
& que de temporels & périssables qu'
sont, ils y deviennent incorruptibles
éternels. Ces raisons sont si pressante
qu'il faut un aveuglement incompréhe
sible pour n'en être pas touché. Et si l'
consultoit la raison, il sembleroit qu'el
suffit pour nous faire prendre le pa
de travailler pour le ciel, & de mépris
le monde. Mais on a beau tirer ces co
clusions & en être persuadé. Le poi
du cœur nous entraînera toujours, & no
n'avons point d'autre voie pour suivre c
verités dont nous sommes convaincu

que de demander à Dieu un cœur pur & uniquement attaché aux biens de l'autre vie, qui peut seul nous y faire établir notre trésor.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI D'APRE'S LES CENDRES.

EVANGILE. *Matth. 8. 5.*

EN ce tems-là: JESUS *étant entré dans Capharnaüm, un Centenier vint le trouver, & lui fit* cette *priere: Seigneur, mon serviteur est couché* & *malade de paralysie dans ma maison, & il souffre extrémement.* JESUS *lui dit: J'irai, & je le guérirai. Mais le Centenier lui répondit: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri: car quoique je ne sois moi-même qu'un homme soumis à la puissance* d'un

autre, *ayant* néanmoins *des sold* *sous moi, je dis à l'un : Allez* là, *il y va ; & à l'autre : Venez* ici, *il y vient, & à mon serviteur : Fa* *cela, & il le fait.* Jesus *entend* *ces paroles en fut dans l'admirati* *& dit à ceux qui le suivoient : Je v* *dis & je vous en assure, que je n* *point trouvé une si grande foi d* *Israël. Aussi je vous déclare que p* *sieurs viendront d'orient & d'occid* *& auront place dans le royaume* *cieux avec Abraham, Isaac & Jac* *mais que les enfans du Royaume ser* *jettés dans les ténebres exterieures.* *y aura là des pleurs & des grincem* *de dents. Alors* Jesus *dit au C* *tenier : Allez, & qu'il vous soit* *selon que vous avez cru. Et son se* *teur fut guéri à la même heure.*

Explication.

I. La pieté du Centenier à laquelle sus Christ donne de si grans ges, qu'il témoigne n'en avoir p trouvé de semblable dans tout Isra consistoit principalement, selon l'Ev gile,

1. Dans le soin charitable qu'il a

l'un de ses domestiques, pour lesquels les gens du monde n'ont ordinairement que de la dureté.

2. Dans la foi vive qu'il avoit que Jesus-Christ le pouvoit guérir par une seule parole; ce qui marquoit qu'il le reconnoissoit pour Dieu.

3. Dans la persuasion où il étoit d'être indigne de recevoir Jesus-Christ chez soi: *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum*, par laquelle il mérita, dit saint Augustin, de recevoir Jesus-Christ dans son cœur en se déclarant indigne de le recevoir dans sa maison. Voilà ce que l'Eglise propose aujourd'hui à méditer aux Chrétiens, en leur proposant cet Evangile. Mais comme on en a parlé ailleurs, on s'arrêtera seulement à ce que Jesus-Christ ajoûte aux éloges qu'il donne à ce Centenier, savoir, que *plusieurs viendroient d'orient & d'occident, qui auroient place avec Abraham, Isaac, & Jacob, au festin du ciel, & que les enfans du royaume seroient chassés dans les ténebres exterieures.* Ce seroit une verité consolante, si par ces enfans du royaume il ne falloit entendre que les Juifs, qui par leur infidélité ont donné lieu aux Gentils d'orient & d'occident d'occuper leur place. Mais il y en a bien d'autres que les Juifs qui sont menacés ici de cette funeste ex-

v. 8.

Sur l'Evang. du 3. Diman. après l'Epiph.

v. 11.

clusion, & il les faut chercher parmi les Chrétiens, & même parmi ceux qui se promettent le salut. Par consequent ce ne sont point ni les Chrétiens qui violent manifestement les loix de Dieu, ni les pécheurs manifestement impénitens, qui sont désignés ici par ces *enfans du royaume*; puisque renonçant visiblement à la qualité d'enfans de Dieu, qui y donne droit, il est bien clair qu'ils ne prétendent point en être héritiers. Ce sont des Chrétiens qui se flattent de cette esperance. Et comme il n'y en peut avoir que de deux sortes, d'innocens ou de pénitens, & que ce ne sont pas sans doute les vrais innocens & les vrais pénitens; on peut dire que ces enfans du royaume qui en seront exclus, sont les faux innocens & les faux pénitens. Ainsi, comme on a grand interêt d'éviter d'être de ce nombre malheureux, on ne sauroit assez examiner qui sont ceux à qui l'on peut donner ces noms.

II. Il semble qu'il n'y a rien de plus favorable pour se promettre surement le salut, que d'avoir toujours vêcu dans l'innocence, & d'avoir part à ces paroles du Prophete: *Bienheureux l'homme qui aura porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse.*
...rem. ...hren. ...3. 27. Cependant comme Dieu ne veut point qu'il y ait d'état au monde qui soit entié-

rement exemt de dangers, il permet qu'il y en ait de fort grans dans celui-ci.

Il est certain que selon l'ordre & la coutume de batiser les enfans peu de tems après leur naissance, établie depuis long-tems dans l'Eglise par de très justes raisons, on ne peut douter que les enfans n'ayent été tous justifiés, & qu'ils ne demeurent dans l'innocence tant qu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison. C'est une erreur impie des prétendus Réformés, de dire que les Sacremens n'operent la grace que dans les prédestinés. Mais après qu'ils sont venus à user de leur liberté, rien n'est plus incertain ni plus difficile à décider, que de savoir s'ils ont conservé ou non la grace de leur Batême.

Je ne me fonde point ici sur le sentiment de plusieurs Docteurs très considerables, qui n'ont pas craint d'enseigner que les enfans commettent un peché mortel, lorsque dans le premier usage qu'ils font de leur liberté, ils ne se raportent pas à Dieu par un acte d'amour, & ne le prennent pas pour derniere fin. Mais ce que je dis est, que sans s'arrêter à cet instant précis qui reçoit de grandes difficultés, on ne peut nier au moins que dans une certaine étendue de tems, un enfant jouissant de sa raison ne soit obligé

d'aimer Dieu sur toutes choses, de vivre pour lui, & de lui rapporter sa vie & ses actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en lui; & pour y dominer, il faut qu'il soit le principe du corps de ses actions. Or quelle marque voit-on de cette disposition dans la plupart des enfans depuis l'âge de neuf ou dix ans jusqu'à quinze ou seize? Que remarque-t-on en ceux-mêmes que Dieu préserve des actions criminelles, qu'une vie toute conduite par les sens, qu'un desir d'exceller une curiosité inquiéte, un oubli de Dieu une froideur pour la priere & pour les livres & les exercices de pieté? De quelle maniere reçoivent-ils les Sacremens? Et enfin, quelles marques donnent-ils que ce soit l'esprit de Dieu qui les fasse agir?
Rom. 8. 14. Ibid. v. 9. Est-ce que ce que dit l'Apôtre, que *ceux là sont de Dieu, qui agissent par l'esprit de Dieu*, & que *celui qui n'a pas l'esprit de Jesus-Christ n'est point à lui*, ne les regarde pas?

En verité si Dieu conserve sa grace dans quelques-uns parmi une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolere, il est bien à craindre que la plupart ne la perdent par l'omission des devoirs essenciels de la créature envers son Dieu comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de faire pénitence; & que l'indé

ion & le libertinage qui succede sou-
it à l'état de l'enfance, ne naisse de
tinction de la grace en eux dans les
is où l'on les regardoit comme inno-
s. Bien des gens regrettent de n'être
morts dans cet âge: mais je ne sai si
souhait est bien raisonnable, dans
lque exemtion de crimes grossiers
l'on puisse l'avoir passé. Car si l'on
uge selon la foi, il n'y a personne qui
oit obligé de le regarder comme un
s de ténebres très-épaisses, & qui ne
'e dire à Dieu avec un esprit d'une
ponction sincere: *Seigneur ne vous* Ps. 24. 7.
nez point des pechés de ma jeunesse, &
n ignorance: DELICTA juventutis
, *& ignorantias meas ne memineris.*
I. Que s'il y a de l'incertitude dans
ms même que l'on regarde d'ordi-
comme un tems d'innocence, com-
y en a-t-il plus encore dans les âges
ivancés, lors même qu'on fait quel-
profession de pieté, & qu'on évite
ctions que tout le monde reconnoît
criminelles? Car combien y a-t-il
isses regles de morale qui trouvent
pprobateurs, & qui ne laissent pas
ndre coupable, parceque c'est la

mieres que celles qui semblent les fa
riser? Combien y en a-t-il qui ent
dans les charges de l'Eglise & du mo
sans vocation, & avec des incapacités
rendent leur entrée & leur vie crimin
aux yeux de Dieu? Combien y a t-i
devoirs dans chaque profession, qui
d'une obligation essencielle, & ausq
on ne pense point? On ne s'examine c
dinaire que sur certains crimes grossi
& sur les péchés d'action. On ne
point de scrupule des pechés que
peut appeler de disposition, d'état, d
bitude. On vit dans l'oubli de Di
dans l'oisiveté. On mene une vie d'a
sement, de molesse, de divertissem
de curiosité, d'entretiens & de visites i
tiles. On ne donne presque aucune
à Dieu dans ses actions; & la part q
lui donne est remplie d'une infinité
négligences, de distractions & d'irre
rences. Il y a même quantité de préc
tes ausquels on ne fait point d'attenti
& sur lesquels on ne s'examine point.

C'est un précepte que de mener
vie de travail & de pénitence. C'est
précepte de faire effort pour s'avan
dans la pieté, & pour se corriger de
défauts. C'est un précepte que de vei
sur ses actions, afin d'éviter & les ten
tions du diable & les surprises de no

& temporelles. Toutes les vertus
: même de précepte, la temperan-
justice, la prudence, l'humilité,
ceur, la modestie, le support du
iir. Il n'y en a aucune dont on ne
bligé d'avoir l'habitude dans le
Qui fait réflexion à tout cela ? Et
en y en a-t-il qui perdent la grace
connoître, par des fautes ou d'o-
n, ou de commission, dont, sans
ir, ils se rendent coupables contre
ceptes ?
Il y a un grand nombre de pechés
léfauts qui sont criminels dans un
i degré, & qui ne le sont pas dans
tre, & qui sont néanmoins d'une
iature, que quoiqu'on n'en puisse
ntiérement exemt, on ne sauroit
int discerner avec assurance en
egré l'on en est coupable. L'orgueil

L'envie & la jalousie sont dans un certain degré des pechés mortels. Q peut dire qu'il est totalement exemt vie & de jalousie ? Et qui connoît gré de celle qu'il a ?

L'aversion contre le prochain e minelle dans un certain degré. C dant personne n'est exemt d'aver l'égard de quelqu'un, & n'en conn degré; car elle est souvent bien grande qu'on ne pense.

En combien de manieres peut-on ser des Sacremens ? Cependant qui noît avec une entiére certitude la deur de ces abus, & quels sont ceu sont capables de nous faire perdre la ce de Dieu ? On la peut perdre, & se dre criminel par une parole, par pensée, par un mouvement du cœu se dérobe ensuite à notre recherche. il n'y a personne, quelque innoc qu'ait été sa vie en apparence, qui beaucoup de sujet de craindre, & puisse s'assurer de n'être pas du nom de ces faux innocens qui seront ba du festin de l'Agneau, & exclus d royaume.

V. Mais s'il y a à craindre pour to monde, & même pour les ames les saintes, il y a infiniment plus à crai pour certaines personnes, qui étant e

crimes grossiers, se contentent
t, & ont peu de soin de s'avancer
piété; qui affrontent les périls &
ations de la vie du monde par une
ce téméraire dans leurs propres
; qui sont peu touchées des fautes
commettent, & travaillent peu
corriger; qui se permettent tout
n'est pas absolument défendu; qui
resque continuellement dissipées
upées des pensées du monde; qui
peu, & qui prient avec peu d'at-
& de ferveur lorsqu'elles prient,
peu de soin de soutenir leurs prie-
la mortification de leurs passions;
t peu de crainte des jugemens de
& évitent même d'y penser; qui
t leur confiance dans certaines
œuvres apparentes, qui sont plu-
effets de la coutume ou de consi-
ons humaines, que d'une charité
ure; qui donnent une grande li-
leur imagination, à leurs pensées,
jugemens; & qui font peu de ré-
sur ce que dit saint Jacque: *Que* *Jac. 1.*
u'un se croit religieux, & qu'il ne *26.*
pas sa langue comme avec un frein,
ion est vaine & infructueuse.

Ces faux innocens dont le monde
in, sont la pepiniere d'une foule
 pénitens. Car les pechés spirituels

dont ils sont coupables, éloignant d'
les graces de Dieu, les disposent souv
à plusieurs pechés grossiers qu'ils ne p
vent se dissimuler, & qui les obligen
recourir aux remedes de la pénite
Mais comme leur pénitence n'a pour
jet que ces pechés extérieurs, & ne
presque jamais jusqu'à la source qui le
produits, ils se croyent pleinement ju
fiés lorsqu'ils ont renoncé à ces sortes
pechés; ce qui arrive souvent par
considérations purement humaines. P
ces autres vices dont nous avons pa
ils ne font partie ni de leur confession
de leur pénitence. Ils leur demeur
toujours également inconnus, & l
prétendue conversion contribue mêm
leur cacher davantage leur état, par
que ce changement extérieur passe d
leur esprit pour un changement enti
& qu'ils n'ont point d'autre idée d'u
conversion solide, que celle de ce ch
gement extérieur qu'ils trouvent en eu

VII. On peut juger combien cela
tend, & par consequent combien il
de faux pénitens, si l'on fait réflexion
presque tout le monde perd la grace
Batême par des playes visibles & mort
les; & cependant qu'il y en a peu de
on puisse juger solidement qu'ils l'ay
recouvrée. On voit à la verité quel
ch

ment extérieur. Quantité de per-
qui ont été déreglées, se lassent
s, & renoncent à la vie licencieu-
se dégoûtent des passions de la
; Ils veulent acquerir la réputa-
gens d'honneur & de probité. Il
: même quelque crainte de l'en-
trouvent donc bon d'assurer leur
r des moyens aussi faciles que le
:onfession & la participation des
ens. Ils deviennent plus exacts à
; devoirs extérieurs de religion:
; n'en sont pas moins attachés à
iterêts & à leur fortune; ils n'en
is moins remplis de l'amour des
lu monde; ils n'en sont pas plus
és à la priere & à la mortification;
nt consister toute leur pénitence
cessation des vices [illegible]ssiers.
. Comme la plupart des gens sont
s dans des déreglemens qui les
t au-dessous des Juifs & des
, leur pénitence ne fait que les
: dans ce qu'on peut appeler une
eté payenne, ou une vertu phari-
Comment iroient-ils plus avant,
ils n'ont point d'autre idée du
nisme que celle-là ? Ils ne savent
c'est que tout le reste, & n'ayant
eu soin de s'en instruire, ils regar-
out ce qu'on en dit comme des

imaginations. Ils croient même qu'il leur seroit honteux de commencer à apprendre les élemens d'une religion dont ils ont fait profession toute leur vie. Ils aiment donc mieux supposer qu'ils en sont instruits, & prendre tout ce qu'ils ne savent pas pour des spéculations non nécessaires. Ainsi ils n'ont aucune pensée de se détacher du monde, de se priver de la jouissance & de la possession des créatures, de s'abaisser & de s'humilier. Estimer heureux ceux qui souffrent, qui sont méprisés ou opprimés, être prêts de tout perdre pour la justice, mortifier ses passions, sont des vertus ausquelles ils n'aspirent pas même par les desirs, & ausquelles ils ne s'imaginent point être obligés. Ainsi ce n'est jamais le sujet de leur examen. Cela n'entre jamais dans leurs réflexions, ni dans les desseins qu'ils se proposent quelquefois de corriger leur vie.

IX. Ce genre de fausse pénitence est encore accompagné d'un autre défaut qui suffiroit seul pour la rendre vaine & trompeuse. C'est qu'on s'imagine qu'il suffit d'abandonner les vices & les emplois criminels, & qu'on n'est point obligé de réparer le passé autrement qu'en s'en confessant, & en accomplissant ces légeres pénitences qu'on impose dans la

nunal. Mais c'est une illusion très-dan-
reuse. Je ne dis pas que l'accompliſſe-
ent actuel de la satisfaction, avant ou
rès l'absolution, soit essenciel à la ré-
nciliation : & je demeure d'accord
'un homme vraiment converti, qui
eurt après l'absolution sans avoir ac-
mpli ce qui lui avoit été ordonné, ni y
oir rien ajoûté, meurt dans la voie du
ut. Mais ce que je dis, c'est qu'il n'y a
int de conversion sincére sans un desir
ectif de satisfaire à Dieu par de dignes
uits de pénitence ; & que si ce desir est
el, il produit dans la suite son effet, &
gage à une vie pénitente proportion-
e à nos forces. Si la coutume, l'igno-
nce ou la juste condescendance des
onfesseurs dispense les pécheurs des sa-
factions laborieuses, un vrai pénitent
s'en croit pas dispensé pour cela. Ce
'il ne peut faire en une maniere, il le
t en une autre. S'il n'est pas capable de
re des œuvres extrémement pénibles,
épare ce défaut en substituant des mor-
cations d'esprit aux mortifications du
rps. Enfin il entre sans peine dans cet-
maxime, Que Dieu n'étant pas moins
te en ce tems-ci qu'au tems de l'an-
nne Eglise, il ne demande pas moins
s pécheurs une volonté effective de sa-
faire à sa justice, ou d'une maniere ou

d'une autre ; que plus on les dispense des austérités, plus ils doivent récompenser cette dispense par d'autres sortes de pénitences & de bonnes œuvres ; que jamais le Sacrement de Pénitence ne peut changer de nature, ni se confondre avec le Batême ; qu'il doit être toujours jusqu'à la fin du monde un Batême laborieux, & que la vie, l'esprit, & le cœur d'un pénitent qui revient à Dieu après de grans crimes, doivent toujours être fort distingués de la disposition des innocens qui ont conservé la sainteté de leur Batême. Ce sont-là les principaux défauts qui rendent la pénitence fausse & trompeuse, & qui attirent sur les hommes qui se laissent séduire par cette illusion, cette horrible exclusion du festin de l'Agneau, marquée par ces paroles terribles : *Filii autem*
v. 12. *regni ejicientur in tenebras exteriores.* Mais *les enfans du Royaume seront jettés dans les ténebres extérieures.*

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI D'APRE'S LES CENDRES.

ÉVANGILE *Matth. 5. 43. & 6. 1.*

EN ce tems-là, JESUS dit à ses Disciples : Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi ; & moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persecutent & qui vous calomnient ; afin que vous soyez les enfans de votre Pere qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons & sur les méchans, & fait pleuvoir sur les justes & sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les Publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que

vos freres, que faites-vous en cela de plus que les autres? *Les Payens ne le font-ils pas aussi? Soyez donc vous autres parfaits comme votre Pere celeste est parfait. Prenez garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés, autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Pere qui est dans les cieux. Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues & dans les rues pour être honorés des hommes. Je vous dis & je vous en assure, qu'ils ont reçû leur récompense: mais lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite, afin que votre aumône soit dans le secret: & votre Pere qui voit ce qui* se passe *dans le secret, vous en rendra la récompense.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ n'est pas seulement admirable dans la hauteur & la sainteté de ses préceptes, mais aussi dans la maniere dont il les propose, & dans la sagesse avec laquelle il ménage toutes les

lumieres, & même toutes les préventions qu'il trouve dans ceux à qui il parle, pour les conduire à la verité. Les Juifs avoient une extrême aversion pour deux sortes de personnes, les Gentils & les Publicains. Ils les regardoient comme des gens maudits de Dieu & plongés dans toutes sortes de crimes. Ils ne pouvoient donc pas être choqués qu'on leur proposât d'être plus parfaits & plus vertueux que ceux qu'ils regardoient comme les plus méchans hommes. C'est néanmoins par là que Jesus-Christ les conduit au plus difficile de ses préceptes, qui est l'amour des ennemis. Il leur fait voir que les Gentils & les Publicains aimoient leurs amis, qu'ainsi ce ne seroit pas les surpasser que de n'aimer que leurs amis : & par là il les conduit à conclure qu'il faut donc aimer les ennemis, puisque sans cela ils n'auroient aucun avantage sur les Gentils, ni sur les Publicains. Et comme les Juifs croyoient que ces gens ne méritoient aucune récompense pour l'affection qu'ils portoient à leurs amis, il en conclut qu'ils n'avoient pas lieu d'en attendre davantage s'ils se contentoient de les imiter. C'est par ce degré qu'il les conduit à vouloir être parfaits comme le Pere céleste qui fait luire son soleil sur les justes & sur les injustes. Et quoique par la maniere dont

il propose ce point il semble que ce soit plutôt un conseil qu'un précepte, toutes les circonstances de ce discours obligent néanmoins de le prendre pour un commandement exprès. C'est un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qui il en fait. Puis donc que la bonté de Dieu embrasse encore les méchans durant cette vie, comment les hommes pourroient-ils avec justice les exclure des effets de leur amour? Ainsi l'exemple de Dieu est une raison décisive qui nous oblige à l'amour des ennemis parcequ'il ne peut être permis d'avoir la volonté opposée à celle de Dieu.

II. Mais si l'on pousse cette raison plus loin, & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modelle & pour regle de la nôtre, nous considerions celle qu'il a tenue à notre égard, nous serons aisément convaincus que la justice & notre propre interêt nous obligent indispensablement à aimer nos ennemis. Car toute l'esperance que nous pouvons avoir de notre salut est uniquement fondée sur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ses ennemis par le peché. S'il n'avoit pour eux que des mouvemens de haine, leur perte seroit assurée, & ils seroient privés de toutes les graces qu'il leur fait, soit tem-

relles, soit spirituelles; puisqu'elles ont
tées pour source cet amour qu'il leur a
rté en les trouvant dans ce malheureux
t. On peut mériter de nouvelles gra-
par ses prieres & ses bonnes œuvres;
ais ces prieres & ces bonnes œuvres
issent de la grace de la foi que Dieu
us a donnée lorsque nous étions ses en-
mis. Quiconque donc refuse d'aimer
ennemis, se rend indigne de cette
ace. Il dit à Dieu par ses actions qu'il
veut pas imiter sa conduite. Ainsi il
ppose aux misericordes de Dieu sur
, & il en tarit la source autant qu'il lui
possible. Car par cette disposition de
it ses ennemis, il est incapable d'aimer
Dieu la misericorde qu'il pratique à
n égard; & ainsi il est nécessairement
grat. On n'aime point la justice de Dieu
and on pratique l'injustice envers les
mmes: on n'aime donc point aussi sa
sericorde quand on n'en a point pour
ennemis. Ce sont deux mouvemens
posés & incompatibles, que l'amour
ur un Dieu plein de misericorde envers
ennemis, & la haine du prochain.
nsi la haine des ennemis détruit l'a-
our de Dieu: & par conséquent elle
la vie de l'ame qui consiste dans cet
our; & l'on devient par cette haine
urtrier de sa propre ame.

III. Cependant les hommes sont si ennemis de leur salut, qu'ils ne se contentent pas de haïr ceux qui les ont réellement offensés; mais ils se font même des ennemis imaginaires pour avoir le plaisir malin d'exercer contre eux leur haine & leur animosité. Qu'on examine bien toutes les aversions qu'on nourrit dans son cœur, & l'on trouvera que la plupart n'ont point d'autre cause que la témerité & l'injustice de nos jugemens. On conçoit des soupçons sans fondement; on s'arrête à toutes sortes de rapports; on envenime toutes sortes d'actions & de paroles; on releve tout, & on attribue à un fond de malignité des discours que le hazard a produits, & qui n'ont aucune racine dans le cœur: de sorte qu'il suffiroit presque pour régler les hommes sur ce point, de les réduire à ne haïr que les véritables ennemis, & à condanner en eux-mêmes toutes les aversions qu'ils reconnoîtront manifestement injustes ou témeraires. Et c'est ce qu'il est utile de représenter ici pour les convaincre de leur injustice par des raisons même toutes humaines.

IV. Il est clair d'abord qu'ils doivent mettre au nombre des haines & des aversions injustes celles qu'ils conçoivent contre ceux qui remarquent en eux de véri-

:fauts, ou qui les font remarquer
es. Car le jugement de ces per-
tant vrai, ne peut être un fonde-
gitime de les haïr. On ne hait pas
i nous disent que nous avons la
uand nous l'avons effectivement.
oi serons-nous plus délicats
n nous avertira d'un défaut d'es-
e mœurs? Est-il juste de prêten-
tous les hommes doivent être
s & muets sur nôtre sujet, &
doivent pas découvrir en nous
uts qui y sont effectivement?
pas une vanité basse & injuste de
passer dans l'esprit des autres
res que nous ne sommes? Il est
moins juste de s'en offenser,
t qui nous avertissent que nous
fiévre, ne nous donnent pas la
oyen d'y remedier: mais ceux
reprochent un défaut spirituel
aire, nous donnent lieu par leur
même de nous en guérir en
corrigeant. Qui ne se trouveroit
qu'on lui dît qu'il a la peste, s'il
u'il ne la voulût plus avoir pour
livré? Or la volonté sincére de
er est un remede efficace pour
éfauts volontaires: & l'avertis-
ide l'ame à former cette volon-
quelque chose qui l'excite pour

rendre cette volonté plus vive & plus forte : & c'eſt l'effet des reproches que nous font les autres quand nous ſavons nous en ſervir comme la raiſon nous l'ordonne.

V. Mais ſi l'on nous attribue des défauts que nous n'ayons pas, & qu'on nous décrie ſur des ſoupçons téméraires, notre averſion n'aura-t-elle pas alors un fondement légitime ? Non ; car il eſt clair qu'en ce cas celui qui nous attribue ces défauts eſt trompé en nous prenant pour autres que nous ne ſommes. Il a raiſon de condanner ce fantôme qu'il s'eſt formé par ſon imagination. Nous haïrions auſſi-bien que lui un homme qui auroit les qualités qu'il conçoit en nous. Et ainſi il convient avec nous dans le jugement qu'il ſe forme de ce fantôme. Mais il a tort, dira-t-on, de nous en revêtir & de nous l'attribuer. Il eſt vrai qu'il ſe trompe dans ce jugement ; mais qui nous a dit qu'il ſe trompe par malice ? Ne lui faiſons-nous point plus d'injuſtice qu'il ne nous en fait, en attribuant ſon erreur à un ſi mauvais principe ? Car combien d'autres cauſes peut elle avoir ? Les hommes ne ſont pas toujours ſur leurs gardes. Ils n'examinent pas ſi préciſément les conſequences des choſes. Ils ſe laiſſent aller à de fauſſes apparences, & à de légeres

.infi nous nous plaignons de ce.
as devons nous imputer à nous.
. Il faut donc retrancher encore
ıbre de nos ennemis ces person-
plement prévenues, qui se trom-
r notre sujet sans une malignité
e & connue.

Il ne restera donc qu'une sorte
nis que nous croirons pouvoir
qui sont ceux qui par malice haïs-
nous les vrais biens de la justice &
ertu: mais ces personnes ne nous
t que parcequ'ils haïssent Dieu,
dire, la justice; il est clair que la
qu'ils ont pour Dieu, est ce qui
oit déplaire, & que nous n'en de-
re touchés qu'en la maniere que
est. Or la haine qu'ils ont pour la
n'empêche pas que Dieu qui est
[illegible] ne veuille sincérement leur

rendre cette volonté plus vive & plus forte: & c'est l'effet des reproches que nous font les autres quand nous savons nous en servir comme la raison nous l'ordonne.

V. Mais si l'on nous attribue des défauts que nous n'ayons pas, & qu'on nous décrie sur des soupçons téméraires, notre aversion n'aura-t-elle pas alors un fondement légitime? Non; car il est clair qu'en ce cas celui qui nous attribue ces défauts est trompé en nous prenant pour autres que nous ne sommes. Il a raison de condanner ce fantôme qu'il s'est formé par son imagination. Nous haïrions aussi-bien que lui un homme qui auroit les qualités qu'il conçoit en nous. Et ainsi il convient avec nous dans le jugement qu'il se forme de ce fantôme. Mais il a tort, dira-t-on, de nous en revêtir & de nous l'attribuer. Il est vrai qu'il se trompe dans ce jugement; mais qui nous a dit qu'il se trompe par malice? Ne lui faisons-nous point plus d'injustice qu'il ne nous en fait, en attribuant son erreur à un si mauvais principe? Car combien d'autres causes peut elle avoir? Les hommes ne sont pas toujours sur leurs gardes. Ils n'examinent pas si précisément les consequences des choses. Ils se laissent aller à de fausses apparences, & à de légeres

njectures. Il ne nous arrive que trop
uvent de nous tromper en cette ma-
ere ; & nous serions bien fâchés qu'on
ît toutes nos surprises pour des effets
 malice. Souvent même nous donnons
u à ces jugemens faute de circonspec-
on, ainsi nous nous plaignons de ce
ue nous devons nous imputer à nous-
êmes. Il faut donc retrancher encore
u nombre de nos ennemis ces person-
s simplement prévenues, qui se trom-
nt sur notre sujet sans une malignité
rtaine & connue.

VI. Il ne restera donc qu'une sorte
ennemis que nous croirons pouvoir
ïr, qui sont ceux qui par malice haïs-
nt en nous les vrais biens de la justice &
 la vertu : mais ces personnes ne nous
ïssant que parcequ'ils haïssent Dieu,
est-à-dire, la justice ; il est clair que la
ine qu'ils ont pour Dieu, est ce qui
us doit déplaire, & que nous n'en de-
ns être touchés qu'en la maniere que
ieu l'est. Or la haine qu'ils ont pour la
stice, n'empêche pas que Dieu qui est
tre justice, ne veuille sincérement leur
nversion, qu'il ne les *appelle à la péni-* *Rom.* 2.
nce, comme dit saint Paul, par sa bon- 4.
 & par sa patience, & qu'il ne leur fasse
verses graces. Nous devons donc en-
er dans ces mêmes sentimens à leur

égard, & nous ne pouvons leur refuser en considération de nous-mêmes, ce que la justice même qu'ils attaquent directement, ne leur refuse pas. Nous y sommes d'autant plus obligés, que nous devons reconnoître en nous ou la même aversion de la justice, ou une pente très-prochaine à la haïr. Car la concupiscence qui vit ou qui regne en nous, est naturellement ennemie de la justice ; & c'est le sens de cette parole de S. Jacque : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei.* QUICONQUE *voudra être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu.* Ainsi l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, nonobstant cette injustice naturelle, nous doit adoucir envers ceux qui ne nous haïssent que parcequ'ils n'aiment pas la justice. Ils ne font en cela que ce que nous faisons nous-mêmes. Il faudroit, pour avoir quelque droit apparent de ne pardonner pas à ceux qui nous haïssent injustement, être incapables de ce défaut ; mais pendant que nous y sommes sujets, c'est établir une loi que nous condannons nous-mêmes, que de pratiquer cette dureté envers les autres.

Jac. 4. b

VII. La seule mutabilité inséparable de l'état de cette vie, & l'incertitude des jugemens de Dieu, & sur nous & sur les autres, nous ôtent tout droit de haïr les

nes, quelque injustes qu'ils puissent notre égard. Car nous ne saurions ssurés ni que nous ne tomberons dans les mêmes desordres, ni que ne fera point la grace à ceux qui y sent engagés, de les en retirer. Nous aisons donc nous-mêmes injustice, si les regardons comme étant immuaent attachés au mal; puisque leur té ne cessera jamais d'être fléxible qu'ils seront encore dans cette vie. ne savons quels sont les desseins de éricorde de Dieu sur eux. Peut-être celui que nous regardons comme ennemi, est destiné pour participer nous au royaume de Dieu, qui est aume de la charité. Il ne peut être is de haïr dans le tems celui qu'il seit-être nécessaire d'aimer dans l'éter& si nous le haïssons, il se pourroit bien faire que nous en serions exclus, l'il participeroit sans nous à cette nité bienheureuse.

II. Qui hait son prochain à cause de injustice ou réelle ou présumée, est iême injuste, car l'injustice même able ne détruit pas en cette vie tout l'il y a d'aimable & d'estimable dans ochain. Elle ne le rend pas incapable convertir, & d'être l'objet des miordes de Dieu. Peut-être que celui

qu'on regarde comme un méchant, est un saint dans la prédestination de Dieu; & qu'il est l'objet éternel de son amour, selon qu'il est dit : *In caritate perpetua dilexi te.* Il faut de plus considérer que l'injustice en ce monde y est toujours jointe à la misere : car c'est la souveraine misere de cette vie que d'être dans le peché, dans la privation des biens de Dieu, & dans un état digne de l'enfer. Le jugement que nous portons de nos ennemis, qu'ils sont injustes, enferme donc celui qu'ils sont souverainement miserables. Or la misere de cette vie n'étant pas encore irremediable, doit exciter selon l'ordre de Dieu, notre compassion, & non pas notre haine. Et cette compassion nous doit presser de procurer, autant que nous le pouvons, à nos ennemis la délivrance de l'état du peché, afin de les aimer, ou plutôt parceque nous les aimons, non dans l'état du peché où ils sont, mais dans l'état de justice où ils peuvent être. Il n'y aura que les réprouvés qu'il sera permis de haïr; parceque leur injustice sera immuable & sans retour : mais comme nous ne savons de personne qu'il le soit, il ne nous est pas permis de haïr personne.

IX. Il semble que Jesus-Christ fasse tant d'état de l'amour des ennemis, qu'il ne compte pour rien l'amour des amis;

puisqu'il en fait une vertu de Payens & de Publicains, & qu'il déclare aux Juifs qu'ils n'en doivent point attendre de récompense. Est-ce donc qu'il n'est d'aucun mérite d'aimer ses amis ? Mais il faut remarquer que Jesus-Christ ne dit pas que d'aimer ses amis soit une action qui ne mérite aucune récompense : c'est de n'aimer que ses amis ; ce qui est bien different. Car en n'aimant que ses amis, on fait voir qu'on n'agit que par les sentimens de la nature & de l'interêt. Or ce ne sont pas des actions dont on doive attendre des récompenses, que celles qui se font par une inclination toute naturelle. Mais l'amour des amis joint à celui des ennemis, & procédant d'un même principe, ne sera nullement privé de sa récompense. Ainsi ceux qui aimeront leurs ennemis, seront récompensés d'aimer leurs amis ; parceque'il paroît par là que c'est la charité & la vûe de Dieu qui agit en eux. Mais ceux qui n'aiment point leurs ennemis, aiment inutilement leurs amis, parcequ'il est clair qu'il n'y a que l'amour propre & la nature qui les font agir. La vie chrétienne est une vie essenciellement surnaturelle. Tout ce qui n'a pour principe que l'esprit humain, n'appartient point à la vie chrétienne. Dieu ne récompense que ce que son esprit opere en nous : & il est bien

éloigné de récompenser ce que la seule nature y produit, parcequ'elle n'a jamais pour but que la recherche de ses propres interêts.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI D'APRE'S LES CENDRES.

EVANGILE. Marc. 6. 47.

EN ce tems-là : Le soir étant venu, la barque étoit au milieu de la mer, & JESUS étoit seul à terre. Et voyant que ses disciples *avoient grande peine à ramer parceque le vent leur étoit contraire, vers la quatriéme veille de la nuit, il vint à eux marchant sur la mer, & il vouloit les devancer. Mais eux le voyant marcher* ainsi *sur la mer, crurent que c'étoit un fantôme, & ils jetterent un grand cri : car ils l'apperçûrent tous, & en furent épouvantés ; mais aussi-tôt il leur parla, & leur dit : Rassurez-vous ; c'est moi, ne craignez point. Il monta* ensuite *avec eux dans la barque, & le vent cessa, ce qui augmenta encore beaucoup l'ét*

[ve]nement où ils étoient : car ils n'a[v]oient pas fait assez *d'attention sur* le [m]iracle *des pains, parceque leur cœur [é]toit aveuglé. Ayant passé l'eau ils vin[r]ent au territoire de Génesareth, & y [a]borderent.* Et ceux de ce lieu-là *l'ayant [a]ussi-tôt reconnu au sortir de la barque, [i]ls coururent toute la contrée, & com[m]encerent à lui apporter de tous côtés [l]es malades dans des lits par-tout où ils [e]ntendoient dire qu'il étoit. Et dans [q]uelques bourgs, villes ou villages qu'il [e]ntrât, on mettoit les malades dans les [p]laces publiques, & on le prioit de [p]ermettre qu'ils pussent seulement tou[c]her le bord de son vêtement ; & tous [c]eux qui le touchoient étoient guéris.*

EXPLICATION.

IL est remarquable que les Apôtres ne s'étoient mis dans cette barque [q]ue par l'ordre exprès de Jesus-Christ, & [p]ar un commandement si précis, que [l']Evangile l'appelle une contrainte : *Coe[g]it discipulos suos ascendere navim, ut praece[d]erent eum trans fretum.* Il *pressa ses disci[p]les de monter dans la barque, & de passer [a]vant lui à l'autre bord.* Cependant ils [é]prouverent d'étranges difficultés dans [c]ette navigation ; ce qui fait voir que les [d]ifficultés qu'on éprouve dans les emplois Marc. 6. 45.

ne sont pas toujours des marques qu'on n'y est pas appelé, comme les bons succès ne sont pas des marques certaines de vocation. Les difficultés peuvent être des épreuves de la foi, & des moyens dont Jesus-Christ se sert pour la faire croître; & les bons succès peuvent être des effets de la misericorde de Dieu sur certaines ames qu'il attire à lui par des Pasteurs mal appelés, & des sujets d'illusions pour ces Pasteurs, qui en prennent une vaine confiance que Dieu les approuve, & s'en servent pour appaiser leurs remords. Ainsi la vocation legitime doit nous soutenir dans les difficultés que nous trouvons en notre chemin : mais les bons succès ne sont pas suffisans pour nous assurer de cette vocation.

II. Dieu a divers desseins dans la vocation des hommes au ministere de l'Eglise. Il a quelquefois en vûe la conversion de tout un peuple, & quelquefois celle de peu de particuliers ou présens ou futurs : quelquefois il n'a point d'autre dessein que de sanctifier le Pasteur. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ne calme pas les vents ; qu'il ne seconde pas les bons desseins de ceux qu'il envoie, & qu'il laisse agir la malice des hommes contr'eux, comme il laissa agir les vents contre la barque de ses Apôtres. Son des-

d'éprouver les Pasteurs comme il
a ses Apôtres : & souvent cette
: des Pasteurs est ce qui attire en-
secours de Jesus-Christ pour
ussir leurs travaux dans le tems
u, & alors ils regagnent en peu de
e que l'opposition des hommes
oit fait perdre : de même que la
des Apôtres après avoir été retar-
: le vent contraire, se trouva tout Ioan. 6.
oup à l'autre bord, lorsque Jesus- 21.
y fut entré.

Il ne faut pas s'imaginer que ce
oint par le secours de Jesus-Christ
Apôtres ramerent contre le vent
re, & que ce secours n'ait com-
que lorsque la barque fut portée à
bord. Il n'agissoit peut-être pas
en eux, en les soutenant dans ce
que lorsqu'il leur rendit le travail
& qu'il poussa lui-même la barque
faire arriver où il voulut. Dieu se-
es ames en deux manieres, ou en
tenant dans les difficultés, ou en
ur ôtant : & souvent la premiere
as la moins utile. On s'imagine

passions, qu'il semble qu'on recule au lieu d'avancer : mais l'on ne pense pas que de ce qu'on n'est pas submergé & emporté tout-à-fait, c'est un effet de la grace qui nous soutient, qui nous fait connoître notre foiblesse & la force de nos ennemis interieurs & exterieurs, & qui nous oblige de recourir à Dieu : ce qui n'arrive pas lorsqu'on ne trouve point de difficulté dans son voyage, & que tout le favorise, ce qui n'est pas peut-être plus avantageux à l'ame.

IV. Les divers évenemens qui arrivent aux Apôtres embarqués sans Jesus-Christ sur le lac de Génesareth, nous représentent parfaitement les divers états par où Dieu permet que les ames passent dans la suite de la vie chrétienne. Ils rament toute la nuit & avancent peu, parceque le vent leur étoit contraire. Jesus-Christ vient à eux, marchant sur les eaux. Ils le méconnoissent, & le prennent pour un fantôme. Jesus-Christ entre dans la barque, appaise les flots; cela ne suffit pas encore pour le faire reconnoître par ses disciples. Il fait arriver la barque en un moment au lieu où ils tendoient: & ce ne fut qu'après être arrivés au rivage que l'obscurcissement de leurs yeux & de leur esprit se dissipa. De même Dieu ne veut pas que dans la suite de la vie chrétienne

n éprouve une égale force & fermeté.
l veut qu'il y ait une viciſſitude de lu-
nieres & de ténebres. Il ne ſe fait con-
noître qu'à demi. C'eſt lui qui appaiſe les
vents & les flots ; mais on ne s'en apper-
çoit pas toujours : c'eſt lui qui fait arri-
ver au port ; mais ce ne ſera que ſur le
rivage, c'eſt-à-dire, à la fin de cette vie,
qu'on reconnoîtra les ſecours qu'il nous
a donnés. Souvent dans le cours de ce
voyage & de cette navigation, les penſées
qu'il nous inſpire, & les mouvemens qu'il
nous donne, ne nous paroiſſent que des
penſées humaines & des mouvemens hu-
mains ; mais il ne laiſſe pas d'agir en nous,
quoique nous ne diſcernions pas ſon ac-
tion. On marche dans la nuit, on ne ſent
point la préſence de Jeſus-Chriſt, mais
on ne laiſſe pas d'arriver au port. Dieu
veut qu'on éprouve ces ténebres, afin
d'humilier l'eſprit, & de l'empêcher d'en-
trer dans une confiance préſomtueuſe.
Tout conſiſte donc dans le cours de la
vie chrétienne, à ne perdre point courage,
& à ne s'étonner pas des difficultés qu'on
trouve. Tout cela eſt dans l'ordre de
Dieu. C'eſt pour cela, dit ſaint Auguſtin,
que chacun de nous à l'égard des choſes
qu'il faut faire, en ignore quelquefois
quelques-unes, & quelquefois ne les igno-
re pas. Il y eſt quelquefois attiré par un

De pecc. meritis l. 2. c. 17. n. 26.

saint plaisir, & quelquefois il n'y est pas attiré, afin qu'il sache que c'est la grace de Dieu, & non sa propre force, qui lui fait connoître le bien, & qui l'y attire par ce plaisir.

V. Une des choses qu'il faut observer dans ces ténebres & ces obscurcissemens, est de se tenir dans les bornes de sa lumiere & de sa force, & de ne pas entreprendre des choses extraordinaires avec une foi foible & chancelante. Il y a des gens qui n'ayant qu'une vertu très-médiocre, ne veulent pas se contenter des exercices du lieu où ils sont. Ils aiment les choses singulieres. Il leur faut des austerités particulieres; la vie chrétienne commune ne leur suffit pas. Ils forment donc des entreprises plus relevées, ils se distinguent des autres, & ils s'appliquent à eux-mêmes ce que Dieu ne dit que pour ceux qui ont une foi & une charité au-dessus des autres. Ainsi entreprenant de marcher sur les eaux, c'est-à-dire, de faire des actions au-dessus de leur foi, ils s'enfoncent dans l'eau, & en sont presque submergés, & le seroient en effet, si Dieu n'avoit pitié d'eux par une misericorde extraordinaire. C'est ce qui nous est représenté par Matth. 14. 31. l'exemple de saint Pierre. Il eût été en sûreté, s'il fût demeuré dans la barque avec les autres Apôtres: mais ayant voulu marcher

r les eaux avec une foi chancelan-
se mit en danger d'être submergé.
Jesus-Christ secourant saint Pierre,
npêchant d'être submergé, le re-
e son peu de foi : *Modicæ fidei,* *Matth.*
ubitasti ? HOMME *de peu de foi,* *14. 31.*
ui avez-vous douté? C'est-à-dire,
avoit été en danger d'être submer-
à cause de son peu de foi. La plu-
e nos entreprises ne manquent de
, que parcequ'on manque de con-
en Dieu, & que l'on n'espere que
s hommes. Il ne faut point cher-
illeurs la cause de la plupart des
urs qui nous arrivent. Dieu ne nous
as la main, parcequ'il ne voit en
ue de la défiance pour lui. Nous
is que tout est perdu quand nous
ons plus de ressources humaines.
t par cette raison même que Dieu
: que nous enfonçons dans la mer.
otre principal devoir; c'est de ban-
te défiance, unique cause de nos
. Avec la confiance en Dieu, la mer
sera ferme sous nos piéds. Sans la
nce en Dieu, les plus solides sou-
ondront sous nous. Car la solidité
as dans la terre, elle est dans la
nce de Dieu qui l'affermit : & cette
puissance peut affermir les eaux
acilement que la terre, pourvu que

ce soit lui qui nous engage à marc
dessus.

v. 52. VII. L'Evangile remarque que q
que Jesus-Christ fût monté dans la
que avec ses disciples, & qu'il eût
paisé les vents & les flots, ils ne le c
nurent pas encore, parceque leurs yeu
leur esprit étoient obscurcis. Ils avo
toutes les lumieres nécessaires pou
connoître, & ils ne le connoissoient
néanmoins, parcequ'ils ne joignoien
ces lumieres, & que leur esprit étoit
cupé de certaines pensées qui les em
rassoient & les empêchoient de trou
la verité. C'est une excellente imag
la foiblesse de l'esprit humain, &
grande preuve du peu de confiance
doit avoir en ses lumieres & en ses c
noissances, & du besoin qu'il a que D
l'éclaire en chaque action particul
Nous pouvons avoir dans l'esprit to
les connoissances nécessaires pour n
conduire, & ignorer néanmoins ce
nous devons faire, parceque notre e
n'y joindra point les divers principes
font connoître la verité par leur un
Il n'en verra point les suites, & il den
rera tout occupé d'une bagatelle qui l
pêchera de penser à tout le reste. Ain
plus savant homme abandonné à ses
saisies, est capable des plus grandes ig

s : le plus prudent, des plus grandes
idences ; & il n'y a point d'autres
aux ignorans & aux ſavans, aux im-
ns & aux prudens, pour éviter de
er dans la conduite de leur vie, que
toujours devant Dieu dans un état
baiſſement & d'humilité par l'aveu
irs ténebres & du beſoin où ils ſont
lumiere & de ſon ſecours.

II. La cauſe ordinaire de ces téne-
:ſt l'impureté du cœur qui n'aime
s choſes ſelon leur prix, & s'y atta-
on ſelon qu'elles le méritent, mais
le degré de ſon amour. Ainſi ai-
certains objets avec une ardeur dé-
:, il s'y applique trop, & ne regarde
les autres que ce qui favoriſe la paſ-
qui le domine. La vivacité avec la-
: il ſe porte vers l'objet de ſon
r, fait que toutes les connoiſſances
des autres objets ſont foibles, ob-
& languiſſantes. Ainſi il tire des
quences, non ſelon la verité des cho-
ais ſelon la maniere dont il les ſent.
uſſes conſequences lui ſervent en-
de principes. Il les ſuppoſe bien ti-
& ne les examine plus de nouveau :
ſt ce qui remplit le monde d'erreurs
jugemens faux, qui paſſent enſuite
it en eſprit par le commerce du lan-
On ne peut être délivré de toutes ces

illusions que par la connoissance de la verité qui est Jesus-Christ : mais cette connoissance ne sera parfaite que dans l'autre vie, & lorsque nous serons sortis de la mer de ce monde, & que nous serons arrivés à la terre solide & immobile de l'éternité. Pendant tout le tems de notre voyage, nous aurons toujours à soutenir les flots de nos passions & l'agitation de nos pensées, qui nous causeroient un naufrage infaillible, si Jesus-Christ sans être connu n'étoit avec nous, & ne conduisoit notre ame par sa puissance au lieu où il la veut faire arriver.

IX. Nous ne saurions distinguer par notre raison de quelle sorte il éclaire nos esprits dans cette vie ; comment il les applique à certaines verités qui leur doivent servir de regle, & les détournent de certaines pensées trompeuses qui les jetteroient dans l'égarement : comment il les prévient, les munit, les fortifie, afin qu'ils ne soient pas emportés par certaines vûes, qui les détourneroient du droit chemin : comment il se sert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuses : comment il ménage pour notre salut toutes les impressions que nous recevons ou des objets exterieurs ou des discours des hommes : mais nous savons bien en géneral que c'est par tous ces se-

joints à sa grace, que nous pouvons
: les dangers infinis de ce voyage.
s savons bien que nous avons besoin
nous éclaire, qu'il nous conduise,
nous fortifie sans cesse, & ainsi nous
vons assez pour lui demander conti-
ement son secours, & pour y mettre
: notre confiance pour mépriser nos
ts, nos pensées, nos lumieres sans la
luite, la protection, la direction & la
ere de Jesus-Christ.



SUR L'EPITRE
U I. DIMANCHE
)E CARESME.

EPITRE. 2. Cor. 6. 1.

Es Freres : Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la e de Dieu. Car il dit lui-même : us ai exaucé au tems favorable, & us ai aidé au jour du salut. Voici ntenant le tems favorable ; voici ntenant le jour du salut. Et nous, ons garde aussi nous-mêmes de ne

donner en quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministere ne soit point deshonoré. Mais agissant en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes *& dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes; par la pureté, par la science, par une douceur perséverante, par la bonté, par les* fruits du *Saint-Esprit, par une charité sincere, par la parole de verité, par la force de Dieu, par les armes de la justice* pour combattre *à droit & à gauche, parmi l'honneur & l'ignominie, parmi la mauvaise & la bonne réputation; comme des séducteurs, quoique sinceres* & *véritables; comme inconnus, quoique très-connus, comme* toujours *mourans, & vivans néanmoins, comme châtiés, mais non jusqu'à être tués, comme tristes, & toujours dans la joie, comme pauvres, & enrichissant plusieurs, comme n'ayant rien, & possedant tout.*

EXPLICATION.

L'Apôtre saint Paul nous conjurant dans cette Epitre de ne recevoir pas en vain la grace de Dieu, nous marque par là & qu'on la peut recevoir en vain, & que quoiqu'on la reçoive en vain, elle ne laisse pas d'être grace. On peut recevoir en vain & les lumieres de Dieu qui nous manifestent sa verité & les bons mouvemens qu'il y joint, qui nous excitent à la pratiquer, & que l'on appelle pour cela des graces excitantes, & même la grace justifiante; parcequ'on la peut perdre après l'avoir obtenue. Le tems de la loi nouvelle est proprement ce tems favorable dans lequel il nous communique abondamment toutes ces graces. Car au-lieu que dans les tems qui ont précedée, *il avoit laissé*, comme dit saint Paul, *toutes les nations marcher dans leurs voies*, il fait annoncer dans celui-ci à toutes les nations ses voies & ses volontés d'une maniere infiniment plus expresse qu'il ne les avoit fait annoncer aux Juifs. Il leur propose une infinité de bons exemples. Il leur ouvre son Eglise. Il les exhorte à y entrer. Il y a mis des sources de graces, savoir des Sacremens efficaces & faciles. Il déclare qu'il est prêt d'exau-

Act. 14. 15.

cer tous ceux qui auront recours à lui.
Les hommes jouissent donc dans la loi nouvelle d'une infinité d'avantages dont ils étoient privés avant que Jesus-Christ
v. 2. l'eût établie dans le monde. Ainsi *c'est là le tems favorable, ce sont là les jours du salut.* Ce ne peut être que la malice & la négligence des hommes qui les en prive: & afin qu'elle n'ait pas cet effet, Dieu nous met devant les yeux ces avantages, pour nous exciter à vaincre notre négligence, & nous appliquer à faire un bon usage de tant de moyens.

II. Mais il ne faut pas regarder seulement tout le tems de la loi nouvelle, comme un tems favorable pour obtenir les graces de Dieu; il faut encore distinguer dans son cours certains tems comme plus favorables que les autres, & s'appliquer particulierement à les ménager. Ceux, par exemple, où l'Eglise célebre ses grandes fêtes & ses grans mysteres, sont de ce nombre. Dieu y répand ses benedictions avec plus de profusion: & toute l'Eglise étant unie pour les attirer par des prieres particulieres, ceux qui entrent dans cette dévotion commune, en peuvent esperer légitimement une part plus abondante. On doit s'y disposer avec plus de soin. On y doit faire plus de bonnes œuvres & plus de prieres. Ce sont

nme des tems de moisson pour les
es bien préparées. Et comme Dieu
commode dans la distribution de ses
ces avec ce partage du tems qu'il a
oiré à son Eglise, ceux qui néglige-
ent ces saisons de graces, espereroient
ır l'ordinaire inutilement de les rece-
r en d'autres. Il faut donc que chacun
lique l'exhortation de l'Apôtre, *de* v. 1.
pas recevoir la grace en vain, à ces
ns que j'ai marqués, & c'est aussi l'u-
e que l'Eglise en fait en assignant cette
itre au premier Dimanche de Carême,
nous donnant ainsi lieu de regarder le
ırême comme un tems favorable pour
chir la misericorde de Dieu. La péni-
ıce à laquelle elle le destine, est ce qui
rend favorable, puisqu'il n'y a rien
'il soit moins capable de mépriser qu'u-
ame humiliée & pénitente, selon qu'il
dit: *Vous ne mépriserez point*, Seigneur, Ps. 50.
cœur brisé de douleur & humilié de- 19.
ıt vous: & ainsi c'est en entrant dans
esprit de componction & de pénitence
on doit user de ce tems selon l'inten-
n de l'Eglise.

III. Outre ces tems favorables à tous
Chrétiens, qu'il leur est important de
n ménager, on en peut encore remar-
er d'autres, que l'on peut aussi appe-
selon l'Apôtre, des tems de grace

& des jours de salut; parceque l'ame en reçoit plus souvent qu'en d'autres, est plus disposée à en bien user.

De ce genre sont les tems des disgr ces, du mauvais succès des affaires te porelles, les pertes, les ruines, les re versemens de fortune; tout ce qui ab & humilie l'esprit, & qui le frappe d'u vive image de sa foiblesse & de sa mise tout ce qui nous fait concevoir l'insta lité des choses du monde, & le peu d'a pui qu'on trouve dans les créatures; to ce qui trouble & romt nos desseins, mêle de l'amertume avec nos plaisi qui nous frappe de l'idée d'une mort pr chaine, qui nous sépare des objets de n attaches; tout cela est favorable po nous rapprocher de Dieu. Nous somm si enyvrés de l'amour des choses du mo de, que tant que nous avons moyen d' jouïr en paix, les pensées de salut ou trouvent point d'entrée dans nos espri ou y sont incontinent étouffées par l'e chantement des plaisirs. Quelque dispr portion qu'il y ait du monde à Dieu, l'a ne va pas même jusqu'à en faire la con paraison; & elle se laisse presque toujou entraîner à ses passions, jusqu'à ce qu plaise à Dieu de les arrêter par les trave ses, les dégoûts & les amertumes qu'il fait trouver dans le monde. C'est par

qui commence ordinairement à nous en détacher. Ainsi bien loin de regarder ces accidens pénibles ou aux sens ou à l'esprit, comme des effets de la colere de Dieu, nous les devons regarder au-contraire, comme des visites salutaires, comme des temps de bénediction & de grace comme des moyens où Dieu nous marque sa bonté & le soin charitable qu'il a de nous ; ce qui nous oblige à cooperer fidellement aux intentions de Dieu.

IV. Nous devons regarder de la même sorte le temps de notre jeunesse. Car il n'y en a point de plus favorable que celui-là pour opérer notre salut, & l'accroissement de l'âge, & sur-tout la vieillesse, y apporte de très-grans obstacles. *Heureux celui qui a porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse,* dit le Prophete : car il surmonte sans peine mille difficultés d'imagination qui s'augmentent dans la suite de l'âge & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaises habitudes dont on ne se délivre qu'avec des violences extrêmes. Il lie son esprit & son corps à l'obéissance de la loi de Dieu ; au-lieu que la vie déréglée, & même la vie de fantaisie remplit l'esprit d'une infinité de fausses idées & de faux jugemens, qui étant souvent réiterés deviennent en quelque sorte invariables ; parceque l'esprit n'y fait plus de

Lamen. 3. 27.

réflexion, qu'il les suppose vrais sans les examiner, que l'ame s'endurcit & devient en quelque sorte infléxible; & que si elle conçoit quelquefois le dessein de se corriger, elle retombe dans sa maniere d'agir ordinaire, par la pente violente qui l'y entraine.

V. Enfin il y a des tems plus favorables les uns que les autres par la disposition même de Dieu, qui donne en certains tems une bien plus abondante mesure de son secours, comme l'experience le fait voir. Avec quelle profusion ne répandit-il point ses graces du tems de S. Bernard dans ce grand nombre de monasteres qu'il fit établir par ce S. Docteur? Et combien de pécheurs y trouverent un refuge contre l'impénitence & les desordres du monde.

Les personnes vigilantes & qui ont les yeux ouverts à leurs avantages spirituels, épient avec soin ces occasions de faire fortune pour l'autre monde: & c'est même une grace particuliere de Dieu de les discerner, au-lieu que les autres se les rendent inutiles par leur négligence.

VI. Il est certain que Dieu desire que les hommes se servent de tous ces moyens & de toutes ces occasions de salut qu'il leur donne: qu'il leur reprochera de ne s'en être point servis: & qu'ils sont coupables s'ils les négligent, parceque c'est

ur santé & par l'impression de quel-
passion qu'ils les négligent. Et ainsi
mêmes tems qui nous doivent don-
es esperances favorables quand nous
soin de nous en servir, nous doi-
être un grand sujet de crainte & de
blement lorsque nous les laissons pas-
inutilement. Nous ne saurions donc
dire trop souvent à nous-mêmes ces
es de Saint Paul : *Nous vous exhortons* v. 1.
us conduire d'une telle sorte, que vous
z point reçu en vain la grace de Dieu.
 ne saurions trop apprehender les
ches que Dieu nous fera de n'avoir
 discerné tant d'occasions de salut
nous a présentées. Nous ne saurions
trembler dans la vûe de ces terribles
nens, par lesquels il sépare souvent
oyens du salut, du salut même, &
onne pas toujours à ceux à qui il fait
graces, la perseverance dans la bonne
t dans la grace.

II. C'est bien en vain que l'on ap-
ende que cette crainte ne porte les
mes au découragement & au deses-
: car avec tout le soin que l'on prend
leur mettre devant les yeux tous les
s qu'ils ont de vivre dans le tremble-
t, ils ne sont encore que trop portés
mettre dans un faux repos, & à vi-
omme s'ils étoient assurés de leur sa-

lut. Le faux repos & la fausse assurance sont la grande pente de la nature corrompue. Elle aime le présent, elle le préfere presque toujours aux plus justes sujets de crainte qui ne regardent que l'avenir, & sur-tout une autre vie. Et ainsi c'est la plus rare des tentations que celle d'une crainte excessive. Elle n'est pas même de longue durée. Le tems la modere naturellement; mais il augmente au-contraire la négligence & l'oubli de son salut, qui sont les causes ordinaires de la perte des hommes.

VIII. L'Apôtre saint Paul, après avoir instruit tous les fidelles, en les exhortant de ménager les tems favorables pour opérer leur salut, entréprend ensuite d'instruire tous les Pasteurs par l'exemple de ce qu'il pratiquoit lui même. Et il ne se
v. 3. contente pas pour cela de dire, qu'*il ne donnoit aucun sujet de scandale à personne*; ce qui renferme déja une très grande vertu, puisqu'on ne peut éviter de blesser les hommes en quelque chose, que par la suppression de toutes ses passions, & par une charité très-abondante & très-éclairée, qui nous rende tout à tous, pour les gagner tous; mais il descend de plus au particulier des vertus chrétiennes qui conviennent à ce ministére: *Agissant*, dit-
v. 4. il, *comme ministres de Dieu*, *nous nous rendons*

mdables en toutes choses par une patience dans les maux. Ce n'est
s agir en ministre de la loi nouvel-
de ne se pas rendre recommanda-
outes choses. Il suffit à un particu-
oir les vertus dans un plus bas de-
s cela ne suffit pas à un ministre de
ile ; il faut qu'il soit recomman-
ı toutes les vertus, & qu'il les pos-
un degré éminent. „ Il faut, dit *a Orat. 1.*
egoire de Nazianze, que celui à «
ıinistère est commis, non seulement «
ıas méchant, mais qu'il soit au- «
dessus des autres par sa pieté que «
rang. Avant que d'être arrivé, «
re ce même Saint, à une mortifi- *a Ibid.*
arfaite ; d'avoir purifié son esprit, «
être beaucoup plus avancé vers «
ıe le commun des Chrétiens, il „
dangereux de se charger du soin «
s, & de se rendre médiateur en- «
ı & les hommes ; ce qui est pro- «
: l'office d'un Prêtre. «
'lusieurs des saints Peres ont tâ-
ıprimer une terreur salutaire à
ıi recherchent par ambition les
de l'Eglise. C'est en particulier le
de saint Gregoire de Nazianze
remiere Oraison, de saint Chry-
dans ses livres du Sacerdoce, de
:goire le Grand dans son Pasto-

ral. Mais je ne sai s'il y a rien dans tout ce qu'ils ont écrit, de plus pressant & de plus terrible que ce qui est contenu dans ce chapitre de saint Paul. Son dessein est de faire voir aux Corinthiens ce qu'il se croyoit obligé de faire en qualité de ministre de l'Evangile, & comme cooperateur de Dieu ; ce qui convient à tous ceux qui participent au sacerdoce. Il ne prétend point se relever par des graces singuliéres ; mais par des qualités essenciel-les à son état. Et c'estpourquoi il commence par celle de ne donner à qui que ce soit des sujets de scandale, & de ne deshonorer point son ministere, qui sont des devoirs nécessaires à tout le monde. On doit faire le même jugement de toutes les autres qualités qu'il marque ensuite. Ainsi il est permis de faire des regles de ce que saint Paul s'attribue en ce lieu, puisque ce n'est que pour cela qu'il se l'attribue. On peut donc dire generalement qu'un ministre de l'Evangile se doit rendre recommandable par une grande patience dans les maux, dans les nécessités, dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les veilles, dans les jeûnes, & par toutes les autres qualités dont saint Paul fait mention. Voilà sur quoi tout ministre de l'Eglise se doit examiner, &

[l]equoi il doit faire son compte. S'il est [da]ns la resolution de pratiquer toutes ces [ch]oses ; & s'il y a lieu de croire par quel[qu]e épreuve qu'il est dans ce degré de [for]ce, à la bonne-heure, qu'il s'engage [da]ns le ministere, ou plutôt qu'il souffre [qu']on l'y engage : mais s'il ne reconnoît [en] lui rien de tout cela, c'est une étrange [t]emerité que d'entrer dans cet engage[m]ent. Et il ne faut pas dire, qu'il n'y a [p]lus de plaies à souffrir, de séditions à [c]raindre pour les ministres de l'Eglise. Si [l]es périls qu'un ministre de l'Eglise court [e]n ce tems sont d'un autre genre que [c]eux que l'Apôtre décrit, ils n'en sont pas [m]oins grans, & ils ne demandent pas [u]ne moindre patience. Les passions prennent diverses formes selon les tems, & produisent differens effets ; mais elles sont les mêmes dans le fond, & elles font les mêmes impressions sur l'esprit & sur le cœur. Il faut donc à peu près la même force & la même patience pour en soutenir l'effort.



SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE DE CAREME.

Evangile. Matth. 4. I.

En ce tems-là : Jesus fut conduit par l'Esprit dans le desert, pour y être tenté du diable : & ayant jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim ensuite, & le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Mais Jesus *lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte, & le mettant sur le haut du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jettez-vous en bas, car il est écrit : Qu'il a ordonné à ses Anges* d'avoir soin *de vous, & qu'ils vous soutiendront de leurs mains, depeur que vous ne vous heurtiez le pié con-*

de quelque pierre. JESUS *lui répon-dit: Il est écrit aussi: Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le dia-ble le transporta encore sur une monta-gne fort haute, & lui montrant tous les royaumes du monde, & toute la gloi-re qui les accompagne, il lui dit: Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'a-dorez. Mais* JESUS *lui répondit: Re-tire toi, satan; car il est écrit: Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, & en même tems les Anges s'approcherent de lui, & ils le servoient.*

EXPLICATION.

JEsus-Christ tenté dans le desert im-médiatement aprés son batême, est un objet auquel nous nous devons d'au-tant plus appliquer, qu'il est clair qu'il a été tenté que pour nous instruire. Il étoit incapable d'être ébranlé par aucune tentation. Pourquoi donc a-t-il voulu permettre au démon de le tenter, sinon pour nous montrer premiérement que la tentation est inévitable à tout Chrétien; qu'il s'y doit préparer, & que le moyen

d'y résister n'est pas de supposer qu'il ne sera point tenté, mais d'apprendre de Jesus-Christ les moyens propres pour surmonter les tentations ? C'est ce que le Sage nous avoit déja marqué très-expressément, en ces termes : *Mon fils, en embrassant le service de Dieu, tenez vous ferme dans la justice & dans la crainte, & préparez votre ame à la tentation* : ET PRÆPARA *animam tuam ad tentationem.* C'est une loi générale qu'il propose à tous les hommes, & un ordre inviolable de Dieu qu'il leur déclare ; sa volonté étant, qu'excepté les enfans qui meurent avant l'âge de la raison, aucun ne se sauve que par le combat & la victoire sur le démon.

Eccle. 2. 1.

II. Cette volonté de Dieu sur les hommes est une suite du dessein qu'il a de cacher ses graces sous l'apparence des voies ordinaires par lesquelles ils s'affermissent & se fortifient dans certaines habitudes, afin qu'on ne vîd pas clairement ce qu'il opere intérieurement dans les ames. Or il n'y a que l'épreuve des difficultés qui affermissent ordinairement les bonnes résolutions. On ne devient intrepide que dans les perils. On n'acquiert la fermeté & la constance que dans les tempêtes, les agitations & les traverses. L'ame ne résiste fortement que lorsqu'elle se sent fortement pressée. Ses actions deviennent lan-

ntes, par le repos, par le calme, l'uniformité, l'habitude & la cou- prenant la place de la raison. Si l'a- onc n'étoit réveillée par la nécessité ister aux tentations, elle tomberoit poids de la nature dans la plus dan- se des tentations qui est celle de fai- actions sans mouvement interieur, une pure coutume. Bien loin de se er par cette paix, elle contracte- ne foiblesse qui la rendroit incapa- toutes les actions chrétiennes tant en pénibles. Tous les Chrétiens se- comme de nouveaux soldats, qui it jamais vu l'ennemi succombe- à ses premiers efforts. Car les nou- objets, soit attirans, soit terribles, ordinaire une très-grande force sur & il n'y a que l'accoutumance qui sse diminuer l'impression.

faut considerer de plus que l'ame a ente naturelle à s'attribuer les dis- ons qu'elle sent en soi, & à croire es naissent de son fond, & qu'elle peut donner quand elle veut. Une parfaite l'attacheroit donc insensi- nt à elle-même, & lui feroit ou- a foiblesse & le besoin qu'elle a de Elle prendroit pour naturel ce e feroit sans peine, sans contradic- & sans combat. Ainsi la voie de la

tentation que Dieu a choisie pour perfi
tionner les ames, & les faire passer co
me les corps par divers âges & divers
grès de force, est d'une part une v
tres-efficace pour tenir l'ame dans la
position d'humilité où elle doit être à
gard de Dieu, & de l'autre un moy
très-propre à cacher la conduite de D
& son action sous l'apparence de la na
re. Le diable même y est souvent tro
pé, & n'y soupçonne rien que de na
rel. C'est pourquoi il attaque les é
comme les autres hommes dans l'es
rance de les renverser. Ainsi le gra
œuvre de la redemtion des élus s'op
dans un secret merveilleux. Dieu perr
au démon d'user de ses artifices pour
tromper. Il croit ses piéges inévitable
réussit en ceux que Dieu lui abandon
mais malgré tous ses efforts, il voit à
gard des élus tous ses desseins renver
& tous ses efforts anéantis, sans qu'il
che souvent comment ces ames q
croyoit tenir lui sont échappées.

III. C'est un secret impénetrable à t
les hommes, que la justice par laque
Dieu a voulu que l'homme pécheur
été assujetti aux démons qui l'ont
tomber dans le peché, & cet ordre
concevable que Dieu met dans l'emp
des ténebres, en ordonnant que les

nferieures, qui sont portées au
r l'impression d'une nature supé-
, en demeurassent esclaves. Mais
e cet ordre & cette loi, il est clair
homme n'étant pas encore entiére-
délivré dans ce monde-ci de l'em-
u démon, & y demeurant assujetti
des peines de son peché, le diable
iser pour le tenter de ce qui n'est
core guéri. Or l'imagination n'est
core guérie, parcequ'elle n'est pas
tie à la raison. La volonté est en-
ujette à diverses passions qui pré-
ent son consentement. Le corps
ve encore les impressions du pe-
Toutes ces maladies étant donc des
de la malice des démons, sont de
rifdiction. Oter aux démons tout
le s'en servir, ce seroit avancer leur
ment, & les renfermer dans l'abys-
vant le dernier jour. Ce seroit dé-
l'état de la vie voyagere des hom-
& les faire arriver au terme avant
s ordonné de Dieu. Ce seroit éta-
paix dans un tems destiné à la guer-
nfin ce seroit prescrire à Dieu un
el ouvrage tout different de celui
a sagesse a choisi, où les démons ni
nges n'auroient point de part, & où
ontenteroit d'agir sur les cœurs des
nes, sans leur faire surmonter au-

cunes difficultés. Ce seroit même
tir la plupart des vertus & des disp
chrétiennes. Il ne faudroit plus d
lance pour éviter les piéges du
On ne seroit point excité à av
cours à Dieu pour en être p
On ne seroit point humilié par ses
On ne seroit point effrayé par la
ses foiblesses & de ses dangers, &
ébranlemens qu'on éprouveroit : &
les vertus & la pieté seroient d'une
re toute differente de celles par les
Dieu a voulu que les hommes ope
leur salut.

IV. Nous pouvons connoître
certitude ce que l'on appelle des
tions, parceque consistant ou da
pensées de l'esprit, ou dans des m
mens du cœur, c'est-à-dire, dans de
qui nous représentent certains obje
dans des passions à l'égard des chos
nous sont représentées, il est aussi
en ce sens de connoître ses tenta
que ses pensées & ses passions. M
qui est inconnu au commun des
mes, c'est la cause de ces pensées
ces mouvemens. Et sur ce point
non seulement de l'ignorance da
hommes, mais une pente à l'incré
Ils croient avoir beaucoup gagné
persuadant que ce commerce d'
étra

:s avec les nôtres eſt une pure chi-
& ils font vanité de ne reconnoî-
ıx-mêmes que des mouvemens
nains auſquels le diable n'a point
La ſource ſecrette de cette va-
: qu'ils s'imaginent par là en être
ıp plus forts & plus indépendans.
rſuadent qu'ils ſeront bien plus
de leurs propres mouvemens,
; ne naîtront que de leur fond;
ne dépendront point d'une natu-
;ere. Ils s'imaginent que par ce
ils les exciteront & les appaiſe-
ıme ils voudront: mais c'eſt une
iſible. Toute la peine & tout le
:onſiſte à réſiſter à ces mouve-
érieurs qui ſont certains par l'ex-
. La cauſe de ces mouvemens
rien au danger. Ils ne gagnent
n en l'ignorant ou en ſe la diſſi-
mais ils y perdent beaucoup.
rant leur véritable ennemi, ils ne
ent point, & ne prennent point
naturelles pour lui réſiſter. Ils ne
ıt excités à recourir à Dieu pour
rés. Ils diminuent l'idée qu'ils
ıt avoir de leurs dangers & de
eſſe. Ils s'imaginent qu'ils vien-
ilement à bout de leurs paſſions,
u'ils n'ont pas la même confian-
rmonter des ennemis inviſibles

par qui leur concupiſcence eſt excitée dans un tems plus qu'en un autre. Et c'eſt pourquoi ils prennent plaiſir à ne les pas croire. C'eſt donc une faveur ſinguliere que nous avons reçûe de Dieu, de nous les avoir découvertes par la foi. Et l'une des principales raiſons pour laquelle Jeſus-Chriſt a voulu lui-même être tenté, c'eſt de confirmer cette foi.

V. L'exemple de Jeſus-Chriſt tenté après ſon batême, eſt donc ſuffiſant pour perſuader à tous les Chrétiens que les tentations leur ſont inévitables dans le cours de la vie chrétienne. Mais il ne ſuffit pas de croire qu'on n'évitera pas la tentation, il faut apprendre encore de Jeſus-Chriſt de quelle ſorte il ſe faut diſpoſer à y réſiſter, & quels préparatifs il faut faire contre un ennemi ſi dangereux. Il nous en marque deux par ſon exemple ; le jeûne & la retraite : & ces deux moyens ſont tous deux très-naturels.

Pour concevoir de quelle ſorte le jeûne ſert de préparation à réſiſter aux tentations, il faut conſidérer que le diable n'eſt pas proprement l'auteur des tentations qu'il emploie contre nous. Ce ſont nos paſſions qui lui ſervent d'armes. Il les trouve en nous, & les tourne contre nous. Il en repréſente vivement les objets à notre eſprit. Il le porte à les regar-

der & à s'y livrer. Pour affoiblir donc les tentations, il faut pratiquer tout ce qui diminue nos passions. Or rien ne le fait mieux que le jeûne, c'est-à-dire, la privation de la jouissance des créatures : car le jeûne des alimens n'est que le modelle du jeûne géneral où Jesus-Christ nous veut faire entrer. En se privant de la jouissance des créatures, on apprend qu'il n'est pas si difficile que l'on pense de s'en passer, & que l'on acquiert en s'en privant une liberté qui vaut infiniment mieux que cette jouissance. De sorte que quand le démon emploie les images de l'imagination, il les trouve infiniment affoiblies par l'idée que l'on y a jointe de leur petitesse & de leur inutilité. Il est vrai que ce jeûne se peut diversement pratiquer ; que les uns le peuvent pousser plus loin que les autres ; & qu'il y en a même qui y sont plus obligés que d'autres: parcequ'ils ressentent plus de foiblesse à l'égard de certains objets. Mais enfin puisque Jesus-Christ le propose à tous, il l'a cru nécessaire à tous.

On peut résoudre par là cette question qu'on forme quelquefois : Si le Carême est d'institution divine, & si le jeûne que Jesus-Christ a pratiqué lui-même, oblige tous les Chrétiens à l'imiter. Car si le jeûne n'est pas un précepte formel que

Jesus Christ nous ait donné, c'est un moyen ordinairement nécessaire pour surmonter les tentations : & il n'y a pas lieu d'esperer d'y pouvoir résister que par ce moyen dont Jesus-Christ nous a donné l'exemple par son jeûne. C'est la raison pour laquelle l'Eglise en a fait un de ses préceptes, afin de donner lieu aux Chrétiens de pratiquer ce qui leur étoit d'ailleurs nécessaire comme un moyen pour surmonter les tentations. On peut donc juger par le petit nombre de ceux qui pratiquent ou le jeûne géneral ou même le particulier, quel ravage le démon fait dans le monde, & quelle facilité il trouve à s'emparer des ames qui ont si peu de soin de pratiquer ce moyen.

VI. La retraite, qui est le second moyen de résister aux tentations, & dont Jesus-Christ nous donne l'exemple en ce jour, n'est qu'une espece de jeûne & une partie de cette privation génerale des créatures à laquelle il nous a voulu porter. Car par la retraite on sépare l'ame du commerce des hommes, qui fait entrer dans nos esprits l'image de leurs pensées & de leurs mouvemens, & on lui donne lieu de s'appliquer aux verités qui en découvrent l'illusion, & aux objets ausquels elle se doit attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons;

& comme ces idées se renouvellent & deviennent plus fortes en s'y appliquant, elles s'affoiblissent & s'effacent en cessant de les renouveler & en appliquant l'ame à d'autres objets. Car la capacité de l'ame est étroite & bornée en cette vie. Peu de choses suffisent pour la remplir. Ainsi l'application aux objets du monde bannit le souvenir de Dieu ; & en s'appliquant au-contraire aux verités de Dieu, on affoiblit l'idée des choses du monde. Il faut vuider le cœur pour le remplir ; & rien n'est plus propre à le vuider que la retraite & la solitude. C'est un grand bien que de s'en pouvoir procurer une réelle ; mais ceux qui sont dans l'impuissance de le faire, y doivent remedier en se faisant au-moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Il est vrai que cela est difficile, & c'est ce qui fait la difficulté de se sauver dans le monde ; parcequ'il est nécessaire de faire de grans efforts pour se séparer de l'application aux créatures, & pour s'appliquer à Dieu ; or peu de personnes ont cette force, & il est bien plus aisé de se séparer entiérement du monde, que de vivre dans cette violence continuelle.

VII. Jesus-Christ nous instruit donc par son exemple de ces deux moyens de nous préparer aux tentations. Mais il

ne faut pas croire que cette préparation suffise, si l'on n'employe encore d'autres moyens dans le tems de la tentation. Et c'est pourquoi il nous apprend encore par son exemple ce qu'il faut faire lorsque l'on est effectivement tenté. L'Evangile de ce jour fait voir qu'il a surmonté les trois attaques que le démon lui fit, en lui opposant la parole de Dieu. Il n'appartient en effet qu'à la lumiere de dissiper les ténebres, & à la verité de repousser le mensonge. C'est pourquoi saint
Ephes.6. 16. Paul veut que l'on soutienne *tous les traits enflammés du démon par le bouclier de la foi*, c'est-à-dire, par la persuasion vive & forte des verités qu'elle nous enseigne. Ce sont-là les armes par lesquelles on peut repousser le diable. Mais pour cela il faut en avoir fait provision, & avoir par avance l'esprit pénetré des verités de la foi, & principalement de celles qui sont directement opposées aux illusions que le diable employe pour nous tromper. Il n'est plus tems d'y avoir recours dans la tentation même, quand on ne les trouve pas dans son esprit & dans son cœur. Tout ce que l'on peut faire est d'entendre ces verités dans le trouble que le diable excite: mais il ne faut pas prétendre les concevoir de nouveau, si on ne les a jamais conçûes.

VIII. Jesus-Christ, qui est lui-même tte parole, cette lumiere, cette veri-, n'a pas voulu confondre le démon r de nouvelles paroles ausquelles il onnât autorité par lui-même, comme il oit droit de le faire. Il a voulu emprun-: les paroles dont Dieu s'étoit déja ser-, & qu'il avoit déja employées comme int plus terribles au démon que celles i'il auroit dites de lui-même; parceque n autorité n'étoit pas encore reconnue ir les démons, qui marquoient par la rdiesse même qu'ils prenoient de le nter, qu'ils ne le connoissoient pas. Et est ce qui fait voir que nous devons voir un respect particulier non seulement pour les verités de Dieu, mais aussi our les paroles de l'Ecriture qui les renerment; & qu'elles sont particuliérenent terribles au démon, parcequ'elles contiennent l'arrêt de sa condamnation. Ainsi rien n'est plus avantageux aux Chrétiens que de se rendre ces paroles amiliéres, & par la lecture & par la méditation. On doit les regarder comme les instrumens ordinaires de la sanctification des ames, & le canal ordinaire des umieres par lesquelles nous sommes sauvés. Il faut se servir de ces divines paroes pour purifier notre mémoire de toutes es idées vaines dont elle est remplie. Il

faut qu'elles soient le plus ordinaire objet de notre esprit, & que notre-cœur ne cesse point de s'en nourrir. C'a été la pratique la plus universelle de tous les Saints, & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la pieté des premiers siécles, que le peu d'application que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraisons passives & sans action; & l'on regarde presque comme une dévotion grossiére de s'entretenir de la parole de Dieu, & de la méditer jour & nuit. Cependant les Saints Peres n'en ont point su d'autre, & ils n'en ont point conseillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Esprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation: mais ils n'ont point prescrit de regles & de méthodes pour les y élever. Toute leur spiritualité à consisté à les obliger de lire & de méditer sans cesse l'Ecriture-sainte, & sur tout les Pseaumes & le Nouveau Testament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame & les regles de leur conduite dans ces divines paroles, en suivant ce que dit David: *Votre parole, Seigneur, est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiere qui luit dans les sentiers où je marche.*

Ps. 118. 105.

IX. Mais pour se servir comme il faut

de la parole de Dieu à repousser les attaques du démon, il y faut joindre la priere, & imiter Jesus-Christ, qui en fit son exercice continuel dans le desert pour nous en montrer l'exemple. La seule connoissance de la verité ne suffit pas pour résister au démon : il faut que cette verité soit écrite dans le cœur par l'esprit de Dieu. Ainsi il faut avoir recours à la priere pour implorer le secours de cet Esprit. C'est une chose étrange combien toutes nos lumieres sont foibles & s'obscurcissent facilement, quand ce sont de simples lumieres, & que le cœur n'y a point de part. Le cœur dispose de l'esprit. Il l'applique à quoi il veut. Il lui fait voir comme grand tout ce qu'il aime, & comme petit tout ce qui ne le touche point. Afin donc que la verité nous serve, il faut que le cœur nous y applique & nous la fasse aimer. Or c'est à l'esprit de Dieu à le remuer, & c'est par la priere qu'on l'attire. La priere contient un aveu de notre impuissance & de la force de Dieu. Or Dieu n'assiste que ceux qui sont convaincus de leur foiblesse, & de sa puissance. La priere est un desir de ce que nous demandons à Dieu, & Dieu ne donne rien qu'à ceux qui le désirent. La priere abaisse l'ame par la connoissance de ses besoins. Or *Dieu ne donne sa grace qu'aux humbles.* Jac. 4. 6.

faut qu'elles soient le plus ordinaire objet de notre esprit, & que notre-cœur ne cesse point de s'en nourrir. C'a été la pratique la plus universelle de tous les Saints & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la pieté des premiers siécles, que le peu d'application que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraisons passives & sans action; & l'on regarde presque comme une dévotion grossiére de s'entretenir de la parole de Dieu, & de la méditer jour & nuit. Cependant les Saints Peres n'en ont point su d'autre, & ils n'en ont point conseillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Esprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation: mais ils n'ont point préscrit de regles & de méthodes pour les y élever. Toute leur spiritualité à consisté à les obliger de lire & de méditer sans cesse l'Ecriture-sainte, & sur tout les Pseaumes & le Nouveau Testament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame & les regles de leur conduite dans ces divines paroles, en suivant ce que dit David: *Votre parole*, Seigneur, *est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiere qui luit dans les sentiers où je marche.*

Ps. 118. 105.

IX. Mais pour se servir comme il faut

role de Dieu à repousser les atta-
ι démon, il y faut joindre la prie-
miter Jesus-Christ, qui en fit son
e continuel dans le desert pour
n montrer l'exemple. La seule
sance de la verité ne suffit pas
sister au démon : il faut que cette
oit écrite dans le cœur par l'esprit
ι. Ainsi il faut avoir recours à la
our implorer le secours de cet Es-
C'est une chose étrange combien
ıos lumieres sont foibles & s'ob-
ent facilement, quand ce sont de
lumieres, & que le cœur n'y a
e part. Le cœur dispose de l'es-
l'applique à quoi il veut. Il lui
r comme grand tout ce qu'il ai-
comme petit tout ce qui ne le tou-
nt. Afin donc que la verité nous
il faut que le cœur nous y appli-
ıous la fasse aimer. Or c'est à l'es-
Dieu à le remuer, & c'est par la
u'on l'attire. La priere contient
ı de notre impuissance & de la
e Dieu. Or Dieu n'assiste que ceux
convaincus de leur foiblesse, &
issance. La priere est un desir de
ıous demandons à Dieu, & Dieu
ne rien qu'à ceux qui le désirent.
re abaisse l'ame par la connoissan-
s besoins. Or *Dieu ne donne sa gra-* Jac. 4. 6.
ıx humbles.

SUR L'EVANGILE DU LUND DE LA I. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Math.* 25. 31.

EN ce tems-là, JESUS *dit à s*
Disciples : Quand le Fils d
l'homme viendra dans sa majesté accon
pagné de tous ses Anges, il s'asseyer
sur le trône de sa gloire ; & toutes l
nations étant assemblées devant lui,
separera les uns d'avec les autres, con
me un berger sépare les brebis d'av
les boucs ; & il placera les brebis à
droite, & les boucs à la gauche. A
lors le Roi dira à ceux qui seront à
droite : Venez, vous qui avez été b
nis par mon Pere, possedez le royaum
qui vous a été préparé dès le commenc
ment du monde : car j'ai eu faim, &
vous m'avez donné à manger ; j'ai e
soif, & vous m'avez donné à boire

eu besoin de logement, & vous
vez logé; j'ai été nud, & vous
vez revêtu; j'ai été malade, &
m'avez visité; j'ai été en prison,
vous m'êtes venu voir. Alors les
s lui répondront: Seigneur, quand
e que nous vous avons vu avoir
, & que nous vous avons donné à
ger; ou avoir soif, & que nous
avons donné à boire; Quand est-
ue nous vous avons vu sans loge-
, & que nous vous avons logé; ou
, & que nous vous avons revêtu?
uand est-ce que nous vous avons vu
de, ou en prison, & que nous
sommes venu visiter? Et le Roi
répondra: Je vous dis, & je vous
Jure, qu'autant de fois que vous
z fait à l'égard de l'un de ces plus
s de mes freres, c'est à moi-même
vous l'avez fait. Il dira ensuite à
qui seront à la gauche: Retirez-
de moi, maudits, allez au feu
el qui avoit été preparé pour le dia-
r pour ses anges: car j'ai eu faim,
ous ne m'avez pas donné à manger;
eu soif, & vous ne m'avez pas
é à boire; j'ai eu besoin de loge-
, & vous ne m'avez pas logé;

j'ai été sans habits, & vous ne m'a pas revêtu; j'ai été malade & en son, & vous ne m'avez pas v. Alors ils lui répondront aussi : gneur, quand est-ce que nous avons vu avoir faim, ou avoir ou sans logement, ou sans habits malade, ou dans la prison, & nous avons manqué à vous assi Mais il leur répondra : Je vous di je vous en assure, qu'autant de fois vous avez manqué à rendre ces stances à l'un de ces plus petits, avez manqué à me les rendre à même. Et alors *ceux-ci iront dan supplice éternel, & les justes dan vie éternelle.*

EXPLICATION.

I. L'Eglise sachant que la crainte commencement de la pénite pour y porter ses enfans par les plus j & les plus puissans motifs qu'elle leu puisse proposer, leur met aujourd'hu vant les yeux l'image du dernier j ment, dans les paroles de l'Evan qu'elle leur fait lire. Tout est terrible ce jugement pour les méchans. La lité du Juge, l'état des réprouvés, pareil du jugement, l'arrêt qui y sera

noncé. Jesus-Christ est ce Juge, & il y paroît, non revêtu d'infirmité comme dans son premier avenement, mais dans l'éclat, la grandeur; la majesté & la puissance d'un Dieu. Il y paroît environné de tous ses Anges, & même de toutes les créatures armées & animées à tirer vengeance des violateurs de ses loix. Les méchans qui y seront jugés y comparoissent sans force, sans secours, sans support, sans aucun moyen de se soustraire à la puissance du Juge irrité; & de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils ne voient qu'abandonnement, impuissance, desespoir. Qu'un homme soit entre les mains d'un autre homme, quelque disposé qu'il soit à exercer contre lui tout ce qu'il a de rage & de cruauté, il reste néanmoins à cet homme, tout miserable qu'il soit, un grand nombre de ressources qu'on ne lui sauroit ôter. Ceux qui tiennent son corps entre leurs mains n'y tiennent pas son esprit, & il demeure ainsi maître de la plus grande partie de soi-même. Tous les maux qu'on lui peut faire souffrir ne pouvant s'étendre au-delà de la mort, hâtent & avancent par leur violence même la fin de ses maux. Mais il n'en sera pas de même des méchans. Ce Juge au pouvoir duquel ils se trouveront soumis, domine sur leurs es-

prits aussi-bien que sur leurs corps. Il pénetre les plus secrets replis de leur ame, & il n'y aura aucune partie de l'être de l'homme qui puisse être soustraite à sa justice. Si l'ame pouvoit mourir, la terreur de cet étrange spectacle lui causeroit sans doute la mort; mais sa nature l'en rendant incapable, elle ne subsistera que pour le voir éternellement, sans que la longueur du tems y apporte aucun adoucissement. Car le tems peut bien adoucir les maux qui sont moindres en effet que l'imagination ne les représente: mais il ne sauroit adoucir ceux qui sont réellement plus grans que l'imagination ne les sauroit concevoir.

II. Cependant il semble que suivant les ouvertures que donne l'Evangile, il y ait lieu de concevoir encore quelque chose de plus terrible dans ce jugement que ce que nous venons de représenter: & c'est
v. 41. & suiv. ce qu'il est important de déveloper ici. Il y est dit que Jesus-Christ ayant reproché aux réprouvés qu'il avoit eu faim, & qu'ils ne lui avoient pas donné à manger; qu'il avoit eu soif, & qu'ils ne lui avoient pas donné à boire; qu'il avoit été nud, & qu'ils ne l'avoient pas revêtu; qu'il avoit été sans maison, & qu'ils ne l'avoient pas logé; ils s'en excusent le mieux qu'ils peuvent, en lui demandant: *Seigneur*,

d est-ce que nous vous avons vu avoir v. 44.
, ou soif, ou sans logement, & sans
s, ou malade, ou prisonnier, & que
avons manqué à vous assister? Et il
trange que les élus mêmes semblent
irmer cette excuse, puisque Jesus-
st en leur déclarant de la part de
Pere qu'il leur donnoit son royau-
eternel, parcequ'ils lui avoient don-
manger & à boire, qu'ils l'avoient
, revêtu, visité ou malade ou en pri-
ils lui répondent de même : *Seigneur,* v. 37.
d est-ce que nous vous avons vu avoir
ou soif? Quand est-ce que nous vous
s vu sans logement & sans habits, ou
de ou en prison? Il semble donc que
tats de Jesus-Christ soient demeu-
galement inconnus aux élus & aux
ouvés, & que si les élus lui ont ren-
es devoirs, ç'a été sans le connoître,
me les réprouvés ont manqué de les
endre, parcequ'ils ne l'ont pas con-

ela fait donc voir qu'en une certaine
iere Jesus-Christ demeure inconnu
ux bons & aux méchans, & que
moins la vie ou la mort éternelle se-
la récompense ou la punition de la
iere dont on aura traité Jesus-Christ
cet état inconnu.
Or si l'on veut savoir quel est cet

état inconnu de Jesus-Christ, on peut répondre que c'est celui dans lequel on le regarde comme verité, comme lumiere, comme justice, comme sagesse, & comme loi éternelle. Rien ne paroît moins réel aux hommes que ce qu'on exprime par ces termes. Il semble que ce ne soient que des idées qui ne subsistent que dans notre entendement & par notre entendement. On peut bien avoir appris par la foi que Dieu est la justice, la verité, & la lumiere : mais on conçoit cela si obscurément que l'on peut dire en un sens, que non seulement les injustes & les méchans, mais les justes même ne le savent pas. On ne sauroit s'empêcher de s'imaginer que ces grans corps que nous voyons, ces hommes à qui nous parlons, sont quelque chose de fort réel dans leur être, & dans les qualités par lesquelles ils nous sont sensibles : & l'on n'est au contraire presque point frappé de ces idées spirituelles dont nous avons parlé. Les méchans qui ne les aiment point du tout, n'y font presque point d'attention : & si les justes les aiment en quelque degré, puisque c'est en cela que leur justice consiste, la connoissance qu'ils en ont est encore si obscure, qu'elle peut passer pour une espece d'ignorance.

ependant les choses sont bien autre-
: que nous ne les concevons. Tous
orps dont l'ame s'occupe, & de
: desquels elle se remplit, & généra-
nt tous ces êtres créés sont peu de
: en effet. Ils ont peu d'être, de
é & de verité. Ils tiennent bien
is de l'être que du néant. Ils n'ont
ix-mêmes aucune cause de leur sub-
ice. Ils n'ont aucune force, ni au-
: puissance pour agir indépendam-
t de Dieu. Et au contraire, cette
é, cette justice, cette sagesse, cette
ere, cette loi éternelle ont une réa-
une force, une puissance infinie;
:qu'elles sont Dieu même, & le Ver-
e Dieu, & par consequent Jesus-
st même.

r. Comme elles sont Dieu même,
sont par tout, parceque Dieu est
out. Cette lumiere *éclaire tout hom-* Jean 1.
enant au monde, comme dit saint 9.
. Cette sagesse se fait entendre par
L'homme ne sauroit rien faire dont
ie soit la regle immuable. Ou elle
:ouve, ou elle le condanne. Tout
fait selon la justice, ou contre la
e, selon la verité ou contre la verité,
la loi éternelle ou contre la loi
elle, selon la sagesse ou contre la sa-
: tout est fait pour Dieu ou contre
; pour Jesus-Christ ou contre Jesus-

Christ. Et comme il eſt l'objet de toutes les bonnes actions, il eſt auſſi attaqué, mépriſé, outragé par tous les crimes des hommes. Les bons & les méchans en lui obéiſſant & en l'outrageant, ne le connoiſſent que très foiblement. Et c'eſt pourquoi l'Evangile fait dire aux uns & aux autres qu'ils ne l'ont pas vu : *Quando te vidimus eſurientem?* Ils auroient pu dire de même qu'ils
v. 37. & 44. ne l'ont point vu dans tous ſes autres préceptes ; parcequ'ils ne l'y ont vu que de cette maniere foible & obſcure. Car comme Jeſus-Chriſt eſt dans ceux qui ont beſoin d'aſſiſtance, parcequ'il commande la charité; il eſt de même dans tous les autres objets des vertus & des vices, parcequ'il commande ou qu'il défend ce que l'on fait à l'égard de ces objets.

V. Le changement qui arrivera donc dans les eſprits des hommes en l'autre vie, & principalement au jour du jugement géneral, qui ſera le commencement de l'état immuable de toutes choſes, eſt que Dieu comme verité, comme ſageſſe, comme juſtice, y reprendra ſes droits & le rang qu'il doit avoir dans l'eſprit des hommes. Les méchans verront avec un étonnement inconcevable, que cette verité & cette juſtice dont ils n'avoient tenu aucun compte, & qu'ils avoient traitée de néant & de chimere, eſt non ſeulement quelque choſe de grand,

mais que c'eſt la ſouveraine grandeur, la ſouveraine force, puiſque c'eſt Dieu même. Ces loix qu'ils ont violées ſe préſenteront à eux dans une grandeur & une réalité inconcevable. Ils ſeront contraints de les voir éternellement. Ils y verront cette juſtice qu'ils ont mépriſée comme la plus vile choſe du monde. Ils y verront leur crime & leur condannation, & cette vûe ſera une grande partie de leur ſupplice.

VI. Les loix humaines ont beſoin d'inſtrumens & de miniſtres ſéparés d'elles pour executer leurs arrêts, & ſans cela elles ne ſeroient que le jouet des méchans. Mais les loix de Dieu n'en ont pas beſoin. Elles executent elles-mêmes ce qu'elles ordonnent. Car ces loix étant Dieu même & ſa volonté toute-puiſſante, elles n'ont pour punir les hommes qu'à ſe faire connoître à eux dans leur rigueur infléxible. Par cela ſeul elles ſont comme autant d'épées tranchantes qui percent & qui penetrent toutes les parties de l'ame des réprouvés, & comme des rayons brûlans qui les embraſent ſans les conſumer.

Jeſus-Chriſt outragé manifeſtant aux méchans ſa juſtice violée par tous leurs pechés particuliers, ſera donc pour eux le plus terrible de tous les ſpectacles dont

ils seront frappés. Il leur fera voir que c'est lui-même qu'ils ont outragé ; parcequ'il étoit lui-même cette justice qu'ils n'ont voulu ni connoître, ni suivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris : & cette vûe dont ils seront frappés de tous côtés, sera le plus grand de tous leurs supplices. Ils ont sans cesse fermé les yeux durant leur vie à la verité, & ils ne verront pour toute l'éternité que cette verité qui leur reprochera leur crime. Ils n'ont jamais voulu écouter sa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la verité qui leur prononcera l'arrêt irrevocable de leur condannation.

VII. C'est là ce que l'Eglise exhorte tous les Chrétiens de méditer en ce jour, afin que devant tous indispensablement être présens à ce grand spectacle, ils y puissent paroître avec la paix & la sécurité des élus, & non avec l'effroi & le desespoir des réprouvés. Mais afin que cette méditation leur soit plus utile, ils y en doivent ajoûter une autre ; c'est que ce dernier jugement si terrible ne sera que la manifestation d'un autre qui s'exerce présentement en secret, & auquel on ne pense point. La justice de Dieu n'est pas moins présente aux hommes qu'elle le sera alors. Elle voit, elle observe toutes leurs démarches, elle leur prescrit ce qu'ils doi-

: faire en chaque action ; elle juge de
ce qu'ils font ; elle approuve tout le
; elle condanne tout le mal ; elle
ne tous ces arrêts, & ces arrêts s'écri-
: dans le livre de la verité de Dieu
: des caracteres ineffaçables. Elle fait
: cela durant cette vie d'une maniere
eite & comme muette, mais tous ces
mens éclateront en l'autre vie com-
des tonnerres épouventables.
VIII. Il n'y a qu'un seul moyen pour
er les effets de ces jugemens lorsqu'ils
t donnés & qu'ils nous condannent,
t d'opposer verité à verité, justice à
ice, jugement à jugement. S'il est vrai
: nous avons peché, qu'il soit vrai aussi
: nous avons obtenu la rémission de nos
hés. S'il est vrai que nous avons ou-
gé & violé la justice, qu'il soit vrai
si que nous avons obtenu par notre
itence l'application du sang de Jesus-
rist qui a satisfait cette justice outra-
: : s'il est vrai que nous avons donné
à Dieu de nous condanner, qu'il soit
i que Dieu nous a absous & nous a par-
nné : s'il est vrai que nous nous som-
s souillés, qu'il soit vrai aussi que Dieu
us a purifiés. Ces vérités ne sont point
ntraires, quoique les secondes empê-
ent l'effet des premieres. Il est juste de
ndanner un coupable impenitent ; mais

il ne seroit pas juste de condanner un coupable pénitent à qui Dieu auroit pardonné, & pour qui Jesus-Christ auroit donné le prix de son sang. Ayons soin seulement que l'un soit aussi certain que l'autre. Il n'y a rien de plus certain que nos pechés. Employons tous nos soins à faire que notre pénitence soit certaine, en vivant toujours dans un esprit de pénitence qui doit durer autant que la vie.

Mais le plus sûr encore est d'empêcher que ces arrêts ne se prononcent en secret, en n'y donnant pas lieu par ses actions. Or pour cela il n'y a point d'autres voies que d'avoir toujours devant les yeux ce que Dieu nous a découvert par ses Ecritures de cette justice qui les prononce; que de sonder & d'approfondir ces *commandemens*, qu'elle appelle *éternels*; Eccli. 15. 16. que d'en demander sans cesse à Dieu l'intelligence & la pratique; que de tâcher d'en concevoir l'idée véritable, c'est-à-dire, de regarder cette justice qui nous y est manifestée, non comme une idée sans réalité, sans force, sans subsistance, mais comme n'étant autre chose que Dieu même plein de justice, ou plutôt la justice même & la regle souveraine de toutes nos actions. C'est là l'esprit de l'Eglise, la pratique de l'Eglise, la spiritualité de l'Eglise, l'oraison de l'Eglise. Elle ne prés-

point à ses enfans certaines spiritualités nouvelles, d'écarter de son esprit toutes sortes de pensées bonnes & mauvaises, de ne point penser à l'humanité de Jesus-Christ, ni à ses mysteres. Elle veut qu'ils méditent sa loi le jour & la nuit; qu'ils la desirent; qu'ils la cherchent, qu'ils la goûtent, qu'ils s'en nourrissent. C'est pour cela qu'elle leur met dans la bouche tous les jours ce Pseaume * admirable, qui contient les sentimens & les desirs que Dieu avoit donnés à David à l'égard de cette loi sainte, pour en inspirer toute l'Eglise & pour faire la priere ordinaire de tous ses enfans.

* Le Pseaume 118.

SUR L'EVANGILE

DU MARDI

DE LA I. SEMAINE

DE CARESME.

EVANGILE. *Matth.* 21, 10.

EN ce tems-là : JESUS *étant entré dans Jerusalem, toute la ville en fut émue, & chacun demandoit :*

Qui est celui-ci ? Mais ces peuples qui l'accompagnoient *disoient : C'est* JESUS *le Prophete qui est de Nazareth en Galilée.* JESUS *étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendoient & qui achetoient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs & les bancs de ceux qui y vendoient des colombes, & il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la priere, & vous autres, vous en avez fait une caverne de voleurs. Alors des aveugles & des boiteux vinrent à lui dans le temple, & il les guérit. Mais les Princes des Prêtres & les Scribes voyant les merveilles qu'il avoit faites, & les enfans qui crioient dans le temple, & qui disoient : Hosanna*, salut & gloire *au Fils de David, en conçûrent de l'indignation ; & lui dirent : Entendez-vous bien ce qu'ils disent ? Oui, leur dit* JESUS. *Mais n'avez-vous jamais lû* cette parole : *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfans, & de ceux qui sont à la mammelle ? Et les ayant laissés là, il sortit de la ville, & s'en alla à Bethanie, où il demeura* pendant la nuit.

EXPLICATION

EXPLICATION.

JEsus-Christ ayant témoigné un zele extraordinaire contre ceux qui doient dans le temple diverses choses inées au sacrifice, comme des colom- & en ayant apporté pour raison, que la son de Dieu étoit la maison de priere, qu'ainsi tout ce qui ne se rapportoit à la priere & à l'adoration de Dieu, en t une profanation, nous oblige par- le bien comprendre quel est ce tem- duquel on peut entendre ces paro- & qui peut être profané par ce com- ce ou par d'autres encore plus crimi- , figurés par celui que Jesus-Christ danne dans cet Evangile.

t premierement on ne peut nier que mple dont il est parlé, ne s'entende temples materiels, c'est-à-dire, des x destinés au sacrifice & au culte de 1, comme étoit le temple de Jerusa- ; & que le même précepte de Jesus- ist ne regarde, à plus forte raison, Eglises, d'autant plus saintes que cet en temple, qu'au-lieu qu'il ne con- oit que des figures, elles renferment auveur même, la verité de toutes ces ennes figures. C'est donc dans ces ples que Jesus-Christ défend d'exer-

cer ces actions communes & ordinaires de la vie, & le commerce des choses même néceſſaires aux ſacrifices ; parcequ'ils ſont uniquement deſtinés à l'adoration de Dieu. Or ſi le commerce de ces choſes eſt défendu dans le temple par cette raiſon, il eſt clair que toutes les actions également incompatibles avec la priere, ſont de même défendues dans les Egliſes ; & par conſequent les entretiens ou d'affaires ou de nouvelles, les rendez-vous & les parties qui s'y font, les regards vagabonds & dereglés, les égaremens d'eſprit volontaires, les penſées même qui regardent les affaires domeſtiques : tout cela, dis-je, étant encore plus inaliable avec la priere, profane encore davantage la ſainteté de ces lieux. C'eſt un ſcandale, s'il eſt apperçu des autres; parcequ'on leur donne par là l'exemple de ſe ſervir des Egliſes pour une autre fin que pour la priere : & c'eſt une hypocriſie ſi les autres ne s'en apperçoivent pas, puiſqu'on leur donne l'idée de gens appliqués à Dieu, lorſqu'on s'occupe volontairement à des choſes qui en ſont ſi éloignées. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Baſile ſur ces paroles du Pſeaume 28. *Que tous chanteront les louanges de Dieu dans le temple* : *Et*
" *in templo ejus omnes dicent gloriam*, „ Que
" ceux qui ont de longs entretiens dans les

ſes entendent ces paroles, & qu'ils «
nt couverts de confuſion. Que celui «
eſt dans le temple de Dieu ſe donne «
de garde d'y proferer des paroles de «
liſance, des paroles vaines, des paro- «
mpies. Le temple, dit le Pſeaume, «
fait que pour louer Dieu, ce ſont les «
s diſcours qui y ſoient permis. Les «
es y ſont préſens pour y écrire toutes «
paroles, & Diéu même y eſt préſent «
pénetre les diſpoſitions & les ſenti- «
is de notre cœur. Il voit & il connoît «
ualité de nos prieres. Il diſcerne ceux «
prient du cœur, & qui cherchent avec «
lligence les choſes du ciel, de ceux «
prient par acquit & des lévres ſeule- «
it, & dont le cœur eſt très-éloigné de «
«

I. Mais ſi c'eſt une profanation que
endre dans les temples ce qui pouvoit
légitimement vendu par tout ailleurs,
eſt une beaucoup plus grande que
endre ce qui ne peut être vendu nulle
, & qui eſt encore plus ſaint que le
ple. Et par conſequent ceux qui ſe
ent des Egliſes pour y vendre la paro-
e Dieu, pour s'en ſervir à faire fortune,
r s'y attirer des louanges humaines,
l'eſprit ou d'éloquence, commettent
action de beaucoup plus criminelle
celle de ces marchands que Jeſus-

Christ a chassés du temple de Jerusalem : & il ne sert de rien de dire qu'ils n'en reçoivent pas de l'argent. Car outre que l'on se sert de tous ces moyens pour établir sa fortune, qui se mesure par l'argent : il suffit pour commettre une profanation sacrilege, de se servir d'une chose aussi sainte que la parole de Dieu pour acquerir les biens humains, comme l'amitié des hommes, leur estime, leurs louanges, que les hommes estiment autant que l'argent, & qu'il n'est pas plus permis d'aimer & de rechercher que l'argent. Or on exerce certainement ce trafic , non seulement quand on rapporte grossierement la prédication de la parole de Dieu à acquerir des louanges, mais aussi quand de deux manieres de prêcher , dont l'une est plus édifiante , & l'autre plus capable de faire estimer l'esprit & l'éloquence du Prédicateur, on prefere la derniere à la premiere.

III. Tous ceux qui exercent de même les fonctions ecclesiastiques, qui récitent les prieres de l'Eglise , & qui administrent les Sacremens avec un esprit mercenaire, & pour recevoir la rétribution qui y est attachée, & qui ne le feroient point sans cela , sont des profanateurs & des vendeurs de ces fonctions sacrées. Il est permis de vivre du bien de l'Eglise en exer-

es fonctions : mais il n'est pas per-
e les exercer pour vivre ; & c'est les
er avec cet esprit profane, mercenai-
imoniaque, lorsque Dieu voit dans
ur qu'on ne les exerceroit pas s'il n'y
point de rétribution attachée. Ce-
int combien y en a-t-il qui ne les
ent qu'en cette maniere, & qui ne
achent pas beaucoup ; puisque la
itation & le peu de recueillement
lequel ils s'acquittent de ces fonc-
sacrées, le découvre à tout le mon-
l font donc de l'Eglise de Dieu *une* v. 13
ne de voleurs : puisque c'est un vol
este que de vendre ce qui ne doit
être vendu.
. Mais outre les temples materiels,
encore deux autres temples où l'on
exercer des commerces encore plus
nels & plus injurieux à Dieu. L'Eglise
pour tout le corps des fidelles est
ces temples, selon saint Paul, puis-
l'appelle la *maison de Dieu.* Cette 1. Tim.
on & ce temple est aussi le lieu où il 3. 15.
être prié ; & dans lequel seul il exau-
os prieres. On peut être exaucé en
t hors des temples materiels ; on ne
être exaucé en priant hors de l'Egli-
ais quel trafic peut-on exercer dans
mple ? Helas, plût à Dieu qu'il fût
ole de l'ignorer ! Trafiquer, c'est

donner une chose pour en avoir une autre. C'est donc un trafic que d'obtenir ou de donner les charges de l'Eglise pour des biens humains Celui qui emploie ces moyens pour les obtenir, les achette. Celui à qui les choses temporelles servent de motifs pour les donner ou les faire donner, les vend. Enfin tout ce qui ne nous rend point dignes de ces ministeres, ne peut être légitimement consideré par ceux qui les conferent, comme des raisons de les donner. Tout cela tient lieu de prix offert par ceux qui les obtiennent, de prix reçu par ceux qui les donnent, & rend ainsi les uns & les autres vrais acheteurs & vrais vendeurs dans le temple de Dieu.

V. Rien n'est si clair dans l'Ecriture que ce devoir, de ne considerer que Dieu dans l'élection aux ministeres de l'Eglise. Il n'est permis à personne de s'attribuer l'honneur du sacerdoce, selon saint Paul. Jesus-Christ même ne se l'est point attribué : *Non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret.* Il l'a reçu du choix & de l'élection de son Pere, & l'ayant reçu il s'est réservé la vocation de tous les ministres qui l'exercent sous lui & en son nom. Et c'est ce que les Apôtres & les Disciples de Jesus-Christ reconnurent solennellement dans l'élection de saint Mathias,

Hebr. 5. 5.

en demandant à Dieu qu'il leur fit *con-* *Act. 1.*
noître celui qu'il avoit choisi : Tu, *Domi-* *24.*
ne, qui corda nosti omnium, ostende quem
elegeris. C'est donc à Jesus-Christ même
à choisir ses ministres : *Ostende quem ele-*
geris : & ce choix ne se doit faire prin-
cipalement que sur les vertus interieu-
res du cœur : *Qui corda nosti omnium.*
C'est la raison de ce choix. Les Apôtres
n'avoient pas moins de droit à l'élection
de saint Mathias qu'à celle d'un autre
Evêque ; & ils ne s'adressent à Jesus-
Christ que pour marquer que c'est à
lui qu'appartient l'élection de tous les mi-
nistres de l'Eglise. C'est pour cela qu'ils
la remirent au sort, afin de faire voir dans
cette premiere élection, que les raisons
humaines ne doivent point avoir de part
dans ce choix, & qu'on n'y devoit con-
siderer que les marques de la volonté de
Dieu. Que si l'on n'a pas remis au sort
dans la suite l'élection des autres minis-
tres de l'Eglise, ce n'est pas pour se dis-
penser de suivre dans ce choix la même
regle qui est la volonté de Dieu, & le
choix de Dieu ; mais c'est que l'examen
qu'on en fait par la raison, est un moyen
plus naturel & plus sûr pour connoître
la volonté de Dieu que le sort, qui est
un moyen extraordinaire, & qu'il n'est
pas ordinairement permis d'employer. Et

c'eſtpourquoi les Apôtres ne l'employerent pas pour le choix des deux qu'ils trouverent les plus dignes de l'Apoſtolat, mais pour diſcerner le plus digne entre les deux. Tout ce qui peut donc appartenir aux hommes dans le choix des miniſtres de l'Egliſe, eſt d'examiner de bonne foi & avec tout le ſoin qui leur eſt poſſible, par les marques qu'ils peuvent avoir de la volonté de Dieu qui eſt celui que Dieu a choiſi. Ainſi ceux qu'on appelle Collateurs, Patrons, Electeurs, ne ſont que des perſonnes chargées par l'Egliſe de reconnoître celui que Dieu choiſit pour le miniſtere. Rien donc ne les peut légitimement déterminer au choix d'un miniſtre de l'Egliſe, que ce qui leur peut être une marque du choix & de la volonté de Dieu; en ſorte que toute raiſon qu'ils ne ſauroient attribuer à Dieu, ne leur peut ſervir de motif pour faire ce choix.

Cela ſuppoſé, je demande ſi l'on peut croire avec raiſon, ou plutôt ſi perſonne a jamais cru que ce ſoit une raiſon à Dieu, qui connoît le fond des cœurs, de choiſir un certain ſujet, parcequ'il eſt de bonne maiſon, qu'il eſt ami, officier, parent d'un Collateur ou d'un Evêque; qu'il a plus de crédit & plus d'amis, plus d'adreſſe & d'aſſiduité auprès de lui

-ce là des raisons dignes de Dieu
-ce là des marques de sa volonté
-ce là de ces raisons qu'il n'y a que
qui puisse connoître, parcequ'il pé-
le fond des cœurs ? *Qui corda nosti* Act. 1. 24.
um, ostende quem elegeris. Certes s'il
permis de se déterminer par ces
fs, il n'y auroit rien où la priere fût
is nécessaire qu'en ce choix des mi-
es de l'Eglise. Il n'est point besoin
riere pour connoître ces petites rai-
humaines ; & la priere n'est néces-
que pour demander à Dieu la grace
'y point avoir d'égard. En un mot,
ir des ministres de l'Eglise sans rap-
à Dieu, & sans se mettre en peine
couvrir ceux qu'il choisit, c'est usur-
manifestement les droits de Dieu. Et
tribuer ces raisons frivoles & ces pe-
nterêts, c'est faire Dieu semblable
ommes, & s'attirer ce reproche qu'il
ux méchans dans l'Ecriture : *Existi-* Ps. 49. 21.
, *inique, quod ero tui similis :* Vous
cru, ô homme plein d'iniquité, que je
serai semblable.
. Ce ne sont point là de ces loix mua-
qui dépendent des tems & des lieux,
i se peuvent observer autrement en
ecle qu'en un autre. Il n'est point
ion ici d'histoires, ni de titres, ni de
ssion ; ce sont des loix divines & in-

variables. Dieu n'a jamais permis & ne permettra jamais de fonder l'élection & le choix d'aucun des ministres de son Eglise que sur des raisons divines, qui puissent être des marques de sa volonté & de son choix à un homme spirituel & éclairé. Il ne sera jamais permis à qui que ce soit de ne point consulter Dieu sur ce choix, ni de conferer les charges de l'Eglise par caprice, par interêt, par inclination & par des raisons indignes de Dieu. La police de l'Eglise peut varier, & a varié à l'égard de ceux à qui le soin & la charge de reconnoître & de déclarer la volonté de Dieu a été déferée. C'a été tantôt le peuple, tantôt le Clergé, tantôt les Princes qui ont exercé ce droit: mais la part de Dieu n'a jamais été contestée, ni ne le peut être. On ne préscrit point contre ses droits, & personne n'en peut devenir légitime possesseur. Or cette part & ce droit que Dieu s'est réservé, c'est de choisir ses ministres par la vûe du bien de l'Eglise. Il est vrai qu'il souffre que les hommes abusent du pouvoir qu'il leur a donné d'examiner & de déclarer sa volonté, & qu'il permet quelquefois qu'ils ne consultent dans ce choix que leurs interêts & leur passion. Mais il le permet en le condannant, & non pas en l'approuvant. Il le permet comme il per-

met les autres crimes, en se reservant de punir séverement cet attentat comme un des plus grans pechés que les hommes puissent commettre.

VII. Enfin le dernier temple qu'il n'est pas permis de profaner par le trafic, c'est le temple de notre cœur. Car nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu: *Templum enim Dei sanctum est, quod estis vos*: & ce temple est aussi une maison de priere & de sacrifice; puisqu'il nous est commandé de prier toujours, & que l'on doit offrir à Dieu des sacrifices spirituels sur l'autel du cœur par le feu d'une ardente charité, comme dit saint Augustin: *In ara cordis igne fervidæ caritatis*. Il est clair enfin que le trafic doit être banni de ce temple, puisqu'il n'y a que la charité qui y doive être; & que la charité étant essenciellement gratuite, n'est jamais interessée ni mercenaire. Tout ce qui est charité, est exemt de trafic: & tout ce qui n'est pas charité, est au-contraire mercenaire. Avec la charité, le trafic même cesse d'être mercenaire: sans charité, les actions qui paroissent les plus relevées, ne sont que des actions de marchands.

1. Cor 3. 17.

De civit. Dei. l. 10. c. 3. n. 2.

VIII. Qu'on examine la vie du monde, & la conduite des gens qui agissent par cupidité, & l'on trouvera que ce



n'eſt qu'un vrai trafic bas & m
On n'y donne rien pour rien ; &
n'ont rien à donner, n'ont rien
rer. Tout y entre en commer
les, louanges, ſervices, témo
conſiderations, crédit, priere
tations, autorité. C'eſt ce qui
rechercher les charges où l'on
& ſervir ; car tout cela entra
trafic du monde, rend tout fac
qui les ont. On leur accorde
prix de ce qu'on eſpere d'eux
l'on craint d'eux : mais il n'y
plus abandonné qu'un homm
que la raiſon & la juſtice pou
ſonne ne ſe croit chargé de ſe
& ceux qui ont aſſez de conſcie
ne le pas opprimer, ne manqu
de prétextes pour s'exemter de
ger. La juſtice & l'interêt de
des monnoies qui n'ont preſq
cours dans le commerce du
faut ou des interêts groſſiers d
& de plaiſir, ou d'autres interê
rituels, mais qui ne ſont pas
mains, comme ſont ceux de la
de la réputation. Ainſi dans la
monde n'eſt qu'une compagni
chands de toutes robes, de
Mais ſi ce trafic ne déroge poi
bleſſe de la terre, il déroge à la

:iel & à la qualité d'enfans de Dieu ;
:ette noblesse est incompatible avec
e maniere d'agir basse, mercenaire,
ressée & indigne de Chrétiens, par-
u'elle est incompatible avec la charité
ne cherche point ses interêts : *Non* *1. Cor. 13. 5.*
rit quæ sua sunt. Il déroge à la sainte-
u temple que Dieu veut avoir dans
ames, où rien de mercenaire & d'in-
:ssé ne peut avoir lieu ; puisque Dieu
charité, & qu'il ne peut approuver
: la charité.

X. Mais comme les Pères en condan-
:t l'usure ont accoutumé d'exhorter
Chrétiens à pratiquer une autre espe-
l'usure non seulement légitime, mais
essaire, qui est de prêter à Dieu en la
sonne des pauvres, dans l'esperance
recevoir de lui en l'autre vie le centu
de ce qu'ils lui auront prêté en celle-
de même en exhortant les Chrétiens
jetter ce trafic bas & mercenaire qui
erce dans le monde, on les doit ex-
:ter à s'appliquer à une autre sorte de
ic aussi grand & aussi relevé que l'au-
est vil & indigne d'eux. C'est ce tra-
& cette marchandise à laquelle saint
egoire de Nazianze déclare qu'il avoit
jours eu dessein de se donner tout en-
. „ J'ai toujours desiré, dit-il, de mou-
ir à la vie présente, pour vivre d'une

„ vie cachée en Jesus-Christ, & de
„ nir ainsi un grand marchand en ach
„ ce précieux diamant au prix de to
„ que j'ai dans le monde, & en acqu
„ les biens stables, permanens & cé
„ en échange de toutes les choses pas
„ res & fragiles de ce monde. C'est
„ seul trafic estimable, sûr & véritable
„ grand au jugement de tous ceux qu
„ du sens.

La vie des gens du monde au cor re n'est qu'une vie de commerce, me on l'a déja dit: mais c'est le plus teux & le plus indigne commerce monde. C'est un commerce de pour boue, de fumier pour fumie bagatelles pour bagatelles. Ce que l donne n'est rien non plus que ce que y reçoit: ou plutot c'est le plus pré ciable, & le plus insensé trafic du r de. Car on y donne tout pour n'ac rir rien. On y donne son tems, sa vie éternité, sa félicité, pour acqueri encore avec incertitude, des biens s & si méprisables, qu'on est bien plus reux de s'en passer & d'en être privé, de les posseder & d'en jouir.

Mais il n'y a rien de plus sage & de prudent que le commerce des vrais C tiens. Ils ne donnent rien, & ils gag tout. Ils donnent des choses basses

iment point, qu'ils ne doivent point
ner, qu'ils ne sauroient aimer sans se
ire, & dont ils doivent nécessairement
e privés, pour acquerir tout ce qu'ils
ivent & qu'ils doivent souhaiter; &
nt ils jouiront éternellement. C'est
nc représenter d'une maniere assez
te la vie des gens du monde & des
is Chrétiens, que de dire que les uns
es autres sont des marchands; mais
e les uns sont des marchands insensés
nal habiles, qui exercent un commer-
également bas & ruineux, qui se ter-
ie à être éternellement esclaves &
lheureux; les autres sont des mar-
nds habiles & sensés, qui exercent le
s honnête, le plus profitable & le plus
rieux de tous les commerces, qui les
d Rois, & Rois pour toute l'éterni-



SUR L'EVANGILE DU MERCREI DE LA I. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Matth. 12. 38.*

EN ce tems-là : des Scribes & Pharisiens vinrent trouver JI *& lui dirent : Maître, nous voudi bien que vous nous fissiez voir que prodige. Mais il leur répondit : (race méchante & adultere demand prodige, & on ne lui en donnera p d'autre que celui du Prophete Jon car comme Jonas fut trois jours & i nuits dans le ventre de la baleine ; a le Fils-de-l'homme sera trois jours trois nuits dans le cœur de la te Les Ninivites s'éleveront au jour di gement contre cette race, & la c danneront, parcequ'ils ont fait p tence à la prédication de Jonas : & pendant il y a ici plus que Jonas. Reine du midi s'élevera au jour du*

't contre cette race, & la condan-
parcequ'elle est venue des extre-
de la terre pour entendre la sages-
Salomon; & cependant il y a ici
que Salomon. Lorsque l'esprit im-
t sorti d'un homme, il va dans des
arides, cherchant du repos, &
en trouve point. Alors il dit: Je
nerai dans ma maison d'où je suis
& revenant il la trouve vuide,
iée & parée. En même-tems il va
re avec lui sept autres esprits plus
ns que lui; & entrant dans cet-
ison, ils y demeurent: & le der-
tat de cet homme devient pire que
mier. C'est ce qui arrivera à cet-
e criminelle. Lorsqu'il parloit en-
u peuple, sa mere & ses freres
arrivés, & se tenant au-dehors,
ndoient à lui parler. Et quel-
i lui dit: Voilà votre mere & vos
qui sont dehors, & qui vous de-
lent. Mais il répondit à celui qui
it cela: Qui est ma mere, & qui
nes freres? Et étendant sa main

EXPLICATION.

I. LEs Scribes & les Pharisiens
demandé à Jesus-Christ q
un prodige, comme il est rapport
cet Evangile, Jesus-Christ le ref
cause de leur mauvaise dispositior
pendant en d'autres occasions il a
gné de la condescendance pour d
fiances même injustes: mais c'est
a de deux sortes de défiances, & d
sortes de recherches des preuves
verité. Il y en a qui ne croient pas
qui bien-loin de haïr la verité
droient qu'elle fût bien certaine &
reconnue. C'est ainsi que saint Th
ne croyoit point la résurrection de
Christ, quoi qu'il ne souhaitât rie
vantage. Ainsi Jesus-Christ ayan
d'égard à son cœur qu'à son esprit,
donna les preuves qu'il lui avoit de
dées, en se contentant de lui fair
légere reprimande. Mais il ne trai
de même les Pharisiens; parcequ
incredulité étoit d'un autre genre
étoient ennemis de la verité, ils ne
choient qu'à la détruire, & ils n'e
mandoient de nouvelles preuves
parcequ'ils ne vouloient pas s'applic
celles que Jesus-Christ en donnoi
les jours.

Quand Jesus-Christ auroit eu cette
plaisance pour les Pharisiens, que de
faire voir ce prodige qu'ils lui de-
loient, il ne leur auroit de rien ser-
parcequ'ils auroient méprisé cette
elle preuve comme les autres. La
de la verité leur fermoit l'esprit aux
ves les plus fortes, & aux consequen-
es p'us justes des miracles de Jesus-
ft. Ils ne vouloient pas en reconnoî-
verité, parcequ'ils ne vouloient
ue cette verité fût, ils la haïssoient
ne contraire à leurs mauvaises œu-
à leur orgueil, à leur avarice, &
rs autres passions. En reconnoissant
-Christ il auroit fallu renoncer à
cela, & se condanner eux-mêmes
ne des méchans & des hypocrites.
ce qu'ils ne vouloient pas faire. Mais
'ont pas voulu rendre témoignage à
rité, Dieu n'a pas laissé de se servir
pour nous faire reconnoître la cau-
ritable de l'opposition que sa verité
ontre dans tous les siécles. Elle y
ve de même des Scribes & des Pha-
is, & en trouvera toujours; c'est-
e, qu'il y aura toujours des ames
ompues & interessées qui s'efforce-
de détruire la verité, parcequ'elle
ontraire à leurs interêts & à leurs
ons.

III. Nous n'avons donc pas seulem
besoin de la manifestation de la veri
mais pour la recevoir comme il fa
nous avons de plus besoin que Di
nous donne l'amour de la verité, *ca*
2. Thess. 2. 10. *tatem veritatis*, ce qui est le fondem
de cette maxime de saint Augustin : Q
Contr. Faust. l. 32. c. 17. *l'on n'entre dans la verité que par la cha*
NON *intratur in veritatem nisi per can*
tem. Car si l'on n'a point cette charité,
ne manquera jamais de trouver des p
textes pour ne pas recevoir les verités
commodes à l'amour propre. L'amo
est le maître de l'esprit ; il en dispo
comme il veut. Il a mille adresses po
empêcher de croire ce qu'il n'aime p
La principale disposition pour recev
la verité est donc de l'aimer, & de ba
nir de son cœur toutes les passions q
nous en donnent de l'éloignement. Ce
une erreur Judaïque que de prétend
qu'il suffise pour croire une verité, qu'e
le nous soit proposée : & c'est peut-être
cause de cette erreur qui régnoit partic
liérement dans les Scribes & les Phar
siens, que Jesus-Christ refusa de leur fa
re voir le prodige qu'ils lui demandoie

IV. Cet amour de la verité ne nous e
pas seulement nécessaire à l'égard d
points de foi ; mais encore plus à l'éga
des maximes de la morale chrétienn

ar c'est particuliérement à l'égard de la norale que la raison qui nous fait embrasser de fausses opinions, est que nous n'aimons pas la verité qui nous découvre la voie de la justice, & que nous la regardons comme contraire à nos interêts. On hait certaines maximes de desintéressement, certaines regles qui éloignent de la recherche des dignités & des biens de l'Eglise; parcequ'elles sont incommodes pour la fortune. Un homme de bien attaché aux verités de l'Evangile, se trouve presque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir dans le monde. Il n'est bon à rien. Il ne sauroit loüer, comme l'on fait sans discernement & sans mesure, ceux qui sont puissans, & sa retenue sur ce point comparée avec la profusion des autres, passe toujours pour malignité ou pour envie. Il ne croit pas permis de servir ses amis dans des affaires mauvaises & injustes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir demander directement, il ne croit pas aussi le pouvoir demander par des assiduités dont on reconnoît aisément le but. Rien n'est plus incommode à l'amour propre que toutes ces maximes. On demanderoit volontiers à Jesus-Christ un signe du ciel pour s'en convaincre : mais Jesus-Christ ne promet point d'autre signe à ces gens-là que ce-

lui, non de sa résurrection, mais de s
dernier avenement, qui les convain
inutilement de toutes les verités qu'ils
ront méprisées durant leur vie.

V. Il ne faut donc point chercher d'
tre source des erreurs si communes d
la morale, que cette corruption de cœ
On n'approuve les opinions relâch
que parcequ'on aime les choses don
opinions séveres nous priveroient. Si
ne les aime pas pour soi-même, on le
ime pour les autres. On ne veut pas c
trister ceux qui nous consultent; pa
que c'est une espece de considéra
qu'ils ont pour nous, que l'on ne hait
Donnez-moi un cœur qui n'aime rie
tout cela, qui connoisse le bien de l
milité, qui sente le poids dont on se c
ge par des conseils téméraires, qui p
re la sureté de son ame à la vaine s
faction d'être consulté par les homr
& enfin qui craigne ce qu'il faut crair
& il entrera sans peine dans ces ve
que l'on appelle dures & farouches
qui ne sont telles que pour les cœurs c
Dura duris.

VI. Après le refus que Jesus-Chri
aux Phariſiens de leur donner ces p
ves qu'ils lui demandoient, il les m
ce des justes reproches qui leur se
faits au jour de son jugement, pour

:isé des verités que d'autres auront
»rées, quoiqu'elles leur eussent été
»ncées d'une maniere moins capable
s persuader. Il leur dit que *les Ninivi-* v. 41.
» *la Reine de Saba s'éleveront contr'eux* 42.)
igement dernier. Et ces reproches de
;-Christ, qui peuvent de même être
.qués à tous les mauvais Chrétiens,
; font voir que s'il n'y a rien de plus
eux que l'état & la condition des
; Chrétiens, il n'y a rien de plus ter-
: que l'état & la condition des mau-
, & principalement dans ces derniers
s. Comme Jesus-Christ leur a été
iifesté d'une maniere plus claire qu'à
; les Juifs, qu'ils ont joui de ses Sa-
nens & de son corps même, que la
qui a coûté tant de sang aux premiers
:étiens, leur a été donnée sans aucu-
»eine, que l'exemple de tant de Saints
les ont précedés, leur a dû faciliter
»ratique de la vie chrétienne, qu'ils
nt eu à résister qu'à de petits interêts,
ı souffrir de petites humiliations, non
lement tous les Juifs & les Payens
ıvertis s'éleveront au jugement con-
eux, mais aussi tous les Saints des pre-
ers siécles, toutes ces troupes innom-
ables de Martyrs & de Religieux, tant
:nobites qu'Anachoretes, à qui la pro-
ssion de la pieté chrétienne a coûté tant

de sueurs & tant de fatignes. En v
faut être bien dur pour n'être poi
ché de crainte de la comparaiso
Dieu fera de la force & de la gén
de tant de Saints avec notre lâchet
certainement il semble à nous voi
que le ciel ne mérite plus d'être
par le renoncement au moindre
humain, ou que Dieu soit mair
obligé de nous le donner gratuit
sans aucunes bonnes œuvres, tant
science est foible, & a peu d'action
force dans la plupart des Chréti
tant les plus petits interêts par
grans & importans aux ames foi
petites, mais qui ne sont foibles &
tes qu'à cause de la grandeur de le
pidité.

VII. Ce que Jesus-Christ veut
faire conclure contre les Juifs de l'
ple des Ninivites, qui furent con
par la prédication de Jonas, & de
de la Reine de Saba, qui vint des
mités du monde pour éprouver s
gesse de Salomon répondoit à la r
tion qu'il en avoit, c'est que plus
cours de Dieu sont grans, & que l
rités sont annoncées aux homme
une plus grande autorité, plus le
ou l'abus qu'ils en font est crim
qu'ainsi la mesure des graces reçûe

re du supplice de ceux qui en au-
ısé. Mais que doivent donc at-
es Chrétiens à qui Dieu aura fait
de les délivrer de la puissance du
pour les faire entrer dans le
e & dans le corps de son Fils bien
'ils viennent à perdre cette grace
e en retombant sous la puissance
ıon? C'est de quoi Jesus-Christ
roulu instruire par une parabole,
quelle il décrit de quelle sorte ce
accident arrive ordinairement.
dit-il, *l'esprit impur a été chassé* v. 43.
ne, il marche dans les lieux arides & suiv.
trouve point de repos. Sur cela il
a résolution de s'efforcer de ren-
ıs cette ame dont il avoit été chas-
ayant *trouvée vuide* & préparée à
'oir, *il y rentre en effet avec sept dé-*
ts méchans que lui, ce qui rend *le*
état de cette ame beaucoup *plus*
eux que le premier. Cette parabole
t trois verités importantes.
remière, que le desir que le dé-
le rentrer dans les ames dont il a
ni, fait qu'il les attaque avec plus
ence & plus d'artifice, & qu'il fait
grans efforts pour s'en rendre

econde, que cependant ces ames
lentes au lieu de se munir contre

lui, semblent se préparer à le recevoir en demeurant dans l'oisiveté & dans la paresse, & se laissant aller aux passions & aux actions qui favorisent son entrée.

La troisiéme, que cette négligence des ames lui en ayant ouvert l'entrée, l'état où il les réduit est beaucoup pire que celui où elles étoient lorsqu'il les possedoit la premiére fois.

Il n'y a rien de si terrible que la premiére & la derniére de ces verités, dont l'une avertit ceux qui ont recouvré la grace, du combat qu'ils ont à soutenir contre le démon devenu plus furieux, & employant plus d'artifices & plus d'efforts pour s'emparer de leurs cœurs ; & l'autre les menace, s'ils lui donnent entrée, d'un état infiniment plus funeste, plus miserable, & plus irremédiable que celui où ils étoient avant que d'avoir reçu la grace. Cependant on voit tous les jours par expérience ce que Jesus-Christ nous représente de la conduite de ces ames nouvellement retirées de la servitude du démon ; car c'est ce qui est décrit par la seconde de ces verités qui marque leur négligence.

VIII. Pour le mieux concevoir, il n'y a qu'à considerer ce que devroit faire un homme qui auroit un puissant & furieux ennemi qui le voudroit perdre. Il devroit

doute se préparer à le repousser, &
provision de tout ce qui est nécessai-
ur cela. Il devroit lui fermer toutes
venues, & se procurer tous les se-
s qui lui seroient possibles ; mais c'est
ccès de folie, dont personne n'est ca-
: dans les choses temporelles, que
: faire autre chose pour résister à ce
l ennemi, que de se dégarnir avec
de toutes les armes qui pourroient
r à lui résister, de lui ouvrir toutes
ortes, & de faire provision de tout
ii peut faciliter son entrée.
pendant c'est proprement ce que
beaucoup de ces ames que la bonté
ieu a tirées de l'esclavage du diable.
:s avoir *goûté le don de Dieu*, après Hebr.
r participé aux Sacremens, elles se 6. 4.
:nt aller incontinent à l'oisiveté & à
resse: elles laissent évanouir tous les
mens de crainte & de pénitence dont
1 s'étoit servi pour les délivrer. Elles
lient la grace que Dieu leur a faite de
remettre leurs pechés : *Oblivionem* 2. Petr.
riens purgationis veterum suorum delic- 1. 9.
n : elles laissent éteindre les sentimens
econnoissance qu'elles en devroient
r : elles ne se nourrissent point des
tés de la foi ; elles n'en font point pro-
on pour le tems de la tentation : elles
: munissent point contre les attaques

de leurs ennemis par la vigilance, par la priere & par la mortification : elles reprennent leur train ordinaire de vie : elles rentrent dans les mêmes amusemens & la même dissipation. Qui ne voit que tout cela tend à rappeler le démon & à favoriser tous ses desseins ?

IX. Mais à quoi cela se termine-t-il ? A rentrer de nouveau sous la possession du diable d'une maniere d'autant plus dangereuse, que souvent elles ne s'en apperçoivent pas. Car les plus grans efforts que le diable fait pour les surmonter, consistent dans les soins & les adresses qu'il emploie pour se cacher davantage, & pour rentrer dans la possession de ces ames sans qu'elles le sachent. Il change peu de choses en elles pour l'extérieur. Souvent il ne les porte pas à des actions visiblement criminelles : mais il les engage dans des vices spirituels qui ne sont point sensibles à l'ame même qui y est engagée. Il les remplit d'envie, d'ambition, d'orgueil ; & par ces passions il affermit beaucoup plus sa domination dans les ames, que par tous les vices corporels qui se guérissent souvent par la confusion qu'ils attirent.

SUR L'EVANGILE

DU JEUDI

DE LA I. SEMAINE

DE CARESME.

EVANGILE. *Matth. 15. 21.*

EN ce tems-là : JESUS étant parti du lieu où il étoit, se retira du côté de Tyr & de Sidon ; & une femme Chananéenne, qui étoit sortie de ce pays-là, s'écria, en lui disant : Seigneur fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est misérablement tourmentée par le démon : mais il ne lui répondit pas un seul *mot. Et ses disciples s'approchant de lui, le prioient en lui disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, parcequ'elle crie après nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues. Mais elle s'approcha de lui, & l'adora, en lui disant : Seigneur, assistez-moi. Il lui*

répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, & de le donner aux chiens. Elle lui repliqua : Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent au moins *des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors* Jesus *lui répondant, lui dit : O femme, votre foi est grande. Qu'il vous soit fait comme vous le desirez ; & sa fille fut guérie à l'heure-même.*

EXPLICATION.

I. IL n'y a que deux lieux destinés au sort éternel des hommes ; l'enfer & le ciel : l'un qui sera leur souveraine misere, & l'autre leur souveraine félicité. Une infinité de chemins conduisent à l'enfer, & l'on y entre par une infinité de portes : mais le ciel n'en a que deux ; l'innocence & la pénitence : & qui n'y entre point par l'une ou par l'autre, n'y entre point-du-tout. Celle de l'innocence est particuliérement pour les enfans qui meurent avant l'âge de raison, & pour quelque petit nombre d'autres : mais elle est fermée à la plupart des adultes ; parceque, comme le remarque saint Augustin, il y en a peu qui conservent l'innocence de leur batême. Il n'y a donc plus pour eux d'autre chemin ni d'autre

ée au ciel, que le chemin & la porte
ı pénitence. C'est de cet unique che-
que l'Eglise nous veut instruire par
mple d'une femme Chananéenne
lle nous propose dans l'Evangile de
ıur : car cette femme l'ayant trouvé
ayant marché, nous apprend à le
ver & à y marcher. Mais elle nous
end en même-tems que peu de gens
ouvent & y marchent; parcequ'il y
bien peu qui ayent les dispositions
ɔaroissent en elle.

. Cette femme étant Chananéenne
par consequent payenne d'origine,
:opre à représenter l'Eglise des Gen-
ont nous faisons partie. Elle s'adresse
ũs-Christ avec de grans cris, pour
ɜmander la délivrance de sa fille hor-
ment tourmentée par le démon.
elle est le modelle & l'image des
ens qui demandent à Dieu la déli-
ɜe de leur ame. Ses dispositions mar-
t celles qu'ils doivent avoir; & les
ɜns qu'elle emploie, ceux qu'ils doi-
employer.

: la premiére disposition qui paroît
le, c'est qu'elle est vivement tou-
de l'état de sa fille. La douleur qu'el-
a, lui fait jetter de grans cris pour
ɔtenir la guérison : & cette premiére
sition qui est le fondement de la pé-

nitence, est ce qui manque le plus à la plupart de ceux qui veulent passer pour pénitens. Quoiqu'ils disent de bouche qu'ils ont une grande douleur d'avoir peché, il paroît par leur conduite qu'ils ne se trouvent pas trop mal sous l'empire du démon. Car bien loin de haïr certains pechés, ils les aiment. Ils ne croient pas que le bien d'en être délivré vaille à peine de se priver de quelque chose. Ils ne crient donc point véritablement à Jesus-Christ pour leur délivrance, ils ne font aucun effort, & il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtiennent point en la desirant si foiblement.

III. Il est plus rare qu'on ne pense de haïr sincérement l'état du peché, & d'en avoir une douleur véritable. Je sai bien qu'il n'est pas nécessaire que cette douleur soit sensible : mais ce doit être au-moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumiere qui lui fasse connoître la misere effroyable de cet état, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un desir réel & efficace de se séparer des occasions qui l'y pourroient faire retomber. Voilà ce qui est essenciel, & sans quoi il n'y a point de pénitence.

Il est de plus très-facile d'abuser de cette maxime, Que la douleur qu'on doit avoir des pechés n'est pas nécessairement

ble. Cela est vrai en géneral, parce-
ce défaut de sensibilité peut venir de
quelqu'autre cause, & qu'on peut sup-
à cette sensibilité par une résolution
d'obéir à Dieu : mais il est vrai néan-
moins que c'est ordinairement un grand
it en nous que cette douleur soit si
sensible. Car cela vient ordinaire-
: de ce que nous concevons foible-
: l'énormité du peché, & que nous
s peu d'idée de la sainteté de Dieu &
ngratitude de l'homme. C'est une
de preuve que notre ame est bien
, & bien peu capable d'être remuée
ment que par les sens. Cette dou-
étant si peu sensible n'a guere le for-
our résister aux passions. Ainsi à moins
nous n'y joignions une résolution
forte fondée sur la foi, il est difficile
nous ne soyons emportés par l'ha-
le du peché que nous aurons con-
ée : & c'est ce qui nous oblige d'a-
d'autant plus recours à Dieu que
reconnoissons davantage par cette
sibilité la profonde corruption de
e nature.
7. Mais quoique la douleur vive que
oigna cette femme, fût une excellen-
position, elle ne lui auroit pas néan-
ns suffi, si elle n'avoit été jointe à
s autres qui ont mérité les louanges

rées. Mais rien n'est capable
ôter l'esperance ni par consequent
ce. Ceux qui se lassent de prier
peuvent faire que sur deux faux
pes. L'un seroit de croire que
demandent ne vaut pas la peine
fatiguent à le demander si long
L'autre de s'imaginer que les r
mens de Dieu sont une marque
qu'il ne leur accordera jamais l
mande. L'un & l'autre étant tré
tout pénitent doit être établi d
ferme résolution de prier jusqu'à
sa vie, pour obtenir la rémission
pechés & le vrai esprit de pénite
dès jusqu'à la fin de sa vie; car
cette femme de l'Evangile ait
prier quand Jesus-Christ lui eut
la guérison de sa fille; c'est qu'e

de la demander jusqu'à la mort.

V. Que peut-on donc penser & juger de ces pénitens impatiens qui ne sauroient souffrir qu'on les retienne quelque tems dans les liens de la pénitence pour les porter à prier avec plus d'ardeur ? Combien sont ils éloignés de cette priere perseverante qui ne se rebute point, & qui ne doit point avoir d'autres bornes que la vie même ? Ils cherchent, disent-ils, l'assurance de la rémission de leurs pechés par l'absolution du Prêtre ; & ils ne voient pas que rien ne leur en peut donner une plus juste assurance que d'avoir prié long-tems pour l'obtenir. Qui prie long-tems, desire long-tems ; & la perseverance dans la priere renferme la perseverance dans le desir d'une vie nouvelle. Or ce desir affermit l'ame dans le bien, & rend plus solides toutes ses bonnes résolutions. Rien au-contraire ne donne plus lieu de douter de la sincerité de la pénitence, que cette impatience que certains pécheurs font paroître en ne pouvant souffrir qu'on leur retarde tant-soit-peu l'absolution pour s'assurer davantage qu'elle ne leur sera pas inutile. C'est une étrange maniere de desirer la rémission de ses pechés, que de s'éloigner des moyens les plus propres pour s'en assurer. Qu'il est à craindre que cette

impatience ne naisse de ce que l'o
lasse du peu de contrainte où l'état d
nitence nous tient; qu'il est à crai
que les prieres qu'on est obligé d'y
ne nous fatiguent & ne nous ennuy
& qu'on ne tâche de s'en décharg
plutôt qu'on peut, tant on a peu de
timent de la grandeur de son mal!

VI. C'est une chose étonnante qu
hommes étant si perseverans dan
poursuite de leurs prétentions basses
certaines & passageres, soient si in
tiens dans la recherche de leur salut
renferme la possession de tous les
& l'exemtion de tous les maux. Qu
fait-on point pour se pousser à la C
& pour obtenir de ces graces don
Princes sont les distributeurs? Qu
adresses, quelles assiduités n'y empl
t-on pas? Quel soin n'a-t-on point d
faire voir, ce qui tient lieu d'une p
continuelle, parcequ'on connoît le
de ce langage d'action? Quelles diff
tés, quels dégoûts, quels rebuts n'ess
t-on point dans cette poursuite? A c
périls ne fait-on point gloire de s'e
ser? Et après tout cela on se croit
récompensé, lorsqu'après plusieurs
nées on parvient à l'établissement
l'on desiroit. Quelle est la cause de c
perseverance? C'est que l'on desire

tement le bien qu'on obtient. N'est-il donc pas visible que si l'on se lasse & si l'on s'impatiente si-tôt à l'égard de ce qui regarde le salut, c'est qu'on le desire foiblement, qu'on est peu touché de la crainte d'en être exclus, & qu'ainsi on se rebute facilement de la moindre difficulté qu'on trouve dans le chemin ? Ce n'est pas là imiter l'exemple de cette femme Chananéenne, dont l'esperance & par conséquent la priere ne se refroidit point par les rebuts de Jesus-Christ.

VII. Outre l'exemple d'une priere perseverante, cette femme nous donne encore celui d'une humilité constante & immobile. Elle ne s'aigrit point par tous les rebuts de Jesus-Christ. Elle ne s'en décourage point. Elle se sert de tout pour s'humilier, & elle employe son humilité pour fléchir Jesus-Christ. Il la met au nombre des chiens, & la sépare de celui des enfans. Elle s'y met elle-même, & elle trouve dans cette humiliation un nouveau moyen d'exciter sa compassion. Qu'y a-t-il de plus juste qu'un pécheur s'humilie; qu'après s'être élevé avec insolence au dessus de Dieu, il se rabaisse par humilité au dessous des hommes ? Il s'est lui-même mis par son peché au dernier rang des créatures, en se rendant esclave du démon. N'est-ce pas beau-

coup pour lui que Dieu, en le délivrant de cet état, ne l'oblige qu'à se mettre au dernier rang des hommes ? Il est d'autant plus juste qu'il s'y réduise, que n'étant pas assuré de la rémission de ses pechés, il peut craindre avec raison d'être encore dans cet effroyable rabaissement : & cette incertitude ne durant pas moins que toute la vie, son humiliation doit continuer toute sa vie.

VIII. On ne sauroit obtenir la rémission de ses pechés qu'en quittant le peché. Or tout pécheur est un orgueilleux : car c'est un grand orgueil de préferer sa volonté à celle de Dieu ; ce qui se rencontre dans tout peché. C'est un grand orgueil que de refuser d'obéir à Dieu : & tout pecheur le refuse. C'est un grand orgueil de secouer le joug de Dieu & de Jesus-Christ : & tout pécheur le secoue,
Ps. 2. 3. & dit par ses actions : *Rompons les chaînes dont ils nous veulent lier, & rejettons leur joug loin de nous.* Il faut donc que tout pecheur s'humilie pour être justifié, puisqu'il faut qu'il renonce à son orgueil. Il faut pour être justifié cesser d'être contraire à la justice, & embrasser ce qu'elle ordonne. Or la justice condanne tout orgueilleux à l'humiliation, puisqu'il est juste qu'un orgueilleux soit humilié, selon cet oracle de Jesus-Christ : *Quiconque*

s'éleve sera abaissé, & quiconque s'abaisse, sera élevé. Et l'on ne sauroit devenir juste sans consentir à cet arrêt de la justice divine. Luc. 18. 14.

IX. Mais si cela est, que peut-on dire d'une infinité de gens qui prétendent être pénitens, & qui avouent qu'ils ont besoin de pénitence ? Car quelle marque voit-on en eux de cette disposition d'humilité ? Où sont ceux en qui l'esprit de pénitence étouffe le desir de s'élever dans le monde ? Où sont ceux qu'il fait renoncer à quelques marques de grandeur, & qui diminuent la pompe de leur train, ou la magnificence de leurs meubles, ou le luxe de leur table ? Où sont ceux qui sont plus patiens dans les injures, & moins aigres dans leurs ressentimens ? L'humilité de ces prétendus pénitens est si spirituelle, qu'il n'y a point de marques exterieures de vanité & d'orgueil avec lesquelles elle ne s'accorde. Une femme pénitente n'en diminue rien de l'immodestie de ses habits, de la fierté de son air. Est-ce là cette humilité qui est marquée dans cette femme Chananéenne ? Est ce là se mettre comme elle au rang des chiens, qui est le nom que l'Ecriture donne aux pécheurs ? Et doit-on s'étonner après cela que ces personnes n'obtiennent rien de ce que cette femme obtint de la misericorde de Jesus-Christ ? Matth. 7. 6.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA I. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Joan. 5. 1.*

EN ce tems-là : La fête des Juifs étant arrivée, JESUS *s'en alla à Jerusalem. Or il y avoit à Jerusalem la piscine des brebis, qui s'appele en Hebreu Bethsaïda, qui avoit cinq galeries, dans lesquelles étoient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, & de ceux qui avoient les membres dessechés, qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Car l'Ange du Seigneur en un certain tems descendoit dans cette piscine, & en remuoit l'eau ; & celui qui y entroit le premier, après que l'eau avoit été ainsi remuée, étoit guéri de quelque maladie qu'il eût. Or il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans.* JESUS *l'ayant vu couché, & connoissant qu'il étoit malade depuis fort*

long-tems, lui dit : *Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jetter dans la piscine après que l'eau a été troublée ; & pendant le tems que je mets à y aller, un autre y descend avant moi.* JESUS *lui dit : Levez-vous, emportez votre lit, & marchez. Et cet homme fut guéri à l'instant, & prenant son lit il commença à marcher. Or ce jour-là étoit un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avoit été guéri : C'est aujourd'hui le sabbat, il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri, m'a dit : Emportez votre lit, & marchez. Ils lui demanderent : Qui est donc cet homme-là qui vous a dit : Emportez votre lit, & marchez ? Mais celui qui avoit été guéri, ne savoit pas* lui-même *qui il étoit : car* JESUS *s'étoit retiré de la foule du peuple qui étoit là. Depuis* JESUS *trouva cet homme dans le temple, & il lui dit : Vous voyez que vous êtes guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Cet homme s'en alla trouver les Juifs, & leur dit,*

que c'étoit JESUS *qui l'avoit gu*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ étant la fin de la lo
l'objet de tout ce qui s'y est
ce n'est point une pensée sans fondem
que de dire que cette multitude de
lades qui environnoient la piscine, d
il est parlé dans l'Evangile de ce jo
représentoit tout le genre humain, c
à-dire, Adam & toute sa posterité,
saint Augustin appelle le grand mal
pour la guérison duquel le grand Mé
cin est descendu du ciel : *Si venit de*
magnus medicus, magnus per totum o
terra jacebat ægrotus : Que cet Ange
remuoit l'eau, représentoit Jesus-C
même, qui communique au Batêm
la Pénitence, & à tous les Sacreme
force de guérir les ames ; & que cet
que malade qui étoit guéri après le m
vement de l'eau, figuroit l'unité de
glise que Dieu sanctifie par ses Sa
mens, & qui n'est à l'égard de tous
hommes que ce qu'étoit un seul ma
à l'égard de cette multitude de mal
qui environnoient cette piscine.

Aug. Ser. 4 de verb. ... Ser. 175. c. 1. n. 1.

II. On peut dire de plus, que ce
racle ne se faisoit à Jerusalem, qu'afi
donner lieu au Messie d'y signaler

ir, & que ce malade n'avoit été
-huit ans dans son infirmité, qu'a-
e la puissance de Jesus-Christ écla-
vantage dans sa guérison, comme
dit expressément de l'aveuglé né.
est certain que Dieu avoit préparé
s choses par rapport à son Fils, &
contribuer à sa gloire; qu'il n'avoit
s, par exemple, qu'il y eût de son
ce grand nombre de possedés, qu'a-
u'il les délivrât. Et ce sera dans le
n des principaux sujets de la joie
enheureux, d'avoir servi par les ac-
s de leur vie, & de servir par leur
eur éternel à relever la gloire de
ce de Jesus-Christ: *In laudem glo-* Eph. 1. 6.
tiæ suæ. Cette raison fera même que
peches passés ne leur feront aucune
, parce qu'il paroîtra clairement
auront servi à faire éclater la gloire
eu. Que si cette consolation sera so-
ans le ciel, elle l'est aussi sur la
& doit calmer les pécheurs que
a guéris de leurs maladies spirituel-
uelques grandes qu'elles ayent été.
I. Cet homme choisi de Dieu pour
ester la puissance de Jesus-Christ,
travaillé de son infirmité depuis
e-huit ans, & la durée de ce mal
une marque certaine qu'il étoit en-
nent incurable. Mais ce qui l'avoit

empêché d'être gueri dans la piscine, de même que plusieurs autres, fut, comme
v. 7. il le déclara lui-même, qu'il n'avoit *personne pour le jetter dans l'eau après que l'Ange l'avoit remuée.* Dieu remue ainsi souvent les ames par des mouvemens de grace, qui leur font concevoir des desirs de se convertir. Mais ces mouvemens avortent & deviennent inutiles; parce-qu'il ne se trouve personne qui les entretienne, & qui soit capable de régler la pénitence de ces gens. La voie ordinaire de la conversion des ames ne consiste pas dans les seuls mouvemens de la grace, mais dans l'union de la conduite d'un bon Directeur avec cette grace. C'est lui qui doit appliquer les ames à leurs devoirs, leur faire connoître leurs dangers, régler leur pénitence, les préserver des excès, les retirer des occasions, leur préscrire les remedes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le secours d'un Directeur éclairé, autrefois si ordinaire, est présentement plus rare que la grace même, & qu'il est bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à se retirer du vice, & à marcher dans la voie de Dieu. Il faut faire souvent de grandes recherches pour trouver un Directeur vraiment éclairé, & capable de

les ames dans la piſcine de la péni-
Avila veut qu'on le recherche en-
le ; ſaint François de Sales entre dix
Il y a apparence qu'à meſure qu'on
ra vers la fin des ſiecles, cette di-
le Directeurs deviendra toujours
rande.

On ne peut douter que ce man-
es ſecours ordinaires ne ſoit une
e marque de la colere de Dieu ſur
nmes, & l'un des plus grans châ-
s qu'il puiſſe exercer ſur eux. Car,
e il ne s'éloigne pas ſouvent de ſa
ite ordinaire, quand les moyens
ires de converſion ſont rares, les
rſions le ſont auſſi. C'eſt ce qui fait
ous repreſente dans ſes Prophetes
té des Paſteurs, comme un des plus
maux de ſon peuple, & qu'il fait
en ces termes ceux qui ſe trouvent
mauvais tems : *Non ſum medicus,* Iſa. 3. 7.
domo mea non eſt panis neque veſti-
n : JE *ne ſuis pas médecin, & je*
pain, ni habits dans ma maiſon. Mais
ncore bien pis, quand non ſeule-
on a à chercher des Directeurs,
ue les vrais Directeurs étant rares,
trouve une infinité de faux qui s'of-
d'eux-mêmes, & qui tiennent un
e tout contraire, en diſant : Je ſuis
in, j'ai abondance de pain, j'ai des

vêtemens de reste ; & qui cependant a
lieu des vrais remedes, & de la nourri
ture convenable, & des habits propres
nous couvrir, ne nous donnent que
faux remedes, de vrais poisons, & des h
bits qui nous deshonorent. C'est-là ce q
est le plus à craindre. Mais comme ri
néanmoins n'empêche le salut des am
que Dieu s'est choisies par son électi
éternelle, il sait bien remedier à cet inco
venient à leur égard. Ou il les conduit
lui-même, & supplée ainsi au peu de l
miere de leurs pasteurs ; ou il leur f
trouver la lumiere dont elles ont beso
dans les ténebres mêmes de leurs Dir
ecteurs, qu'il éclaire pour elles & non po
eux-mêmes. Il les instruit ainsi de ce qu
les doivent faire dans leur pénitence,
après leur pénitence ; comme Jesu
Christ, après avoir guéri ce paralitique
trente-huit ans, l'instruisit de ce qu'il
voit faire ensuite de sa guérison.

V. Pour les autres, il est vrai que
disette des Pasteurs éclairés leur est étra
gement préjudiciable, & que rien ne co
tribue davantage à leur perte ; mais e
ne les excuse en aucune sorte dans le
pechés, parceque ce sont eux qui l'attir
par leur négligence. Ils ne manquent
bons Directeurs, que parcequ'ils n'en d
sirent pas, qu'ils n'en cherchent pas,

s n'en demandent pas à Dieu *autant*
ne aussi grande chose doit être deman-
: QUANTUM *res tanta petenda est*,
aint Augustin. Ils n'en manquent que
:equ'ils ne les discernent pas, & que
aveuglement ou le peu de soin qu'ils
de leur salut, fait qu'ils prennent le
nier venu, & qu'ils se livrent aussi fa-
ment aux plus aveugles qu'aux plus
irés. Le mauvais choix qu'ils font,
it de ce qu'ils sont très-peu intelligens
s les verités de l'Evangile; de ce qu'ils
le cœur corrompu & dépravé, ce qui
end capables d'approuver une infinité
fausses maximes. Qu'ils ayent le cœur
& droit comme ils le devroient avoir,
econnoîtront aisément la mauvaise do-
ine des faux Prophetes: & Dieu tire-
t plutôt des eaux des rochers, & *des* Matth.
ans d'Abraham des pierres les plus dures, 3. 9.
e de permettre qu'ils manquassent de
is capables de les conduire.
VI. Jesus-Christ commanda à ce
lade qu'il avoit guéri, d'emporter son
& de s'en aller: & les Juifs s'en scan-
liserent, parceque c'étoit un jour de
bat: mais leur scandale étoit injuste
mal entendu. La loi du sabbat avoit ses
ceptions. Les Machabées conclurent 1. Mac.
t bien qu'il leur étoit permis de se dé- 2. 41.
dre le jour du sabbat. Il étoit permis de

faire le jour du sabbat dans le temple certaines œuvres appartenantes à l'honneur de Dieu, qu'il n'auroit pas été permis de faire ailleurs. Si la nécessité pouvoit bien donner cette dispense, comme les Machabées le jugerent avec raison; si ce que les Prêtres faisoient dans le temple n'étoit point contraire à la loi du sabbat, parceque c'étoit pour glorifier Dieu: pourquoi Jesus-Christ à qui la multitude de ses miracles devoit donner à l'égard des Juifs une autorité plus que prophetique, ne pouvoit-il pas donner permission à cet homme d'emporter son lit pour glorifier Dieu par ce miracle, en le rendant plus certain?

Les Juifs expliquoient la loi du sabbat en leur maniere, Jesus-Christ l'expliquoit autrement qu'eux. Mais l'explication de Jesus-Christ fortifiée par ses miracles devoit être bien plus forte sur leur esprit, que leurs simples pensées sans preuves, ou fondées sur de pures traditions humaines. Aussi Jesus-Christ n'eut jamais d'égard à cette sorte de scandale, & quoiqu'il prévît qu'il s'éleveroit en cette occasion il ne laissa pas de commander à cet homme d'emporter son lit, pour faire paroître clairement sa guérison.

VII. Il vouloit de plus nous instruire par-là, que la vraie marque que nos pas-

sions

sont guéries, c'est lorsque nous n'y
ombons plus ; qu'elles ne nous por-
plus, comme un lit porte un mala-
ais que nous en sommes les maîtres,
e nous les tenons assujettis. Voilà la
olide preuve de la guérison des ames.
nalade qui a besoin de son lit pour se
nir, n'est point guéri ; & un homme
porte son lit n'est plus malade. Ne
flattons donc point d'être guéris
que nous serons dominés par nos paf-
; & si nous faisons encore le mal que
ne voulons pas, avouons que nous
nes encore malades.

II. Il paroît par ce que les Juifs di-
à ce malade de trente-huit ans que
-Christ avoit guéri, qu'ils étoient
dalisés de ce qu'il portoit son lit le jour
abbat, quoique ce fût pour marquer
ité de sa guérison, & qu'ils faisoient
rime à Jesus-Christ de le lui avoir
nné. Et c'estpourquoi l'une de leurs
ordinaires calomnies contre Jesus-
ft, étoit qu'il *violoit le sabbat* : NON *Ioan.* 9. 16.
: homo à Deo, qui sabbatum non cus-
Le diable laisse ainsi, ou plutôt il
e dans l'esprit de ceux qu'il possede,
ains scrupules, & il en tire de grans
tages. Par ces scrupules vains, il les
e à faire des pechés très-effectifs, &
ır ôte le scrupule qu'ils auroient dû

en avoir. Ces Juifs, par exemple, qui faisoient à cet homme scrupule de porter son lit, n'en faisoient point de condanner Jesus-Christ, & de se juger plus éclairés & plus intelligens que lui.

Par le moyen de ces scrupules le diable affermit ces personnes dans leur malignité, & leur fait mépriser ceux qui jugent autrement qu'eux. Il rend leur passion plus fiere. Elle est mêlée de quelque défiance quand la conscience s'y oppose; mais lorsqu'elle se peut flatter d'agir par un motif de religion, elle en est infiniment plus hardie. Enfin le diable ne desire rien davantage que de cacher le mal qu'il fait faire, & d'entretenir les gens dans l'idée qu'ils ont d'être des gens de conscience & de probité, qui ne se proposent que la gloire de Dieu. Ils s'applaudissent eux-mêmes dans cette disposition; & tant qu'ils y sont, ils n'ont garde de se repentir de leurs actions, qui est ce que le diable craint le plus.

IX. Ce malade qui avoit été guéri, obéit bien à Jesus-Christ en emportant son lit: mais il paroît qu'il étoit peu touché de reconnoissance; puisqu'il n'eut aucun soin de s'informer qui étoit celui qui l'avoit guéri, & qu'ainsi il ne put répondre aux Juifs qui lui demanderent qui il étoit. Nous recevons ainsi tous les jours

infinité de bien-faits de Dieu, & nous
lions incontinent que c'est de lui que
; les avons reçus. Cet homme étoit si
ıpé de sa guérison par rapport à lui,
n'eut aucun soin de penser à celui
qui il l'avoit reçûe. Et c'est pourquoi
-Christ l'ayant *trouvé dans le tem-* v. 14.
l'avertit *de ne plus pecher, de peur de*
ber dans un état pire que celui dont il
it retiré. Les rechutes sont toujours
que le mal dont on avoit été délivré;
qu'elles sont jointes à l'ingratitude,
e l'ingratitude éloigne plus les gra-
: Dieu, que tous les pechés qu'on
oit avoir commis.
st même par misericorde, selon
Bernard, que Dieu refuse ses graces Serm. 27 de Div.
grats; de peur que s'il les leur don- n. 6.
elles ne les rendissent encore plus
iels. Et c'est pourquoi on trouve
les gens guéris la premiere fois par
-Christ : mais on n'en trouve
à qui il ait accordé une nouvelle
on, après qu'ils avoient abusé de
niere, pour nous montrer par là que
est plus dangereux que les rechu-
is le peché, & nous imprimer
esprit l'instruction importante qu'il
à ce malade par ces paroles: *Vous* v. 14.
ue vous êtes guéri : ne péchez plus à
, de peur qu'il ne vous arrive pis :

Ecce sanus factus es, jam noli peccare, deterius tibi aliquid contingat.

SUR L'EVANGILE
DU SAMED
DE LA I. SEMAINE
DE CARESMI

EVANGILE. *Matth. 17. 1.*

EN ce tems-là : JESUS *ayant avec lui Pierre, Jacque & J son frere, les mena à l'écart sur haute montagne, & il fut transfi devant eux, son visage devint bril comme le soleil, & ses vêtemens bl comme la nege. En même-tems il rent paroître Moïse & Elie, qui tretenoient avec lui. Alors Pierre à* JESUS *: Seigneur, nous so bien ici; faisons-y, s'il vous plaît, tentes, une pour vous, une pour se, & une pour Elie. Lorsqu'il loit encore, une nuée lumineus couvrit; & il sortit une voix de*

nuée, qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Les disciples les ayant ouies tomberent le visage contre terre, & furent saisis d'une grande crainte : Mais JESUS *s'approchant les toucha, & leur dit : Levez-vous & ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que* JESUS *seul. Lorsqu'ils descendoient de la montagne,* JESUS *leur fit ce commandement, & leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ en rendant trois de ses Apôtres spectateurs d'une partie de sa gloire dans sa Transfiguration, n'avoit pas tant en vûe leur utilité présente que celle qu'ils en devoient tirer quelque jour. Il savoit fort bien que nonobstant la vûe de sa gloire ils ne laisseroient pas de l'abandonner dans sa passion ; mais il savoit aussi qu'après la Pentecôte il leur en feroit tirer de grans avantages, & que non seulement il fortifieroit par là leur

soi, & celle de tous les Chrétiens ; mais qu'il les affermiroit contre tous les maux de cette vie par l'esperance de cette gloire. C'est une chose commune & à Dieu & au démon, d'avoir des vûes éloignées dans ce qu'ils operent sur le cœur des hommes. Dieu y jette des semences de vie pour les faire fructifier en leur tems, & le diable y jette des semences de mort pour y produire des fruits de mort, quand les occasions les feront germer. Il y a seulement cette difference, que le diable ne sauroit anéantir les desseins de Dieu, & que Dieu anéantit quand il veut les desseins du diable.

II. Cette conduite de Dieu peut servir d'une grande consolation & d'un grand soutien aux Pasteurs qui ne voient pas un grand fruit de tout ce qu'ils font dans l'exercice de leur ministere : ce qui fait qu'ils sont souvent tentés de découragement, & de desir de tout quitter pour se retirer dans la solitude, & n'être chargés que d'eux mêmes. Car elle leur fait voir qu'il ne faut pas toujours conclure du présent au futur, & qu'il n'est pas juste de croire que des instructions soient inutiles, quoiqu'on n'en voie point de fruit apparent. Car que savent-ils si Dieu ne leur cache point ce fruit pour ne les mettre point en danger de la

de le perdre par une mauvaise
isance? Que savent-ils si Dieu ne
e point ces semences pour les
rmer en leur tems? Que savent-
es n'ont point arrêté dans certai-
nes la malice des méchans qui pa-
n'en avoir point profité, & si
ont point soutenu les bons dans le
'ils font? Ce sont des considera-
ie saint Chrysostome allegue pour
ier les Pasteurs de croire leur tra-
tile. Il faut examiner avec grand
'on est appelé à ce ministère: mais
et examen il ne faut pas se rebuter
ient pour les difficultés qu'on y
, ni pour le peu de fruit qu'il sem-
e l'on y fait; parcequ'après tout il
n de l'incertitude en ce point, &
est pas possible aux Pasteurs de ju-
ce que Dieu opere ou a dessein
er dans les ames par leurs paroles.
Ce que Jesus-Christ fit voir à ses
s sur cette sainte montagne, n'é-
'un léger échantillon de sa gloire,
le dire ainsi, une goutte de cette
délices qu'il reserve à ses élus pour
vie. Cependant cette goutte fut
ite pour les transporter hors d'eux-
s, pour leur faire oublier toutes les
du monde, & leur faire desirer
neurer toujours en ce lieu-là: Bo-

v. 4. *num est nos hîc esse* : Il *fait bon ici*, disoit saint Pierre. Quel aveuglement est-ce donc aux hommes de mépriser cette gloire toute entiere, dont la moindre partie suffit pour enivrer l'ame, & mérite d'être preferée à toutes les joies du monde, & à tous ces plaisirs fades & languissans que l'on y peut éprouver ? C'est, dit-on, que nous ne l'avons pas éprouvé comme les Apôtres. Mais pourquoi la foi ne supplée-t-elle pas au défaut de cette épreuve, & pourquoi ne reconnoissons-nous pas que Dieu ne nous favorise pas moins en cela que ces Apôtres : Car Dieu en la leur faisant éprouver, en a établi la certitude à notre égard aussi-bien qu'au leur, & en nous privant de cette épreuve, il augmente le mérite de notre foi, & la rend plus pure & plus digne de récompense. Ainsi c'est par misericorde pour nous & que ces Apôtres l'ont éprouvée, & que nous ne l'éprouvons pas.

IV. L'une des principales fins de la Transfiguration a été de faire entendre à ces trois Apôtres, & par eux à nous, ce témoignage céleste que le Pere rendit à
v. 5. son Fils : *C'est mon Fils bien-aimé, l'objet de ma complaisance : écoutez-le*. Témoignage bien digne de la charité de Dieu envers nous ; puisqu'il comprend tout ce que nous devons faire pour operer no-

ut ! Car tous nos devoirs ne con-
t qu'à écouter ce Fils en la maniere
ous le devons écouter, c'est-à-dire,
soumission & obéissance. C'est là
eulement l'abbregé de nos devoirs ;
c'est tout le bonheur de l'homme
cette vie & dans l'autre. La verité
a félicité des Saints lorsque le Verbe
trera parfaitement leurs esprits par
niere ; & elle fait dans cette vie le
grand bonheur des hommes, en les
rvant de leur plus grand malheur,
st d'être le jouet de la fausseté & de
ur.

Il n'y a proprement que deux prédi-
rs au monde, Jesus-Christ & le dia-
C'est Jesus-Christ qui nous enseigne
ce que nous y connoissons de vrai,
ce qui nous rappelle à nous-mêmes,
ce qui nous découvre l'illusion des
es du monde, tout ce qui nous don-
uelque vûe & quelque goût des
éternels. C'est du diable que nous
ndons tout ce qui nous jette hors de
-mêmes, tout ce qui nous fait esti-
& aimer les choses présentes, tout
ui nous fait oublier l'avenir. Jesus-
st parle lui-même au fond des cœurs,
le fait souvent ensuite de la parole
ieure de son Evangile, des bonnes
res, des bons exemples, & des pa-

roles qu'il met dans la bouche de ceux qui parlent en son nom & par son esprit. Mais le diable ne pouvant parler immédiatement au cœur, ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures & celui de notre chair & de nos passions, & nous fait entendre par-là tout ce qu'il desire. Il nous dit par les discours d'un vindicatif, qu'il est bon de se venger; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde. Il les fait parler en agissant sur leur imagination, & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, & il joint en même-tems à cette instruction extérieure le langage de nos desirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déreglées lui sert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin la seule vûe muette des objets du monde qu'il nous présente, lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable, & qu'il est digne d'être recherché.

VI. Cette prédication du démon est presque continuelle. Il est toujours en chaire pour nous séduire, & il substitue sans cesse des prédicateurs qui tiennent sa place, & qu'il anime par son esprit.

C'est de cette chaire empestée dont parle David, en déclarant heureux ceux qui ne s'y sont point assis : *Et in cathedra pestilentiæ non sedit.* Cette chaire est en même-tems la chaire des moqueurs, comme porte le texte original ; puisque le diable qui y préside, se moque également & de ceux qu'il trompe, & de ceux dont il se sert à tromper les autres. Et c'est pour être préservé de cette moquerie que le Roi prophete nous apprend à dire à Dieu : QUE *mes ennemis ne se moquent point de moi ; car tous ceux qui esperent en vous ne seront point confondus.* Ps. 1. 1. Ps. 24. 3.

L'homme trompé à l'égard des biens humains est le propre objet de la moquerie des hommes ; mais l'homme trompé à l'égard de son salut est le propre objet de la moquerie des démons, qui ne se plaisent qu'à cela. Il en est d'autant plus digne, que son illusion est plus grossiere. Il croit se rendre heureux par ce qui le perd. Il s'imagine s'honorer par ce qui le réduit au dernier avilissement. Il prend pour plaisir ce qui lui donne la mort. Voilà le spectacle que le diable aime. C'est son unique joie, & c'est à quoi tendent toutes ses tentations. Qu'est-ce donc que la conversation du monde que l'on prend pour un si grand bien, & dont on regarde la privation comme un si

grand mal ? C'est être presque continuellement à l'école du diable ; c'est ou parler en son nom, ou écouter ceux qui lui servent de truchemens & d'interpretes. Horrible & miserable ministere, mais le plus commun & le plus continuel de tous les ministeres du monde ! Car que fait-on autre chose dans le monde que de porter dans l'esprit des autres l'image de ses passions, & d'y imprimer l'estime de ce qu'on estime, le mépris de ce qu'on méprise, l'amour de ce qu'on aime, la haine de ce qu'on hait ? Or on n'estime & on n'aime que le monde, c'est-à-dire, l'éclat, les richesses, le plaisir ; & l'on ne hait & on ne méprise que la pauvreté, l'abaissement & la souffrance. Ainsi inspirer aux autres ces passions, c'est proprement servir d'organe & de truchement au diable. Et écouter ceux qui les inspirent, c'est être à cette détestable école. Quand on dit donc d'une personne, qu'elle est entrée dans le monde, on dit en effet qu'elle est entrée dans l'école du démon, & qu'elle converse avec lui depuis le matin jusqu'au soir : car il ne cesse jamais de parler. Il fait leçon partout. Il se sert de tout pour nous corrompre le jugement. Il employe même quelquefois pour nous séduire, des verités très-saintes en soi, mais qu'il nous fait

proposer indiscrettement & à contre-tems, pour nous les rendre odieuses. Les discours même qui paroissent simplement inutiles & curieux, lui sont de grand usage pour accoutumer les hommes à l'inutilité, à la curiosité & à l'amusement. Enfin tout lui est bon, pourvû qu'il nous nuise & qu'il nous remplisse l'esprit de principes & de semences d'erreur.

VII. Ce qui augmente le danger de cette malheureuse école, c'est que personne presque n'en a la défiance qu'il en devroit avoir. On y envoye de jeunes-gens sans experience & sans lumiere, dans la vûe, dit-on, de leur former l'esprit. On s'en fait une nécessité indispensable, & l'on ne croit pas qu'il soit besoin pour cela d'aucune précaution. Chacun se croit assez fort pour s'en défendre, ou plutôt personne ne croit qu'il soit nécessaire d'avoir quelque lumiere pour découvrir ces pieges; & quelque force pour y résister. Ainsi l'on va sans crainte affronter le diable avec toutes ses tentations. On y va sans préservatif, sans préparation, sans défiance, sans crainte. On y va avec plaisir & avec inclination. On en fait son divertissement & son devoir. On écoute par-tout le démon dans les diverses leçons qu'il fait continuellement,

& on n'a aucun soin de se réserver au moins quelque tems pour écouter Jesus-Christ. Enfin on ne peut mieux faire pour être bon disciple du diable, ni plus mal faire pour pratiquer le commandement que le Pere éternel nous fait d'écouter son Fils.

VIII. Mais que faut-il donc faire pour éviter ce danger ? Est-il absolument nécessaire de rompre avec les hommes, & de se cacher dans quelque solitude inconnue ? Non. Une retraite entiere n'est ni possible, ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des tentations encore plus dangereuses que celles que l'on trouve dans le monde ; parceque Dieu ne les y appelle pas : & la charité même n'autoriseroit pas toujours ce dessein. Que deviendroit le monde si tous les gens de bien s'en séparoient ? Et quelle esperance de salut y resteroit-il, puisque les vrais Chrétiens étant la lu-
Matt. 5. 14. miere, selon l'Evangile, il demeureroit dans des ténebres épaisses s'ils se portoient tous à s'en retirer ? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeurer dans ce commerce du monde. Il y en a qui y sont attachés par des liens qu'il ne leur est pas permis de rompre. Il y en a qui n'ont pas la force de s'en séparer. Mais ce qui est certain néanmoins à

l'égard de tous, est-qu'il n'est permis à aucun de suivre l'esprit du monde, ni de se laisser gâter l'esprit & le cœur par les sentimens faux & corrompus qui sont mêlés dans la plupart des discours des hommes. Il faut donc allier nécessairement ces deux choses, si l'on ne veut pas périr en demeurant dans le monde. Mais comment les allier? La chose est difficile; mais elle n'est pas impossible. En voici quelques moyens dont on tireroit sans doute un très-grand fruit si l'on avoit soin de les pratiquer,

Premiérement il ne faudroit jamais entrer dans le commerce du monde, ni dans les professions qui y engagent, avant que de s'être rempli l'esprit des verités opposées à la corruption qui y regne. Car le moyen de reconnoître les erreurs que par la verité? Et que peut-il arriver à ceux qui l'ignorent que de se laisser emporter aux opinions populaires & corrompues, sur tout si elles sont favorisées par la pente de la nature?

Ceux qui sont dans des lieux infectés de peste, ont soin de se munir de contre-poisons. Ils ne se contentent pas d'en avoir pris en entrant, ils en renouvellent l'usage chaque jour, & ils en fortifient tous les organes de leurs sens. Or le contrepoison de l'erreur c'est la connoissan-

ce, l'amour & la pratique de la verité. Tant s'en faut donc que ceux qui vivent dans le monde soient moins obligés que les autres de s'instruire continuellement des verités chrétiennes par la lecture, par la méditation, & par les autres exercices dans lesquels on écoute Dieu, qu'ils y ont au-contraire une double obligation. Une personne qui vit dans la retraite, n'est obligé que de lire pour se nourrir; & les images de ce qu'il a appris ne s'effaçant pas si-tôt, il n'est pas obligé de les retracer & de les renouveler si souvent. Mais ceux qui vivent dans le monde sont obligés de s'instruire de la verité, & pour s'en nourrir, & pour se guérir, & pour se fortifier, & pour en retracer le souvenir que les objets du monde confondent & effacent continuellement.

Plus on entend souvent dans le monde la voix du diable, plus on est obligé d'écouter souvent au fond de son cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus le monde fait d'efforts pour ébranler l'ame & la renverser, plus on est obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermisse & la soutienne par ses graces & par son secours.

IX. Qu'on demeure donc dans le commerce des hommes tant que l'on voudra; pourvu que l'on fasse en sorte que les

mens qu'il inspire passent toujours
notre esprit pour des illusions & des
s, & que l'on puisse dire véritable-
t avec David: *Les injustes m'ont racon-* Ps. 118.
rs fables: mais rien n'est semblable à 85.
loi. Qu'on ne se sépare pas de la
versation du monde, pourvu qu'on
ne toujours ses discours pour des im-
ures & des calomnies. Car il ne s'y
pas tromper, si l'Evangile du monde
vrai, l'Evangile de Jesus-Christ se-
faux. Si le monde avoit raison d'ai-
& d'inspirer l'amour des richesses,
élevation, de la grandeur, des plai-
& de tout ce qui y conduit, Jesus-
st auroit tort de nous éloigner de
cela, & de nous commander ou de
conseiller tout le contraire. Il auroit
nvieux de notre bonheur. Il nous
t chargés d'un poids inutile: & en
mot, il nous auroit trompés. Les ma-
s du monde tendent donc directe-
à détruire l'Evangile, à décrier Je-
Christ & à le faire passer, non pour le
eur de la verité & pour le Sauveur
ommes, mais pour un docteur d'er-
& pour l'ennemi des hommes. Or
e plus grande calomnie que celle-
calomnie qui outrage Jesus-Christ
e, & avec lui tous les Saints qui sont
e ciel & sur la terre, & qui tend à

les faire regarder comme des fous. Car on ne peut pas en avoir d'autre idée, si l'on entre dans l'esprit & les sentimens du monde. Il est vrai que le monde ne se sert pas de ces paroles : mais il exprime ces sentimens par un langage très-précis & très-expressif, qui est celui des actions. Et il ne le fait que trop entendre en béatifiant sans cesse les heureux selon le monde, & en ne parlant qu'avec mépris de ceux qui ne le sont pas. Il faut donc par nécessité en demeurant dans le monde, ou participer à ces calomnies, ce qui seroit embrasser le parti du diable le prince des calomniateurs ; ou demander sans cesse à Dieu qu'il nous en préserve, en lui
Ps. 118. 134. disant avec David : DELIVREZ-MOI *des calomnies des hommes, afin que je garde vos commandemens.*





SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE DE CARESME.

EPITRE I. *Theff.* 4. I.

MEs Freres : Nous vous supplions & vous conjurons par le Seigneur JESUS, *qu'ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte, que vous vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur* JESUS : *car la volonté de Dieu est que vous soyez saints & purs ; que vous vous absteniez de la fornication, que chacun de vous sache posseder le vase de* son corps *saintement & honnêtement, & nonpoint en suivant les mouvemens de la concupiscence, comme les payens qui ne connoissent point Dieu. Que personne n'opprime son frere*

ni ne lui fasse tort dans aucune affaire, parceque le Seigneur est le vengeur de tous ces pechés, comme nous vous l'avons déja declaré, & assuré de sa part : car Dieu ne nous a pas appelés pour être impurs, mais pour être saints.

EXPLICATION.

1. ON peut former sur les paroles de saint Paul, qui sont le commencement de l'Epitre de ce jour, trois questions importantes pour la pratique de la vie chrétienne.

La premiere, si cet avancement que saint Paul souhaite aux Thessaloniciens, regarde les préceptes ou les conseils. La seconde, de quelle sorte on peut avancer dans l'accomplissement des préceptes. Et la troisiéme, si cet avancement est de précepte, ou seulement de conseil. Toute la suite de l'Epitre décide nettement la premiere de ces questions. Car saint Paul les conjurant de marcher dans ce qu'ils avoient appris, ajoûte, pour faire entendre ce que c'étoit : *Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur* JESUS. Il parle de s'avancer dans
v. 2.
la pratique des préceptes, & non dans celle d'œuvres qui seroient de surérogation & purement de conseil. Aussi tous

mples qu'il apporte regardent des
tes indispensables, comme de s'ab-
de la fornication, de n'opprimer
ses freres, & de ne leur faire point
t. Il n'y a point à l'égard de ces ar-
d'excuses ni de dispense. Et c'est-
uoi il déclare, *que le Seigneur sera* v. 6.
zeur de tous les pechés que l'on com-
oit contre ces préceptes. Or Dieu
nge pas l'omission des conseils. Il
nc clair que l'avancement qu'il leur
ite, est celui qui a lieu dans l'obser-
n des préceptes; & c'est aussi sur
doctrine qu'est fondée la décision
Théologiens qui enseignent que la
ction consiste dans l'accomplisse-
des préceptes, & non dans l'accom-
ment des conseils. Accomplir par-
nent les préceptes, c'est être parfait:
teperfection se peut rencontrer dans
les états. On y arrive plus sûrement
us facilement par la pratique des con-
; mais c'est pourtant dans la prati-
des préceptes qu'elle consiste, & non
celle des conseils. La raison en est,
la perfection consiste dans la charité.
a charité est tellement un précepte,
lle n'est jamais matiere de conseil,
n saint Thomas. Car quoique Dieu ne
s impute point de ce qu'on n'a pas
cette vie la perfection de l'amour qui

sera la récompense des bienheureux, comme dit saint Augustin ; on peut dire néanmoins que ce degré d'amour que nous n'aurons que dans le ciel, n'est pas de simple conseil. Et la raison en est, que l'on peut renoncer à l'observation des conseils, quand même on les pourroit observer ; au-lieu qu'on ne peut renoncer à aucun degré d'amour de Dieu, & que l'on est obligé de l'étendre sans bornes, & d'aimer toujours Dieu le plus parfaitement que l'on peut. Ainsi l'on ne peut conclure de la pratique d'aucun conseil, que ceux qui le suivent soient plus parfaits que ceux qui ne le suivent pas, mais seulement qu'il leur est plus facile de parvenir à la perfection de la vie chrétienne, qu'à ceux qui ne les pratiquent pas.

De Spir. & lit. c. ult.

II. Mais comment avancer dans la pratique des préceptes, puisqu'il semble, sur-tout à l'égard des préceptes négatifs, tels que ceux que l'Apôtre allegue en exemple, qu'il n'y ait point lieu à divers degrés, n'étant permis de faire les actions mauvaises en aucun degré : On doit considerer néanmoins à l'égard de ces sortes de préceptes, que quoiqu'ils ayent pour objet des actions dont il faut entierement s'abstenir, c'est néanmoins par la volonté que l'on s'en abstient, & par une résolution de l'ame qui s'en éloigne. Car

on est obligé non seulement à ne pas faie ses actions, mais aussi à avoir une voonté positive de ne les pas faire. Or cette 'olonté est susceptible de divers degrés. Elle peut être plus foible ou plus forte. Et la raison en est que l'on s'éloigne de ces actions par la haine de l'injustice qu'elles renferment. Or à mesure que l'on aime plus ou moins la justice, on a aussi plus ou moins d'éloignement & de haine pour l'injustice. L'amour de la justice pouvant donc recevoir une infinité de divers degrés, la haine de l'injustice en reçoit autant. C'est donc dans cet accroissement d'amour de la justice & de la haine de l'injustice, que consiste l'avancement que saint Paul souhaite aux Thessaloniciens. Il y a toujours lieu d'avancer dans cette voie, parceque la charité n'a point de bornes précises, & que l'on y peut toujours faire du progrès, sans que jamais ce progrès soit de conseil, & cesse d'être de précepte.

III. Ce sont ces divers degrés d'amour de la justice qui font les divers progrès & les differens avancemens des ames. C'est ce qui les rend plus foibles ou plus fortes; moins capables ou plus capables de résister aux tentations : & c'est de-là qu'il arrive ordinairement qu'entre plusieurs justes attaqués des mêmes tenta-

tions, les uns demeurent fermes &
autres sont renversés. De sorte que c
me on ne sait pas précisément la me
des tentations par lesquelles Dieu per
tra que nous soyons éprouvés, chacu
obligé de travailler toujours à se for
dans la vertu, qui n'est autre que l'an
de la justice. Il est bien vrai qu'on
espérer que Dieu ne permettra pas
nous soyons tentés au delà de nos fo
Mais pour obtenir cette grace, il
travailler fidellement & fortement à
avancer, à nous fortifier, & à nou
raciner dans la charité. Autremen
est clair que c'est à notre négligence
faut imputer de ce que les tentations
renversent & se trouvent au-dessus d
forces: car elles n'y auroient pas é
nous avions eu soin de nous fortifie
une charité plus abondante. Dieu ne
met cette proportion des tentations
forces de l'ame, qu'à ceux qui sont
les a travailler & à s'avancer dans la
de Dieu, & qui lui demandent cet a
cement avec perseverance & avec ar
& ceux qui ne le font pas se doiven
puter leur chute & leur ruine.

IV. Ces principes enferment la dé
de la troisiéme question, qui est de s
si l'avancement & le progrès dans
christianisme est de précepte ou de co

comme il est de précepte de ne pas
er Dieu, comme il est de précepte de
réparer à résister aux tentations, il est
i de précepte de travailler à s'avancer,
'avoir une volonté sincere de croître
ımiere & en charité. Dieu est le maî-
de ses graces. Il faut se contenter de la
qu'il lui plaît de nous en faire: & l'on
: croire même que lorsqu'il nous tient
s une espece de disette & de pauvreté
graces, il peut avoir en cela des vûes
misericorde sur nous, & avoir dessein
nous guérir de l'orgueil par la bassesse
'imperfection où il nous retient. Mais
ı n'empêche pas que comme c'est l'im-
eté de notre cœur, notre lâcheté &
re tiédeur qui arrêtent le cours des
ces de Dieu, on ne soit obligé de haïr
soi ces défauts, & de faire effort pour
surmonter. Personne n'est dispensé de
e sainte violence par laquelle on ravit Matth. 11, 12.
oyaume de Dieu: & quiconque vou-
it renoncer à ces efforts, se priveroit
là non d'un accroissement de grace,
s du royaume même de Dieu, qui est
écompense de ces efforts.
V. La cupidité qui ne meurt jamais
is cette vie, étant d'elle même sans
nes, & tendant toujours à s'accroître,
e faut que cesser de travailler & de la
rimer pour trouver ensuite qu'elle aura

fait des progrès considerables. C'est une pente qui nous fait toujours glisser en bas, à moins que nous ne fassions un effort continuel pour nous élever en haut. C'est un torrent qui nous entraîne, à moins que nous ne nous roidissions contre son cours. C'est un poids malheureux qui est toujours en action. C'est une racine amere qui pousse toujours des rejettons qui défigureroient en peu de tems notre ame, si nous n'avions un soin continuel de retrancher ces mauvaises productions. Voilà notre œuvre, dit saint Augustin, notre devoir & notre milice. Demander donc si l'on est obligé de tâcher à s'avancer, c'est demander si l'on est obligé de satisfaire à son devoir, & de faire son œuvre en ce monde. C'est demander si l'on est obligé de ne se laisser pas entraîner dans l'enfer. C'est demander s'il est permis de reculer & de retourner en arriere. Car ne point travailler à nous avancer, c'est reculer c'est se laisser entraîner dans le précipice; c'est suivre le courant qui nous porte dans l'abîme; & en un mot c'est tendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit.

VI. Enfin c'est une suite nécessaire du principe que nous avons établi ci-dessus, Que la charité n'est jamais de conseil. Car le sens de ce principe n'est pas que

ſoyons coupables dans cette vie lorſ-
nous n'aimons pas Dieu avec la per-
on dont il ſera aimé par les Bien- *De Spir. & litt. c. ult.*
eux ; parceque ſelon ſaint Auguſtin,
ne nous impute pas comme une
de ce que notre amour ne peut pas
ette vie être ſi grand, qu'il réponde
e connoiſſance pleine & parfaite que
aurons de Dieu dans le ciel ; mais il
ie ſeulement que nous ſommes obli-
e ne nous point borner à un certain
: d'amour de Dieu ; de tendre & de
iller toujours à l'aimer plus parfaite-
; & enfin de faire toujours effort
nous avancer dans les vertus qui ne
que de differentes formes de l'amour
eu. Qu'aucun des fidelles, dit ſaint *Aug. apud Prosp. in sent. * 4. nov. edit. 235.*
ıſtin, quelque avancement qu'il ait
ans la pieté, ne diſe : C'eſt aſſez.
'il le dit, il s'arrête & demeure en
in avant la fin de ſa courſe. Ainſi il
rſeverera pas juſqu'à la fin. Et c'eſt
la vûe de cette même verité que
Auguſtin nous enſeigne que toute *Auguſt. tr. 4. in Epiſt. Joan. n. 6.*
: chrétienne n'eſt autre choſe qu'un
deſir qui porte à oublier, comme
int Paul, tout ce qui eſt derriere,
s'avancer dans la voie de Dieu. *Tota*
Chriſtiani boni, ſanctum deſiderium eſt.
c'eſt par le même principe qu'il dit *De perf. j. ſt. c. 8. n. 17.*
« Que nul en ſortant de la terre

„ n'arrivera au ciel pour y être rassasié „ d'une éternelle justice, s'il n'a une faim „ & une soif divine qui le fasse sans cesse „ courir vers elle tant qu'il est en ce monde. „ C'estpourquoi il est écrit: *Heureux ceux* „ *qui ont faim & soif de la justice, parcequ'ils* „ *seront rassasiés.* Et ainsi tant que nous som- „ mes ici éloignés du Seigneur, marchant „ par la foi, & non par la claire vision, se- „ lon la parole de l'Ecriture, *Que le juste vit* „ *de la foi*, la justice que nous possedons „ dans le pélerinage de cette vie, consiste „ proprement à tendre toujours par la rec- „ titude & la perfection de notre course, „ vers cette perfection souveraine, & cette „ plénitude de justice en laquelle la cha- rité sera parfaite & accomplie par la claire vûe de la beauté de Dieu.

VII. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce desir continuel que nous devons avoir de nous avancer dans la justice, consiste dans une idée toute spéculative d'un amour plus parfait & plus ardent, sans qu'il produise aucun effet exterieur. C'est une illusion que saint Augustin détruit en ajoûtant, que « Nous tendons à cette „ perfection de la justice en châtiant notre „ corps, & le tenant dans la soumission & „ la servitude, en donnant l'aumône avec „ joie & du fond du cœur, soit que nous „ fassions du bien aux autres, soit que nous

Aug. ibid. n. 18.

eur pardonnions le mal qu'ils nous ont fait. Et c'estpourquoi aussi l'Apôtre après avoir conjuré les Thessaloniciens de travailler à acquerir une abondance de justice, applique cette doctrine aux préceptes les plus communs; & entre autres à celui de la pureté, en les fortifiant contre deux illusions dans lesquelles on peut tomber sur cette matiere.

VIII. La premiere de ces illusions est de se borner tellement à la pureté exterieure, que l'on n'ait aucun soin de la sainteté interieure. La seconde, c'est de se renfermer au-contraire tellement dans une prétendue sainteté interieure, & dans une attache spirituelle à Dieu qu'on ne fasse aucun état de la chasteté du corps, ni des égards que la bienseance & la modestie doivent donner. L'un & l'autre de ces abus a eu des exemples dans tous les siecles. Il s'est toujours trouvé des chastetés superbes qui ont méprisé & négligé les autres vertus, & des spiritualités charnelles de gens qui se prétendant exemts de l'amour du corps, se sont abandonnés à toutes sortes d'infamies. Saint Paul a dessein de préserver les Thessaloniciens de l'un & de l'autre de ces desordres. Car il représente la chasteté comme une suite de la sainteté dans laquelle Dieu veut que les Chrétiens vivent. *Hæc est voluntas Dei* v. 3.

sanctificatio vestra, ut abstineatis vos à fornicatione. Le dessein de Dieu est que les Chrétiens vivent dans la sainteté qui les attache à lui. Mais le premier fruit & le premier effet de la sainteté, c'est de leur faire éviter toute sorte d'impureté. Il faut donc & sainteté & chasteté. La sainteté n'est pas véritable, si elle ne produit la chasteté, & la chasteté n'est pas suffisante, si elle ne naît de la sainteté.

IX. C'est pour confirmer cette pensée, & pour empêcher qu'on ne s'imagine que la véritable sainteté puisse subsister en suivant la concupiscence, qu'il ajoûte expressément que de s'abandonner à ses concupiscences, c'est le caractere des payens
v. 5. qui ne connoissent point Dieu : *Non in passione desiderii, sicut & gentes quæ ignorant Deum.* Cela veut dire que s'abandonner aux desirs de la chair est une chose incompatible avec la connoissance & l'amour de Dieu, & que la source de tous ces excès que l'on remarque sur ce point dans les payens, est la privation de cette connoissance & de cet amour. La même ignorance où ils étoient du véritable Dieu qu'il faut adorer, leur a caché les desordres qu'il faut fuir, & les a précipités dans tous les plus horribles dereglemens. Aussi rien ne distingue tant la morale du christianisme de celle des payens & de toute la phi-

losophie payenne, que l'éloignement qu'elle donne de toutes ces abominations. Si les payens ont dit quelque chose en faveur de la chasteté, ils l'ont fait très-foiblement dans la spéculation même, & leur pratique a presque toujours démenti leurs principes, y ayant peu d'exemples d'une véritable chasteté parmi les payens. Ainsi comme saint Paul fait de ces excès contre la chasteté le caractere des payens, on peut faire du soin de se conserver dans une parfaite pureté, le caractere du christianisme.

Sur l'Evangile du second Dimanche de Carême, voyez ce qui est sur l'Evangile du Samedi précedent, page 148. & ce qui est dit dans les pensées sur les mysteres touchant la Transfiguration.



SUR L'EVANGILE
DU LUNDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARESME

EVANGILE. *Jean.* 8. 21.

EN *ce tems-là :* JESUS *di*
Juifs : Je m'en vais, & vo
chercherez, & vous mourrez dan
tre peché ; vous ne sauriez ve
je vais. Les Juifs disoient donc :
qu'il se tuera lui-même, lorsqu'i
Vous ne sauriez venir où je vai
il leur dit : Pour vous-autres,
êtes d'ici-bas ; mais pour moi j
d'en-haut ; vous êtes de ce mond
moi je ne suis pas de ce monde. Je
ai donc dit, que vous mourrez
vos pechés : parcequ'en effet si
ne me croyez ce que je suis, vous
rez dans votre peché. Ils lui di
Et qui êtes-vous donc ? JESUS
répondit : Je suis le principe de

choses, moi-même qui vous parle. J'ai beaucoup de choses à dire de vous, & à condanner en vous; mais celui qui m'a envoyé est véritable, & je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de lui : & ils ne comprirent point qu'il disoit que Dieu étoit son Pere. Jesus *leur dit donc : Quand vous aurez élevé en haut le Fils-de-l'homme, alors vous connoîtrez qui je suis, & que je ne fais rien de moi-même ; mais que je dis ce que mon Pere m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, & ne m'a point laissé seul ; parceque je fais toujours ce qui lui est agréable.*

Explication.

I. C'Est une grande marque de l'insensibilité des hommes à l'égard de leur salut, qu'il ne suffise pas de leur proposer ces paroles pour les remplir de terreur, & qu'il soit besoin d'en augmenter l'impression en développant ce qu'elles renferment. Il ne seroit pas besoin de tout cela, si cette menace regardoit ou leur fortune ou leur vie. Si l'on publioit un Edit de la part d'un Prince, qui donnât lieu à une partie de ses sujets de craindre la perte de leurs biens ou de longs & de rigoureux supplices, comme il arriva au-

trefois à Antioche ensuite de l'injure que les habitans de cette ville firent à la statue de l'Imperatrice, dans quelle consternation tout le monde ne seroit-il point ? Et que peut-on ajoûter à l'image que saint Chrysostome fait de l'état de cette grande ville dans la frayeur qu'elle eut de la colere de l'Empereur Théodose? Mais quand on ne menace les Chrétiens que de la colere de Dieu, quoique les effets en soient bien plus terribles que ceux de la colere des hommes, on écoute ces menaces sans effroi, sans émotion, sans sentiment. Il suffit même pour rassurer les gens du monde, de leur dire qu'il ne s'agit que de l'enfer, & qu'ils n'ont rien à craindre pour cette vie. Ce discours est plus consolant pour eux que terrible, & les met en état d'écouter tranquilement un Prédicateur, & de juger de la qualité de son esprit, & de l'arangement de ses paroles.

Cette disposition est-elle naturelle, & tient-elle quelque chose de la raison? N'est-elle pas au contraire monstrueuse & incomprehensible, & ne devroit-elle pas nous être un nouveau sujet de terreur, en nous faisant voir dans quelle stupidité nous sommes plongés? Car le danger de se perdre pour l'éternité est d'autant plus grand, qu'on a moins de moyens de s'en garantir. Or l'un des principaux moyens

de s'en garantir, est la crainte même d'y tomber; ce qui fait dire à Salomon, que *le Sage craint & qu'il s'éloigne du mal, & que l'insensé par la folle confiance dont il est rempli, se rend prévaricateur:* SAPIENS *timet & declinat à malo; stultus transilit, & confidit.* Moins on a donc de crainte, plus on a sujet d'en avoir. Ainsi notre plus grande sureté est de craindre beaucoup. Qu'on ne dise donc point des verités contenues dans l'Evangile de ce jour, qu'elles sont propres à porter les ames au desespoir. Elles n'ont pour but au contraire que de les conduire à une juste confiance, & de les remplir d'une esperance solide. C'est où elles tendent & où elles se terminent: mais la voye pour y arriver est la crainte salutaire des jugemens terribles de Dieu, qui sont marqués par les paroles de cet Evangile.

Prov. 14. 16.

II. Il n'est pas besoin de dire que ces paroles: *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre peché,* ne s'adressent pas seulement aux Juifs, mais que Jesus-Christ avoit en vûe tous les hommes qui seroient dans la disposition de ces Juifs, selon la déclaration expresse qu'il en a faite à ses disciples par ces paroles: *Ce que je vous dis, je le dis à tous.* C'est la difference du langage de Dieu & de celui des hommes. Les hommes ayant

v. 21.

Marc. 13. 37.

l'esprit borné, ne parlent qu'à ceux qui sont présens & qui les écoutent, & ne sauroient avoir en vûe en particulier tous ceux qui peuvent lire leurs paroles quand elles sont écrites. Mais Jesus-Christ étant Dieu, & voyant distinctement tous les hommes & leurs differentes dispositions, a eu un dessein formel de parler à eux. Ainsi chacun doit écouter ses paroles comme s'adressant à lui, & comme s'il les entendoit de la bouche même de Jesus-Christ.

Il est vrai que personne ne se doit appliquer cette prédiction de la mort dans le peché : *In peccato vestro moriemini* : *Vous mourrez dans votre peché*, puisqu'elle ne s'entend que de ceux qui doivent mourir dans l'impénitence, ce que personne ne doit croire de soi-même. Mais chacun doit savoir qu'il est du nombre de ceux à qui Jesus-Christ a voulu que cette menace fût proposée ; & qu'il est par consequent de ceux qui la doivent craindre. Que s'il est de ceux ou qui remettent leur pénitence à la mort, ou dont la pénitence est fausse & insuffisante, étant par là de ceux ou qui ne cherchent point Jesus-Christ, ou qui le cherchent inutilement, il a très-grand sujet de craindre qu'elle ne s'entende de lui. Elle est à craindre pour tout le monde, & principalement pour

les pécheurs ; mais elle est horriblement à craindre pour les faux pénitens & pour ceux qui attendent à la mort à se convertir.

III. L'état de voyageur, qui est celui de cette vie, & qui ne se termine que par la mort, exclut toute certitude absolue de la prédestination, ou de la réprobation. Il n'y a que les héretiques qui puissent flatter les hommes d'une certitude du salut ; & c'est une des plus grossieres erreurs de ceux de notre tems, justement condannée par le Concile de Trente : mais il n'y a aussi que des démons qui puissent inspirer des pensées de desespoir, & de telles pensées ne choquent pas seulement la bonté de Dieu, mais l'infinité de sa science, qui s'est réservé ce secret, & le rend impénetrable à tous les hommes.

Ainsi l'esperance & la crainte sont comme deux contrepoids par lesquels Dieu veut que les hommes se soutiennent en cette vie entre deux précipices qui les environnent, la présomtion d'un côté, & le desespoir de l'autre ; & elles ont toutes deux à l'égard de tous les hommes, des fondemens solides & inébranlables.

Il suffit pour esperer, que nous sachions que la misericorde de Dieu est in-

finiment plus grande que tous les crimes des hommes ; que sa puissance est plus grande que notre foiblesse ; que Dieu n'a voulu donner en cette vie aucune marque certaine de la réprobation de qui que ce soit, & qu'il est prêt de recevoir dans sa grace tous ceux qui auront recours à lui avec *un cœur contrit & humilié.*

Ps. 50. 19.

Il suffit pour craindre, que le fond de notre cœur nous soit inconnu, & que nous ne soyons pas assurés si nous sommes dignes d'amour ou de haine ; que nous sachions que la perseverance dans la grace est un don spécial que Dieu ne doit à personne ; & que Dieu par un ordre secret de sa providence, mêle parmi ceux même qu'il rend justes, des personnes qui ne le sont que pour un tems, & qui viennent enfin à déchoir de la justification ; qu'il n'y a point d'état & de degré de justice dont on ne puisse tomber ; & que les hommes abandonnés à eux-mêmes sont capables de toutes sortes de crimes. Et c'est pourquoi Jesus-Christ ayant prédit à ses Apôtres, qu'un d'eux le devoit trahir, il n'y en eut aucun d'eux qui se crût incapable de ce comble de tous les crimes : ce qui fit que chacun d'eux demanda à Jesus-Christ, *si ce n'étoit point lui* ; NUMQUID *ego sum Domine.*

Matth. 26. 22.

Mais il ne faut pas s'imaginer néanmoins que cette menace de Jesus-Christ soit également à craindre à tous les Chrêtiens. Il s'en faut bien que tout cela ne soit. S'il n'est pas de l'ordre de Dieu de conduire les ames à lui par une certitude absolue, il l'est aussi peu de les conduire par une incertitude entiere, qui ne donne pas plus de sujet aux uns qu'aux autres ni d'esperer, ni de craindre.

Quiconque reconnoît en soi les marques que l'Ecriture donne de l'habitation du Saint-Esprit dans le cœur; quiconque peut avoir une juste confiance, ou d'avoir conservé l'innocence de son batême, ou de l'avoir réparée par une solide pénitence; quiconque éprouve en soi les mouvemens de la charité, peut avoir aussi une confiance très-légitime, que Dieu qui a commencé en lui l'œuvre de sa sanctification, ne la laissera pas imparfaite, & cette confiance doit augmenter à proportion du tems qu'il y a qu'il marche dans cette voie de justice, & de la fidelité qu'il a eue à y avancer toujours, & s'enraciner dans la charité, à proportion qu'il se sent détaché du monde, & du desir qu'il a des choses du ciel.

Si cette confiance ne bannit pas entiérement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquiétude. Il est

rare que l'on tombe d'un tel état : & ceux qui y sont, ont droit de dire avec le grand Apôtre : *Qui nous séparera de la charité de*
Rom. 8. 35. Jesus-Christ ? *Sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, la persecution, la faim, la nudité, les périls, le fer, ou la violence ?*

IV. Mais on est bien obligé de parler un autre langage à ceux qui étant tombés ne se sont point encore relevés, & ne pensent point à se relever. On ne prétend point leur ôter toute esperance : mais la charité oblige de leur ouvrir les yeux sur les sujets qu'ils ont de trembler dans cet état.

Quand on n'auroit à leur représenter sur cela que le danger où ils sont de mourir à tout moment, & d'être surpris par quelque accident qui leur ôte le moyen de donner ordre à leur conscience : helas ! ne seroit-ce pas plus qu'il n'en faudroit pour les jetter dans l'effroi ? Et n'est-ce pas un aveuglement qui tient du prodige, que de pouvoir demeurer un moment en repos dans cet état ? On est si persuadé de l'incertitude de la vie, que l'on ne voudroit pas hazarder sur sa vie, ni sur celle d'autrui, un bien temporel tant soit peu considerable. On prend des précautions contre ces accidens, parce-qu'on ne sait, dit-on, ce qui peut arriver : & l'on n'en prend point quand il ne s'agit

de rien moins que de périr pour l'éternité.

Ces pensées sont communes, dit-on, & elles sont dans la bouche de tout le monde. Mais en sont-elles moins vraies pour être communes ? A-t-on trouvé quelque secret pour se garantir d'être surpris de la mort depuis qu'on les propose aux hommes ? Horrible, mais déplorable aveuglement de l'homme, qui sans que les choses soient changées, sans qu'il y ait rien de diminué dans ce qui le faisoit craindre, se rassure sans raison par la seule accoutumance de regarder les mêmes objets ! Ce n'est pas la raison qui nous effraye ou qui nous rassûre : c'est la nouveauté des objets, ou l'accoutumance à les voir. Ce n'est point là ni courage, ni fermeté d'esprit ; c'est foiblesse, c'est stupidité, c'est étourdissement, c'est folie. Elle est telle qu'il y en a à qui ces discours de l'incertitude de la vie donnent plutôt de l'assurance que de la frayeur. Enfin disent-ils, je n'ai donc à craindre qu'une mort subite. J'en veux bien courir le hazard. C'est un accident qui arrive rarement ; & j'espere de n'être pas de ces malheureux. Cela suffit à bien des gens pour les mettre dans un repos, qu'on peut appeler justement un repos de brutalité.

V. Mais je veux que leur mort ne soit pas subite ; je veux qu'ils ayent du tems pour penser à eux, je veux qu'ils y pensent même. Qui leur a dit qu'ils y penseront comme il faut, principalement s'ils n'y pensent que dans leur vieillesse & dans leur derniere maladie ? C'est cette fausse assurance qui leur est retranchée par les paroles de l'Evangile de ce jour. Jesus-Christ ne dit point aux Juifs qu'il s'en va, & qu'ils seront surpris d'une mort subite. Il leur dit au-contraire qu'il
℣. 21. s'en va, & qu'ils le chercheront : *Ego vado, & quaretis me.* Ils chercheront Jesus-Christ, & ils ne laisseront pas de mourir dans le peché. Il y a donc une recherche de Jesus-Christ qui ne laisse pas d'être suivie de la mort dans le peché. On cherche Jesus-Christ, & on ne le trouve point, parcequ'on le cherche mal. Mais parceque le monde se flatte encore de cette ressource, qu'il ne sera pas du nombre de ceux qui le cherchent mal ; il faut ajoûter encore, pour leur ôter ce vain retranchement, que la plupart de ceux qui ne le cherchent que dans leur vieillesse & dans leur derniere maladie, le cherchent mal, & ne le trouvent point. L'expérience ne confirme que trop cette verité. Rien n'est plus rare qu'un changement effectif dans les vieillards. Ils

nrent presque toujours comme ils ont
u. Leurs jugemens deviennent en
lque sorte inflexibles & invariables, &
conséquent leurs erreurs irrémédia-
s, leurs préventions ineffaçables, leurs
itudes perséverantes jusqu'à la mort.
e s'ils sont frappés de quelque légere
e de la nécessité de changer de vie, il
oít par le peu de fermeté qu'ils ont à la
re, que leur cœur n'est point véritament touché, & que tout ce qu'ils
oient paroître de pénitence étoit faux,
n pur effet d'une crainte humaine.
VI. Mais malgré toutes ces expérien-
on ne laisse pas de se promettre une
eption, & sur cette esperance on
rche avec assurance vers la mort, &
continue de suivre ses passions. Il y
a peu même de ceux qui le font, qui
netrent en peine d'établir leur condui-
ur quelque apparence de raison: &
eroit bien en vain à leur égard, qu'on
neroit de la deviner. La plupart ne
t occupés que de cette pensée, Qu'il
on de jouir des biens présens, & de
nettre le soin de l'avenir à un autre
is, s'imaginant non par raison, mais
l'exemple d'un grand nombre de
is qu'ils voyent marcher dans la même
e qu'eux, qu'il faut bien qu'il y ait
lque ressource pour se garantir des

maux dont on les menace ; puisqu'autrement tant de gens ne s'y engageroient pas. Ils se mettent sur cela, sans autre examen, dans cette foule, & veulent bien courir la même fortune. Ils ne craignent point, parcequ'ils voïent les autres exemts de crainte : & la confiance sans raison de cette troupe insensée, est l'unique raison qui les empêche de craindre.

VII. D'autres à la verité vont plus avant, & remarquant que quelque vie que l'on ait menée, Dieu accorde néanmoins à la plupart du monde de recevoir les Sacremens à la mort, ils se persuadent qu'il suffit, pour mourir de la mort des justes, de pratiquer ces devoirs exterieurs, & de participer aux Sacremens comme eux. C'estpourquoi il est très-important d'instruire ces personnes des sentimens de l'Eglise sur ces pénitences à la mort ; afin d'empêcher ceux qui ont encore quelque soin de leur salut, de se fonder sur cette assurance témeraire. Il n'est pas besoin de chercher ces sentimens dans les livres des anciens Peres, on les trouve dans les livres les plus communs. Il n'y a qu'à voir ce que dit Grenade dans la Guide des pecheurs. Il y prouve au long dans tout le vingt cinquiéme chapitre du premier livre, par l'autorité de l'Ecriture, des Peres, des

Gren. l. 1. c. 25. p. 421.

Scholastiques, combien la pénitence à la mort est peu assurée. Et il réfute les vaines raisons dont se flattent ceux qui y mettent leur confiance ; „ Vous vous „ fiez, dit-il, aux larmes que vous répan- „ drez alors. Les larmes sont certainement „ en tout tems de grande efficace ; & bien- „ heureux celui qui les verse de bon cœur. „ Mais souvenez-vous combien en répan- „ dit celui qui pour son intemperance ven- „ dit son droit d'aînesse. Selon l'Apôtre, „ *il n'y eut point de lieu à la pénitence*, enco- „ re que son repentir fût accompagné de „ beaucoup *de larmes* ; parcequ'il ne pleu- „ roit pas pour Dieu, mais pour la perte „ qu'il souffroit. Vous vous fiez aussi peut- „ être aux bonnes résolutions que vous „ prendrez alors. Elles sont aussi de grande „ utilité, lorsqu'elles sont fidelles & since- „ res. Mais souvenez-vous de celles d'An- „ tiochus, qui étant réduit à l'extremité „ promit à Dieu de si grandes choses, qu'el- „ les causent de l'admiration à tous ceux „ qui lisent cette histoire. Et cependant l'E- „ criture dit : *Que ce méchant faisoit des prie-* „ *res à Dieu, duquel il ne devoit pas esperer* „ *de misericorde* ; parceque toutes ces prie- „ res & tous ces projets ne naissoient point „ de l'amour de Dieu, mais d'une crainte „ servile, qui quoique bonne, n'est pas „ néanmoins suffisante pour gagner le ciel ; „

Hebr. 12. 17.

2. Machab. 9. 13.

« la crainte de l'enfer pouvant être causée
« par l'amour naturel que l'homme a pour
« soi-même, & cet amour de l'homme
« pour soi-même n'est pas un moyen pour
« acquerir à personne le royaume des cieux.
« De sorte que comme nul n'entroit dans
« le Palais d'Assuerus étant vêtu grossierement,
« nul n'entre aussi au royaume de
« Dieu avec une robe d'esclave, c'est-à-dire,
« par la seule crainte servile : mais il
« faut y porter la robe de noces, qui est
« l'amour.

VIII. On peut éclaircir cette doctrine de Grenade par cette considération, Que l'ordre que Dieu garde dans la conversion des pécheurs, est de les faire passer pour l'ordinaire, de la crainte à l'amour, & de les retenir même long-tems dans les divers degrés de ces deux dispositions. Car ce changement ne se fait pas tout-d'un-coup. Il faut que l'amour du monde s'affoiblisse peu à peu par la cessation des actions ; & que l'amour de Dieu, qui est ordinairement très-foible au commencement, s'augmente & se fortifie peu à peu jusqu'à se rendre le maître du cœur. Qui n'a pas le loisir de passer par ces degrés, n'a pas proprement le loisir de se convertir. Tout ce qui arrête donc la pénitence dans le premier degré, qui est celui de la crainte, la rend inutile

ur le salut. C'est une pénitence stérile
avortée, quand on en demeure là. La
nitence à laquelle on se porte dans les
tres âges, a bien aussi de la foiblesse
ns ce commencement; mais elle a le
ns de se fortifier peu à peu, & d'arri-
r à sa maturité, c'est-à-dire, au degré
cessaire pour justifier l'ame. Au con-
aire, la pénitence des mourans n'ayant
int le tems de passer par ces degrés,
vroit pour être bonne, être parfaite dès
commencement. Or c'est ce que Dieu
fait pas souvent ni dans l'ordre de la
ture, ni dans celui de la grace. Il a ses
gles dans l'un & dans l'autre, dont il ne
loigne pas souvent. Et non seulement
n'a point promis de le faire en faveur
ceux qui different jusques à la mort de
convertir; mais il a menacé au con-
ire de ne le pas faire. *Ego quoque in in-* *Prov. 1. 26.*
itu vestro ridebo: Je *rirai à votre mort*,
-il aux pécheurs; sa misericorde mê-
l'obligeant à accorder très-rarement
te grace, de peur de donner occasion
x pécheurs de differer leur conversion
jour en jour sur cette attente.

IX. Mais enfin, dira quelqu'un, la
nversion étant une œuvre de la volon-
, on se convertit quand on le veut. Or
moyen de ne vouloir pas ce qui est né-
ssaire pour être sauvé? C'est encore

une très-dangereuse illusion. On se convertit, à la verité, quand on le veut; puisque la volonté pleine de se convertir est une véritable conversion. Mais cette volonté pleine de se convertir devant renfermer un véritable retour à Dieu, une volonté sincere de le prendre pour sa derniere fin & pour son souverain bien, & une détestation effective du peché, comme peché, c'est-à-dire, comme opposé à la justice & à la sainteté de Dieu, il est très-facile de prendre le change, & de se tromper ou dans la nature de ce desir de conversion, ou dans le degré de ce desir. La tromperie dans l'essence de ce desir consiste en ce que l'on prend souvent des desirs purement naturels pour des mouvemens naissans d'une grace surnaturelle. Car il faut remarquer sur ce sujet, qu'il y a des mouvemens équivoques dans la volonté, qui portent les mêmes noms, qui produisent extérieurement les mêmes effets, & ne se discernent pas sensiblement, quoiqu'ils naissent de principes étrangement differens. L'amour-propre forme des résolutions de quitter le peché, & la charité en forme aussi. L'amour propre prie, & a recours à la misericorde de Dieu, la charité prie, & a recours à la misericorde de Dieu. Tout cela s'appelle conversion, &

ne

listingue pas facilement. Ce qui ar-
lonc dans ces prétendues conver-
à la mort, est que l'on prend ordi-
ment des conversions naturelles
des conversions surnaturelles, des
vemens d'amour-propre pour des
vemens de charité. Une plus longue
onneroit lieu de les discerner, par-
e la charité a des marques qui don-
lieu de la reconnoître dans un juste
e de tems. Mais tout cela demeure
is, lorsque les desirs de conversion
font paroître qu'à l'extrémité de la
& l'on n'en peut alors juger que par
parences, qui portent toutes à croi-
e ces marques de pénitence que les
ans donnent, sont presque toujours
irs effets d'une crainte naturelle,
que pouvant être quelquefois des
de grace, les ministres de Jesus-
t ne refusent pas à ces mourans les
mens de l'Eglise, mais sans leur
er une assurance que l'Eglise n'a
& que les Peres déclarent qu'elle ne
avoir.
fin quoique l'on ne se trompe pas
la nature de ce desir, c'est-à-dire,
on ait effectivement quelque mou-
nt de grace, on se peut encore
per dans le degré de cet amour & de
sir, en prenant un léger commen-

cement d'amour, qui laisse encore le cœur sous la domination du peché, pour un amour capable de le délivrer de cette malheureuse servitude, & sans lequel il en demeure toujours esclave, & ne sauroit ainsi obtenir la rémission de ses pechés. Et c'est encore ce qui arrive souvent à la mort, où l'imagination étant occupée fortement des objets de terreur, on croit souvent que les sentimens dont on est alors frappé, sont absolument les maîtres du cœur, quoiqu'ils ne dominent que l'imagination, & que le cœur y ait peu de part.

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Matth. 23.*

EN ce tems-là, JESUS parla au peuple, & à ses disciples, en leur disant : Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Ob-

servez donc, & faites tout ce qu'ils vous disent; mais ne faites pas ce qu'ils font: car ils disent ce qu'il faut faire, & ne le font pas. Ils lient des fardeaux pesans & insupportables, & les mettent sur les épaules des hommes; & ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt: ils font toutes leurs actions afin d'être vûs des hommes. C'est pourquoi ils portent les paroles de la loi écrites dans des bandes de parchemin plus larges que les autres, & ont aussi des franges plus longues: ils aiment les premieres places dans les festins, & les premieres chaires dans les synagogues; ils aiment qu'on les salue dans les places publiques, & que les hommes les appellent maîtres. Mais pour vous ne desirez point qu'on vous appelle maîtres, parceque vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous freres. N'appelez aussi personne sur la terre votre pere, parceque vous n'avez qu'un Pere qui est dans les cieux: & qu'on ne vous appelle point docteurs, parceque vous n'avez qu'un docteur & qu'un maître qui est le CHRIST. Celui qui est le plus grand parmi vous, sera votre serviteur: car quiconque s'élevera sera

faites toutes les choses qu'ils vous disent. Cela est clair & de la portée de tout le monde, & distingue nettement ceux qu'il faut écouter, de ceux qu'il ne faut pas écouter. Dans la Religion établie par Moïse, ceux qui étoient assis sur sa chaire méritoient d'être écoutés; tous ceux qui n'étoient point assis sur cette chaire, ne méritoient point d'être écoutés. De même dans la Religion chrétienne établie par Jesus Christ, il faut écouter les Pasteurs qui tiennent sa place & sont assis sur sa chaire. Mais tous ceux qui ne sont point assis dans la chaire de l'Eglise chrétienne, ne méritent point d'être écoutés. Cette chaire étant unique, quiconque est assis dans une autre, ne doit être ni écouté ni suivi. Ainsi tous les héretiques n'étant point assis dans cette chaire d'unité, & en ayant voulu établir une autre, n'ont point dû être écoutés, & par consequent n'ont point dû être suivis. Car il est trés clair que quiconque n'a pas droit de se faire écouter, n'a pas droit de se faire suivre. Tous ceux donc qui les ont & écoutés & suivis, ont renversé l'ordre de Jesus-Christ, en écoutant & en suivant ceux qui n'étoient point assis sur la chaire que Jesus-Christ a établie dans son Eglise.

III. Il est remarquable que Jesus-Christ

ordonne point aux Juifs de suivre la
octrine des Scribes & des Pharisiens,
ourvu qu'il enseignassent des verités
onformes à l'Ecriture : mais qu'il leur
rdonne generalement de faire tout ce
u'ils diront dans la chaire de Moïse. Il
e soumet pas la doctrine des Scribes &
es Pharisiens à l'examen du commun
es Juifs. Il savoit que cela surpassoit l'in-
lligence commune. Il veut qu'ils fon-
ent leur soumission & leur créance sur
utorité de la chaire de Moïse, & non
r leur propre discernement. Ce n'est
s qu'il les obligeât par là à embrasser
utes les traditions pharisaïques ; car el-
s n'étoient point universellement re-
ies, & n'étoient pas ainsi publiées par
utorité de la chaire de Moïse. La chai-
de l'Eglise n'autorise que les verités re-
es par toute l'Eglise, & qui font par-
de sa foi. Et il en étoit de même de la
aire de la Synagogue. Si un Scribe ou
Pharisien proposoit quelque chose
tre cette doctrine commune de la
aire de Moïse, on n'étoit pas obligé
la suivre, & on la pouvoit même re-
ter ; mais ce n'étoit pas en se fondant
l'examen que l'on en faisoit par l'E-
ture, mais en s'appuyant sur l'autorité
corps de l'Eglise Judaïque qui ne la
oit pas. C'est donc toujours sur l'au-

torité de l'Eglise que la créance du peuple étoit fondée. Ainsi par cette instruction que Jesus-Christ à donnée aux Juifs, il a établi la vraie regle de la foi, qui est de s'arrêter à la plus grande autorité visible.

IV. Il ne s'ensuit donc nullement de là que les Juifs auroient été obligés d'adherer au jugement rendu par le corps de la Synagogue contre Jesus-Christ même: car cette regle de suivre l'autorité du corps de l'Eglise, n'est véritable que lorsque l'autorité de ce corps est la plus grande autorité visible. Et ainsi elle sera toujours véritable dans l'Eglise chrétienne; parcequ'il n'y aura jamais d'autorité plus grande & plus visible que la sienne, & que ne devant jamais périr, jamais aucune autorité visible n'obligera de la rejetter.

Mais il n'en étoit pas de même de l'Eglise Judaïque: c'étoit une Eglise qui devoit périr & qui devoit être rejettée: & ainsi il falloit par nécessité, qu'au tems où cela devoit arriver, il se rencontrât une plus grande autorité visible qui obligeât à ne la pas suivre. Or ce tems fut justement celui de la condannation de Jesus-Christ: car l'autorité de Jesus-Christ fondée sur des propheties claires, sur sa sainteté extraordinaire, sur ses mi-

tacles certains & éclatans, étant infiniment au-dessus de celle de la Synagogue, la Synagogue en le rejettant se condanna elle-même : & bien-loin que les Juifs dûssent adhérer à son jugement, selon la vraie regle de la raison & de la foi, qui est d'établir sa créance sur la plus grande autorité visible, ils devoient condanner la Synagogue, & adhérer à Jesus-Christ. Ainsi cet exemple ne fait que confirmer la regle de la nécessité de former sa créance sur la plus grande autorité visible : & cette regle est la seule qui soit proportionnée au peuple, & qui puisse unir les fidelles en un corps de société d'une maniere raisonnable. Car de prétendre les unir par des discussions infinies, c'est une voie visiblement impossible : & de vouloir fonder cette union sur des inspirations & des mouvemens secrets, dont on ne puisse apporter aucune preuve, c'est une voie de visionnaires, contraire à toute raison, & à tout ce que nous connoissons de la conduite de Dieu dans l'établissement de la vraie Religion.

V. Les hommes suivant l'inclination de la nature, auroient bien desiré que Jesus-Christ en leur donnant un moyen si facile de connoître la vraie foi, qui est de la régler sur la plus grande autorité vi-

sible ; leur eût aussi permis de regler leur conduite sur une autorité extérieure, & de suivre toujours l'exemple de leurs Pasteurs. Par ce moyen ils n'auroient jamais été commis avec eux. Ils n'auroient jamais été dans aucune incertitude. Leur voie leur eût toujours été clairement marquée, & ils auroient eu une grande facilité à y marcher. Mais Dieu ne leur a pas voulu faire cette grace, & il ne la pouvoit faire sans détruire tout l'état de cette vie, & la maniere dont il vouloit que les hommes y operassent leur salut.

Cet état devant être un état de foi, tout y doit être obscur. On n'y devoit point voir de miracles visibles & continuels. Or c'en seroit un très-visible, si Dieu faisoit ensorte que les ministeres de son Eglise ne fussent occupés que par des gens de bien, qui ne donnassent en les exerçant que des exemples dignes d'être imités. Ces ministres seroient tirés de la condition des autres hommes, & ce seroit le plus grand de tous les miracles de voir des gens qui par une certaine profession & un certain genre de vie deviendroient exemts de toutes les passions & de tous les défauts des hommes. Tout le monde voudroit être ministre de l'Eglise à ce prix-là : & au-lieu que Jesus-Christ a voulu que le soin qu'on doit avoir de

amie portât les Chrétiens à fuir les
rges ecclesiastiques, il n'y auroit per-
ne qui ne dût faire son possible pour
river, afin d'avoir part à un si grand
ilége.
l falloit donc par nécessité que Dieu
nît qu'il y eût de méchans Pasteurs.
omme les méchans ne doivent jamais
imités, il étoit nécessaire que Jesus-
ist avertît les hommes qu'ils ne les
oient pas imiter, & c'est ce qu'il a fait
réscrivant également aux Juifs, & de
re toujours les Pasteurs en ce qui re-
le la foi, & de ne les pas suivre en
ant leurs actions, lorsqu'elles sont
vaises & dereglées: *Secundùm opera* v. 3.
illorum nolite facere. MAIS *ne faites*
e qu'ils font. Il a fallu obliger les peu-
à croire les Pasteurs à l'égard de la
parcequ'étant incapables des discus-
s & des examens, ils n'avoient point
itre moyen de s'assurer de la vraie foi,
celle de l'autorité. Mais Jesus-Christ
pouvoit pas leur imposer la même
gation à l'égard de l'imitation des ac-
s des Pasteurs? parcequ'elles pou-
ent être mauvaises, & que d'ailleurs
n pouvoient juger par les regles mê-
qu'ils auroient tirées de la doctrine
Pasteurs: car c'est par ces regles qu'il
juger des actions des Pasteurs parti-

culiers, & non par les actions de ces Pasteurs qu'il faut juger des regles qu'on est obligé de suivre.

VI. Il est vrai que c'est une terrible tentation pour les foibles, que d'être souvent dans la nécessité de ne pas suivre leurs propres Pasteurs; & c'est un des plus grans jugemens de Dieu, & une des plus grandes marques de sa colere contre un peuple, que de permettre que de tels Pasteurs soient chargés de sa conduite: car par là ce peuple est non seulement privé du secours qu'il recevroit des prieres & de la vigilance d'un bon Pasteur; mais il est encore porté & sollicité au vice parce qu'il y a de plus capable de l'y engager. La pente de la nature jointe à l'exemple d'un Pasteur ôte l'horreur de tous les vices, & décrédite toutes les vertus. Si l'on ne se porte pas à justifier positivement les actions criminelles, on s'accoutume à les regarder comme des défauts ordinaires & supportables, & dont il est facile d'obtenir de Dieu le pardon. Les Pasteurs emportent ordinairement la multitude, & les jugemens de la multitude étant connus à chacun des particuliers, leur causent une tentation continuelle. Les vertus paroissent par là à la plupart du monde, des idées outrées & hors de la portée du commun des hom-

Or rien n'est plus difficile que de
her dans un chemin desert & aban-
é, où l'on n'a presque point de soi-
& où l'on est obligé de se mettre
me toujours au dessus du jugement
ux mêmes qu'on est obligé de res-
r. Il est très-rare que l'amour de la
é soit assez fort pour nous soutenir
re le torrent des mauvais exemples;
est pourquoi les Pasteurs qui le favo-
t par leur mauvaise conduite, au
de s'y opposer, font d'étranges ob-
s au salut des peuples.
II. Mais ce jugement de Dieu est at-
ouvent par le déreglement des peu-
mêmes: car il est encore plus ordi-
à l'égard des Pasteurs que des Rois,
Dieu les donne en punition des pe-
des peuples: *Qui regnare facit homi-* Job. 34.
ypocritam propter peccata populi. C'EST 30.
ui fait régner l'homme hypocrite, à cause
chés du peuple. Ainsi comme tous
gemens de Dieu sont justes, on n'est
oins obligé dans ces rencontres que
toutes les autres, de lui dire: *Sei-* Ps. 118.
, vous êtes juste, & votre jugement est 137.
d'équité & de droiture: JUSTUS *es,*
ne, & rectum judicium tuum. S'il
e même par cette conduite sa justice
s méchans, il ne laisse pas d'exercer
ême tems sa misericorde sur les élus.

Il procure à certaines ames de très-grands biens par les mêmes moyens qui sont l'occasion de la perte de plusieurs autres. Dieu a souvent plus dessein d'honorer son Eglise par des vertus éminentes, que de la rendre abondante par une multitude de Chrétiens foibles & imparfaits; parceque les vertus communes & médiocres ne sont bonnes que pour ceux qui les ont, au lieu que les vertus éminentes sont l'instruction de plusieurs siecles. Or la vertu qui résiste au torrent de la multitude, & au mauvais exemple des Pasteurs même, & qui étant sans appui humain subsiste par sa propre force, est bien plus forte & plus pure que celle qui ne se conserve que par une infinité de soutiens humains. Lorsque tout conspire à engager à la vertu, l'exemple des Pasteurs, les louanges des hommes, la crainte de se deshonorer, on ne sait presque quelle part l'amour de la verité & de la justice a dans les actions vertueuses; & l'on a raison de craindre qu'il n'y en ait pas beaucoup, & que ces vertus si honorées ne s'évanouissent si-tôt qu'elles seront privées de tous ces appuis. Mais quand la verité est peu honorée, & qu'elle est fortement combattue ou par des persecutions ouvertes, ou par le jugement de la multitude & des Pasteurs mêmes, l'atta-

che qu'on y a est & bien plus sincere & plus indépendante. Elle a bien plus de force & de fermeté, & l'on a bien plus de sujet de croire que ces édifices spirituels sont bâtis sur la pierre solide & non sur le sable des opinions humaines, & qu'ils sont ainsi bien plus en état de résister aux vents, aux inondations & aux tempêtes dont ils pourroient être attaqués.

VIII. Il est donc indubitable par l'autorité de l'Evangile, que bien loin qu'on soit obligé de suivre toujours l'exemple de ses Pasteurs, on est souvent obligé de ne le pas suivre : *Secundum autem opera illorum nolite facere.* MAIS *ne faites pas ce qu'ils font.* Mais s'ensuit il de là qu'on les doive condanner, qu'on doive se rendre juge de leurs actions, qu'on doive s'informer de leur conduite, qu'on puisse les décrier, s'élever contr'eux, & se dispenser de les honorer? C'est ce que Jesus-Christ ne dit nullement, ou plutôt c'est ce qu'il interdit en ne le disant pas. Il ne donne point d'autre permission aux peuples à l'égard des Pasteurs, que de ne pas suivre leur exemple. Or pour ne le pas suivre, il n'est pas nécessaire de s'informer de leurs actions, ni de les condanner. Il suffit que leurs actions ne soient pas notre regle. Chacun est obligé de se conduire par la verité que l'on ap-

prend de l'Eglise. Voilà la regle : & cette verité n'est ni la coutume, ni l'exemple des Pasteurs. S'ils l'observent, à la bonne heure ; s'ils ne l'observent pas, ils ont un juge qui les jugera. Il n'est point necessaire que les inferieurs s'attribuent ce jugement, ils le doivent remettre à Dieu & à ceux à qui il appartient. Ce seroit donc une erreur visible, de prétendre se dispenser d'honorer les Pasteurs, dont on ne croiroit pas devoir imiter les actions : car les motifs qu'on a de les honorer subsistent avec toutes les raisons qu'on peut avoir de ne pas imiter leur conduite.

IX. Rien n'est plus important & plus difficile dans la vie chrétienne que de retenir les vertus mêmes dans leurs justes bornes, & de s'empêcher de blesser certaines verités en voulant en suivre d'autres. Le respect & la déference pour les Pasteurs portent souvent à l'approbation & à l'imitation de leurs défauts : & l'on peut aussi être engagé par un prétexte spécieux de l'amour de la verité, à des procedés trop libres & trop peu respectueux envers les Pasteurs. Le seul remede à cela est de n'aimer pas fortement certaines vertus & certaines verités au préjudice des autres. Il faut les aimer toutes dans le degré qu'elles doivent être aimées. C'est une verité, Qu'il ne faut

imiter les défauts des Superieurs;
is c'est aussi une verité, Qu'il faut tou-
rs honôrer, respecter, épargner les
perieurs autant qu'on le peut. Ces ve-
s bien loin d'être contraires, sont
mes & inséparables dans la verité sou-
aine. Il ne faut pas imiter les déregle-
ns des Pasteurs, parcequ'il faut être
iverainement attaché à Jesus-Christ:
is par cette même regle il faut hono-
: dans les Pasteurs, tels qu'ils soient,
torité de Jesus-Christ dont ils sont re-
tus; parceque cette autorité est tou-
rs à Jesus-Christ, & que c'est Jesus-
rist que l'on honore par les respects
l'on leur rend. Jesus-Christ ne laisse
s d'être en eux, non pour les sancti-
r, mais pour y recevoir les respects que
us lui devons en la personne de ses mi-
stres. Il n'y est pas pour eux, il y est
ur nous. Cherchons-l'y donc, puis-
'il daigne y être pour nous; & ne le
yons pas, parcequ'il n'y est pas pour
x.



SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Matth.* 20. 17.

EN ce tems-là JESUS *s'en allant à Jerusalem, prit à part ses douze disciples & leur dit : Nous allons à Jerusalem, & le Fils-de-l'homme sera livré aux Princes des Prêtres & aux Scribes, qui le condanneront à la mort, & le livreront aux Gentils, afin qu'ils le traitent avec moquerie, & qu'ils le fouettent, & le crucifient ; & il ressuscitera le troisiéme jour. Alors la mere des enfans de Zébedée s'approcha de lui avec ses* deux *fils, & l'adora en témoignant qu'elle vouloit lui demander quelque chose. Il lui dit : Que voulez-vous ? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. Mais* JESUS

leur répondit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Ils lui dirent : Nous le pouvons. Il leur repartit : Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner ; mais ce sera pour ceux à qui mon Pere l'a preparé. Les dix autres Apôtres *ayant entendu ceci, en conçûrent de l'indignation contre les deux freres. Et* Jesus *les ayant appelés à lui, leur dit : Vous savez que les Princes des nations les dominent, & que ceux qui sont grans parmi eux les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous : mais que celui qui voudra devenir plus grand parmi vous, soit votre serviteur ; & que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit votre esclave : comme le Fils-de-l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir & donner sa vie pour la redemtion de plusieurs.*

EXPLICATION.

I. PEndant que Jesus-Christ avertissoit ses Apôtres de sa mort prochaine, & des outrages qu'il devoit recevoir des

Juifs, Jean & Jacque enfans de Zebedée du nombre de ces Apôtres, faisoient agir leur mere pour obtenir les deux premieres places de son royaume, s'imaginant, selon l'idée commune que les Juifs avoient du Messie, qu'il devoit regner dans le monde avec l'éclat & la grandeur des Princes du monde. Et cela fait voir que Jesus-Christ a passé toute sa vie avec des gens pleins de vûes & de passions humaines, & qui ne pensoient qu'à leur propre élevation, pendant qu'il n'avoit dans l'esprit que l'opprobre de sa croix. Quelle difference des pensées de Jesus-Christ, & des pensées interessées de ses Apôtres! Et quelle patience que celle de Jesus-Christ dans la vûe continuelle qu'il a eue de ces pensées basses & charnelles, dont il pénetroit toute la corruption! Qu'on juge par-là de l'injustice des hommes, qui étant eux-mêmes pleins de passions, & concevant très-foiblement la corruption de celles des autres, ont peine néanmoins à souffrir ce qu'ils en conçoivent. Jesus-Christ souffroit ces défauts de ses Apôtres dans leur état d'imperfection & de foiblesse parcequ'il prévoyoit qu'ils passeroient à un autre état, & qu'alors ces imperfections passées serviroient à l'affermissement de leur vertu en les tenant dans l'humilité, & leur donnant lieu de

oître ce qu'ils étoient par eux-mê-
si Dieu les eût abandonnés à leur
sse. Pourquoi ne pensons-nous pas
ême que les foiblesses & les imper-
ons de nos freres contribueront peut-
leur sanctification, & qu'au-moins
seront entiérement détruites, lors-
Dieu après leur mort s'emparera plei-
nt de leur cœur, & y régnera tota-
nt?
Ce fut la mere de Jean & de Jac-
qui se chargea de cette requête am-
use, & Jesus Christ le permit pour
faire voir en cette mere, d'ailleurs
e & pieuse, le naturel de plusieurs
& meres, qui n'ont pour leurs en-
que des vûes d'ambition & d'inte-
z ausquels par consequent on pour-
ien répondre ce que Jesus-Christ
dit à la demande de cette mere &
enfans : *Vous ne savez ce que vous* v. 22.
idez, ni vous ni vos enfans. En ef-
es demandes & ces poursuites des
& des dignités de l'Eglise qu'on voit
nt de peres & de meres, sont de
es preuves de leur peu de lumiere
bien de leurs enfans & sur leurs
es interêts. Ils ne savent ce qu'ils de-
ent, ni de quoi ils se rendent res-
ples par ces poursuites. En deman-
les bénefices pour leurs enfans ou

pour d'autres qui leur appartiennent, ils se rendent juges de leur vocation, & ils en rendent témoignage à l'Eglise; ils déclarent aux Collateurs qui sont chargés de les donner en son nom, qu'ils en sont dignes. Ils s'en rendent caution à l'Eglise & à Dieu même; & Dieu leur en faisant rendre compte, leur imputera tout le mal qui aura été fait par des ministres indignes qu'ils auront proposés à l'Eglise, & à qui ils auront procuré ses biens & ses ministeres. Voilà à quoi l'on s'engage en demandant des bénefices, pour ses enfans & pour ses amis, & en employant son crédit pour leur en obtenir. C'est néanmoins ce qui passe pour un grand bien dans le monde, & ce que l'on considere comme l'un des plus grans avantages des grandes fortunes. Quel étrange avantage pour des peres, d'avoir à répondre à Dieu de tous les pechés que commettent des ministres mal appelés, d'avoir des gens qui pechent sur leur compte; comme si l'on n'étoit pas assez chargé de ses propres dettes! Et quel étrange avantage pour des enfans, d'être engagés dans une voie qui par le peu de disposition & de vocation qu'ils ont pour l'Eglise, est pour eux une voie qui mene à la mort.

III. Envain prétendroit-on excuser ces demandes sur l'amour des peres pour

ns ; parceque c'est cet amour
ii les devroit empêcher de les
l'un poids si terrible, & de leur
ır-là occasion de commettre un
e fautes énormes : car il est im-
le comprendre toutes celles où
siastiques mal appelés s'enga-
abus de leur ministere ; & com-
fautes s'augmentent & se mul-
proportion que les ministeres
rcent sont plus importans &
vés.

a verité est que ce n'est pour
e rien moins qu'une véritable
qui porre les peres à engager
ans dans l'Eglise, & à employer
it pour leur en faire obtenir les
& les dignités. Ce ne sont que
êts de famille & un pur amour
imes. Ils cherchent à décharger
on par les biens de l'Eglise, ou
e considerable par ses dignités.
uoi se réduit cette charité des
ır leurs enfans. Les plus équita-
ceux qui se contentent de faire
eurs enfans par l'Eglise : & c'est
ıde louange quand on peut dire
e qu'il ne fait rien entrer dans
du revenu des bénefices de ses
l y a donc bien des peres & des
nblables à cette mere des Apô-

tres Jean & Jacque, & dont on peut dire qu'ils ne savent ce qu'ils font & ce qu'ils demandent : & entre ceux-là il n'y en a point de plus malheureux que ceux qui réussissent le mieux dans leurs desseins.

IV. Jean & Jacque étoient sans doute blâmables de cette demande ambitieuse à laquelle ils avoient engagé leur mere; mais il s'en faut bien que cette ambition ne fût aussi mauvaise que celle de ceux qui recherchent maintenant par ambition les charges & les dignités de l'Eglise. Ces Apôtres étoient des Juifs imparfaits, qui tenoient encore de l'esprit Judaïque, parceque la loi nouvelle n'étoit pas encore parfaitement établie. Ainsi leur imperfection étoit supportable. Mais ceux-ci après que cette loi a été rendue si publique, & si manifeste à tout le monde, qu'on ne la sauroit ignorer que par un aveuglement volontaire ; après que l'Eglise a été instruite par tant d'exemples édifians du desinteressement & de l'humilité que Dieu demande dans ses ministres, ne laissent pas de porter leur ambition jusques sur les autels. Jean & Jacque consideroient par erreur le royaume de Jesus-Christ comme devant être établi dans ce monde même. Ils croyoient que ces sortes de récompenses devoient faire partie de celle que Jesus-Christ donneroit à ses servi-

& qu'ainsi ils avoient droit d'y pré-
e. Ils avoient même le courage de
ir souffrir pour y arriver, quoiqu'ils
ussent peut-être pas encore la force.
ceux-ci aspirent aux dignités de l'E-
dans un tems qu'ils savent être des-
l'humiliation & à la pénitence, & où
-Christ veut être encore humilié
ses membres & dans ses ministres;
contraire ils n'ont guere de zele
cet autre royaume de Jesus-Christ
l on ne parvient que par l'humi-
par la souffrance. Et enfin bien-loin
rcher à souffrir en prétendant aux
s de l'Eglise, leur but en aspirant
gnités de l'Eglise, est de se mettre
: de ne rien souffrir.

Quoique Jesus-Christ condannât
ion de ces deux freres, il ne se
s néanmoins pour leur faire con-
le déreglement de leur cœur, de
rs raisons que la Religion fournit
l'orgueil & l'ambition. Il ne leur
int, que les avantages & les pré-
ices de l'autre vie ne consisteront
is une grandeur temporelle, mais
plus grande abondance de justice
ainteté. Il ne leur dit point, qu'il
possible d'être élevé au-dessus des
dans le royaume du ciel, si on ne
asse ici en humilité & en charité.

Il ne leur dit point, que tout Chrétien doit se croire trop heureux que Dieu l'ait appelé à la grace de l'Evangile, & lui ait donné place dans son corps, & que c'est un grand orgueil d'aspirer par une ambition déreglée aux premieres places de ce corps dans lequel il n'est permis de rechercher que la santé, comme dit saint Augustin. *Non quaeras in corpore Christi nisi sanitatem.* Il ne les reprend point fortement de leur présomtion, de leur ignorance, & du peu de profit qu'ils avoient fait des exemples d'humilité qu'il leur avoit donnés. Il se sert seulement de deux raisons qui étoient plus proportionnées à leur peu d'intelligence. L'une, que ces places qu'ils demandoient, se devoient acheter au prix de grandes souffrances; l'autre, que quand ils les auroient obtenues, ils n'en seroient que plus obligés à se rendre serviteurs de tous les autres, & n'en auroient pas plus de droit à cette domination à laquelle ils aspiroient. Cela nous apprend que pour corriger les hommes de leurs défauts, on ne doit se servir que des raisons qui sont de la portée de ceux que l'on veut instruire. La conduite de Jesus-Christ nous en est un exemple admirable: & c'est peut-être pour cela qu'il a voulu vivre toute sa vie avec des Apôtres imparfaits; afin de

ner aux Pasteurs de son Eglise des
nples de la condescendance chrétien-
dont la pratique est beaucoup plus
cile que celle d'une conduite plus
e, qui sous prétexte d'être plus con-
ne à la pureté du Christianisme, le
it moins à la charité d'un ministre de
is-Christ.
/ I. Les autres Apôtres se blesserent
l'ambition des deux freres : mais ce
par une autre espece d'ambition. Il
: extrêmement prendre garde aux se-
s mouvemens qui excitent notre zele,
: souvent l'interêt & l'amour-propre
it plus de part que le desir de la gloire
Dieu. Or il n'y a rien de plus dan-
eux qu'un faux zele voilé d'un pré-
e de pieté ; parcequ'il nous porte à
re consciencieusement nos passions,
qu'il se flatte d'une apparence de reli-
n, lorsque dans le fond il n'y a que
upidité qui nous fait agir. C'est pour-
i l'instruction de Jesus-Christ tou-
nt la nature des charges ecclesiasti-
s, regarde autant les autres Apôtres
: ces deux freres. Et ce fut même
a jalousie des autres Apôtres, que Je-
-Christ prit sujet de la leur donner.
us ne devons point desirer notre pro-
élevation : mais nous ne devons
nt aussi nous opposer par ambition
K ij

à l'élevation des autres. Et comme on doit croire que la puissance ecclesiastique oblige à plus de travail & plus d'humilité, on ne doit point s'imaginer que ceux qui y sont élevés en soient plus heureux, ni avoir de la jalousie du rang qu'ils tiennent. Que craignoient les Apôtres, & quel étoit le sujet de l'indignation qu'ils firent paroître contre les deux freres: Craignoient-ils que Jesus-Christ leur accordât ce qu'ils demandoient, quoiqu'ils en fussent indignes, ou sans les en rendre dignes?

C'auroit été soupçonner Jesus-Christ ou d'injustice ou de foiblesse. Ils craignoient donc absolument l'élevation de Jean & de Jacques au-dessus d'eux, de quelque maniere qu'elle s'obtînt. Ils ne vouloient pas qu'ils leur fussent préferés. Ils regardoient le ministere du royaume de Dieu comme une grandeur temporelle. Ainsi ils étoient dans la même erreur que les enfans de Zébedée, & ils n'étoient pas moins ambitieux qu'eux.

VII. L'instruction que Jesus-Christ donna à ses Apôtres sur la nature des charges ecclesiastiques, s'étend naturellement beaucoup plus loin, & elle donne lieu de conclure nettement, que quiconque les recherche par ambition en est indigne. Car il n'y a point d'indignité

plus manifeste que de rechercher une charge sans en connoître les obligations & les engagemens, lorsqu'on se doit croire incapable d'y satisfaire. Les charges ecclesiastiques enfermant donc une obligation à s'humilier & à pratiquer la patience plus que le commun des Chrétiens, les rechercher pour se rehausser & & pour jouir du repos, c'est en être manifestement indigne ; parceque c'est n'en connoître pas la nature, & être dans des dispositions opposées à celles qu'elles demandent. Il faut qu'un Pasteur s'humilie devant Dieu, parcequ'il doit se regarder comme chargé des pechés des peuples. Il faut qu'il s'humilie devant les hommes, parcequ'il leur doit donner l'exemple de l'humilité, qu'il doit tâcher de les gagner & de se faire aimer d'eux, ce qu'on ne peut faire qu'en s'humiliant. Il faut qu'il pratique à leur égard une grande patience; qu'il évite de les choquer ; qu'il les ménage ; qu'il les tolere ; qu'il ne les scandalise en rien ; qu'il évite d'envenimer leurs plaies par des duretés. Quiconque donc est possedé du desir de dominer, ne connoît point les devoirs de l'état ecclesiastique, & ne se connoît point soi-même, s'il se croit capable d'y satisfaire. Or comment un homme qui ne connoît ni l'état qu'il veut embrasser, ni

l'incapacité où il est de s'en acquitter ? pourroit-il y avoir vocation ?

VIII. Il en est de même du repos. Quiconque le desire & le cherche dans l'état ecclesiastique, n'y est pas propre, puisque c'est au-contraire l'état du monde qui demande le plus de travail & le plus de sollicitude. L'Apôtre en fait la principale qualité d'un Pasteur : *Qui præest in sollicitudine.* QUE *celui qui a la conduite de ses freres, s'en acquitte avec vigilance.* Et pour concevoir quelle doit être la sollicitude de la vie pastorale, il ne faut qu'avoir dans l'esprit ces paroles du livre des Proverbes touchant ceux qui se sont rendu caution des autres : *Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, & si vous avez engagé votre foi & votre main à un étranger.* (c'est ce que font tous les Pasteurs en répondant pour les ames) *faites ce que je vous dis, mon fils, & délivrez-vous vous-même ; parceque vous êtes tombé entre les mains de votre prochain. Courez de tous côtés ; hâtez-vous & réveillez votre ami ; ne laissez point aller vos yeux au sommeil, & que vos paupieres ne s'assoupissent point.* Voila quelle doit être la vie d'un Pasteur : & l'on peut juger par-là du repos qu'il y peut trouver. C'est un Médecin environné de malades, & obligé sur peine de sa vie même de travailler sans cesse à les guérir.

Rom. 12. 8.

Prov. 6. 1. & seq.

à leur donner & la nourriture & les remedes dont ils ont besoin. Il en voit mourir une infinité à ses yeux : car il y a toujours de ces malades qui périssent ; & il n'y va pas moins que de la vie du médecin, s'ils périssent par sa négligence, par son ignorance, ou par son peu de charité. Il les doit guérir par ses prieres, par l'exemple de sa vie, par ses instructions. Il doit diversifier ses remedes selon leurs differentes maladies, & par consequent il les doit sans cesse étudier, & s'informer de tout ce qui leur arrive. N'est-il donc pas clair que de chercher du repos dans cet état, c'est ne le connoître pas ?

IX. Enfin la recherche des emplois de l'Eglise enferme une extinction de foi à l'égard de plusieurs verités capitales & nécessaires à cet emploi.

Celui qui les desire par ambition, ou croit qu'il n'a pas besoin de la grace de Dieu pour s'en acquitter, ou s'imagine qu'il ne peut la refuser aux présomtueux & aux temeraires. L'une & l'autre est une erreur contre la foi.

Celui qui recherche les dignités de l'Eglise, ou ne croit point le jugement de Dieu, & par-là est heretique ; ou le croyant & ne se mettant point en peine du poids dont il se charge en s'engageant

dans ces ministeres, il témoigne qu'il est endurci, & par consequent il en est indigne.

Celui qui recherche les dignités de l'Eglise, ou ne croit pas que c'est à Dieu à y appeler, & non pas à nous à nous y ingerer, & par consequent il manque de foi ; ou le croyant il ne s'en met pas en peine, & il est impie.

Celui qui recherche les dignités de l'Eglise, ou connoît qu'il n'a point les talens nécessaires pour s'en acquitter, & s'il les recherche dans cette disposition, il faut qu'il n'ait point de conscience ; ou il ne le connoît pas, & croit que ces fonctions lui seront faciles, & il est absolument sans lumiere : & ainsi il est toujours ou impie ou aveugle, & peut être tous les deux ensemble.



SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA II. SEMAINE. DE CARESME.

EVANGILE. *Luc. 16. 19.*

EN ce tems-là : JESUS *dit à ses disciples : Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre & de lin, & qui se traitoit magnifiquement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulceres, couché à sa porte, qui eût bien voulu se pouvoir rassasier des miettes qui tomboient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnoit, & les chiens venoient lui lécher ses playes. Or il arriva que ce pauvre mourut, & fut emporté par les Anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sepulcre. Et lorsqu'il étoit dans les tourmens il leva les yeux en haut, & vid de loin Abraham, &*

Lazare dans son sein; & s'écriant il dit ces paroles: Pere Abraham, ayez pitié de moi, & envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parceque je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit: Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, & que Lazare n'y a eu que des maux; c'estpourquoi il est maintenant dans la consolation, & vous dans les tourmens. De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre nous & vous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes. Le riche lui dit: Je vous supplie donc, Pere Abraham, de l'envoyer dans la maison de mon pere, où j'ai cinq freres; afin qu'il leur atteste ces choses & les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourmens. Abraham lui repartit: Ils ont Moïse & les Prophetes, qu'ils les écoutent. Non, dit-il, Pere Abraham: mais si quelqu'un des morts les va trouver, ils feront pénitence. Abraham lui répondit: S'ils n'écoutent ni Moïse ni

des Prophetes, ils ne croiront pas non plus quand quelqu'un des morts ressusciteroit.

EXPLICATION.

I. Comme les hommes ne jugent des crimes que par rapport à eux-mêmes, & par le dommage qu'ils en reçoivent, ils ont de la peine à concevoir dans ce riche dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, le crime par lequel il a mérité la dannation. *Il étoit riche*, diront-ils, mais ils ne s'étoit pas enrichi du bien d'autrui. *Il faisoit tous les jours* v. 19. *bonne chere, il étoit vêtu magnifiquement*; mais c'étoit sans faire tort à personne, & il ne paroît pas que ce fût avec des excès qui alterassent sa santé, ni qu'il s'élevât par-là au-dessus de sa condition. Il ne secourut pas Lazare : mais on ne sauroit assister tous les pauvres, & cela pouvoit venir de l'oubli de ses gens, & non pas du sien. Qu'y a-t-il de criminel en tout cela ? On ne lui reproche point d'adulteres, de vols, de calomnies, d'injustices. Il étoit bon parent, & cette inclination paroît même par la priere qu'il fait après sa mort, qu'on avertisse ses freres de ne pas venir en ce lieu de tourment. Il contribuoit par sa magnificence à l'entretien & à la sub-

sistance de divers pauvres. Il avoit quantité d'amis, puisqu'il tenoit grande table; & cela n'est pas inutile à la société. Qu'il y a de gens qui se croiroient vertueux, s'ils en pouvoient dire autant d'eux-mêmes ! Les grandes richesses ne s'acquerrent, ni ne se conservent point d'ordinaire sans de grandes injustices. Le luxe de la table & la bonne-chere engagent dans d'autres excès encore plus criminels. Il y a une infinité de vices qui sont des suites de la vie molle & voluptueuse, & dont l'énormité fait que cette vie molle qui en est la source, n'est presque comptée pour rien. Celui que nous appelons le mauvais-riche, étant donc exempt de tout cela, auroit passé en ce tems-ci pour un homme de probité, & auroit attiré les louanges du commun du monde. Cependant Jesus-Christ à voulu former notre jugement sur son sujet, en
v. 22. nous découvrant celui de Dieu. *Ce riche mourut*, dit il, *& il fut enseveli dans l'enfer.* Voilà comment Dieu en a jugé. Et comme il n'est pas permis de douter de la justice de son jugement, c'est à nous à chercher sur quoi il est fondé, & quelles en sont les raisons.

II. Pour comprendre le crime du mauvais riche, il ne faut que se demander à soi-même quel jugement on devroit faire

n homme qui tiendroit ce discours à
u : Seigneur, vous êtes la fin de mon
r, & vous ne m'avez créé que pour
is. Il n'y a rien en moi qui ne vous ap-
tienne & qui ne vous soit dû par une
nité de titres. Vous m'avez destiné à la
session des biens éternels & ineffables,
ne sont autres que vous même. Vous
ilez être vous même ma récompense ;
vous ne m'ordonnez pour l'obtenir
: de vous aimer, à quoi je suis obligé
toutes les loix de la raison, de la re-
noissance, & de la justice. Vous ne
défendez qu'une chose qui est de me
rader, de m'abaisser, de m'avilir, de
rendre malheureux en aimant les
atures qui sont au dessous de moi, &
it je serai nécessairement séparé pour
jours après la mort. Cependant, Sei-
ur, il faut vous le dire ; je ne vous
e point, ni tout ce que vous me pro-
tez dans l'autre vie. Je ne suis point
ché de tous ces devoirs de justice qui
ttachent à vous. Je ne me saurois pas
d'un plaisir présent que je ne trouve
it en vous ; & je n'en conçoi point
itres que celui de la bonne chere, de
lat & de la magnificence du monde.
i fais donc mon partage & mon sou-
ain bien. Donnez votre paradis à qui
s voudrez. Pour moi j'y renonce. Je

préfere le tems à l'éternité, les biens sensibles aux biens spirituels, & le monde à vous. C'est au monde que je consacre tout mon amour, tous mes soins, toutes mes actions, tout mon être : & pour vous, trouvez bon que je ne vous considere qu'autant que vous pouvez me procurer les plaisirs que j'aime, & dont je fais mon bonheur, mon repos, & mon Dieu.

N'y a-t-il point de crime dans ce discours ? Ne paroit il pas au contraire qu'il est plein d'impiété, d'ingratitude, d'injustice, d'extravagance ? Cependant il ne fait qu'exprimer la disposition de ceux qui menent une vie de bonne-chere, de plaisir & de luxe. Car ils disent effectivement à Dieu tout ce que je viens de dire. Il y a diverses sortes de langages. On parle par les actions aussi-bien que par les paroles. On parle par ses desirs, par ses passions, par ses secrettes intentions. Si les hommes n'entendent pas toujours ce langage du cœur, parcequ'ils n'en pénetrent pas le fond, Dieu ne manque jamais de l'entendre, parcequ'il le pénetre toujours. Quiconque n'aime point Dieu & aime beaucoup le plaisir, dit à Dieu : Je ne vous aime point, & je n'aime que le plaisir. Quiconque ne pense qu'au monde & à s'y établir, dit à Dieu : Je ne me soucie point de votre paradis, & je prens

le monde pour mon partage. Quiconque ne pense qu'à la vie présente, & aux plaisirs de la vie présente, & ne fait rien pour acquerir la vie éternelle, dit à Dieu : Je préfere le tems à l'éternité. Quiconque vit pour le monde, & rapporte tout au monde, dit au monde : Vous êtes mon Dieu & mon souverain bien.

Voilà le crime essenciel du mauvais riche. Voilà le crime de tous les amateurs du monde, de tous les citoyens de Babylone, c'est-à-dire, de tous ceux qui cherchent leur félicité dans ce monde ci.

III. Mais ne pourroit-on point, dira-t-on, entrer en quelque composition avec Dieu, & en évitant ce terrible excès, travailler également pour être heureux en ce monde & en l'autre ; aimer à jouir du monde dans cette vie, & de Dieu dans l'autre : accorder à l'amour de Dieu l'exclusion de toutes les actions criminelles, des injustices, des adulteres, des médisances ; & donner à l'amour du monde la jouissance tranquile de tous les plaisirs que l'on appelle permis ? C'est justement le partage qu'avoit fait le mauvais riche ; mais c'est ce qui ne l'a pas empêché d'être danné. En effet, ce partage supposeroit qu'on peut servir deux maîtres, le plaisir, & Dieu : & c'est ce

que Jésus-Christ déclare impossible. Ce n'est pas connoitre la nature de l'amour du monde que d'avoir cette pensée. Il tend par lui-même à se rendre maître du cœur, & l'on ne sauroit empêcher qu'il ne s'en empare, que par une forte résistance. Or cette résistance ne se fait que par une vie de pénitence & de mortification, & par le retranchement de ce qui nourrit, allume, entretient la concupiscence : & ce n'est plus là une vie de plaisir, mais une vie dure, laborieuse & pénitente.

IV. L'amour dominant du monde tel que celui que Jesus-Christ reproche à ce mauvais riche, renfermant donc nécessairement la privation de l'amour de Dieu, enferme par consequent, non un seul crime, mais une multitude de crimes.

Celui qui n'aime point Dieu est un ingrat, puisqu'il n'a point de reconnoissance des graces que Dieu lui a faites.

Il est coupable d'une énorme injustice, puisque devant à Dieu tout son être & toutes ses actions, il les soustrait toutes à Dieu pour les rapporter au monde.

C'est un sujet rebelle & desobéissant, puisqu'il reconnoit le monde pour son Seigneur.

Il dérobe à Dieu la qualité de Seigneur, de fin derniere, de souverain bien, de

Dieu, ce qui est le plus criminel de tous les vols.

Il est effectivement idolâtre de la créature, car la reconnoissant pour sa fin, c'est en quelque sorte la reconnoître pour son Dieu.

Il trouble tout l'ordre du monde qui en fait la principale beauté, puisque cet ordre est que les créatures intelligentes soient soumises à Dieu seul, & ne s'assujettissent pas aux corps ausquels elles sont supérieures par leur nature.

Il défigure l'image de Dieu en lui, cette image consistant principalement dans l'amour de l'ordre & de la justice. Or c'est ce que l'homme s'ôte à lui-même en se privant de l'amour de Dieu : & c'est une des choses dont, selon les Peres, Dieu le punira plus séverement.

V. Mais peut-être qu'on sera encore plus touché de l'injustice de cette vie sensuelle qui fait le crime du mauvais riche & le sujet de sa dannation, si on la considere par rapport à la justice que l'homme se doit à lui même. Je dis à la justice que l'homme se doit : car il ne faut pas s'imaginer que la justice ne s'exerce qu'envers les autres. L'amour de soi-même est la regle de l'amour qu'on doit au prochain ; & la justice qu'on se doit à soi-même, est aussi la regle de celle qu'on

& son ame pour en avoir soin, &
leur procurer tout ce qui est nécel
les faire arriver à leur fin, qui est l
verain bonheur dont il les a rendu
bles, & qu'il leur a destiné. Voilà
voir de l'homme envers soi-même
commandement indispensable qu
lui a fait en le mettant au monde.
regarder son ame, selon l'expressi
saint Gregoire de Nazianze, comn
Princesse que Dieu a mise en sa
& aux besoins de laquelle il l'obl
pourvoir. Cette Princesse est mala
lui doit procurer toutes sortes de s
& de remedes. Elle est foible; il l
donner la nourriture qui lui cor
Elle est exilée; il la doit aider à ret
en son pays. Elle a des ennemis;
doit défendre. Mais que devroit-

nnemis, il la leur livroit, si au lieu
i aider à retourner en son pays, il
roit cruellement la liberté & la vie ?
roit-ce pas sans doute le plus infi-
, le plus cruel, & le plus détestable
us les hommes ? Cependant ce n'est
re là qu'une très-legere image de
stice & de la cruauté qu'exerce en-
soi-même & envers son ame celui
a livre à la vie sensuelle & à la vie de
r.

I. On n'attache pas ordinairement à
uissance du monde ces idées de
ité & d'injustice : mais c'est qu'on ne
oit pas assez que la plus étroite obli-
on que Dieu impose à l'homme, est
rendre heureux, que c'est-là sa vo-
la plus expresse & la plus indispen-
. C'est le principal devoir de justice
obéissance qu'il exige de nous. Ainsi
nquer en nous rendant malheureux
n nous privant du souverain bien
nous avoit préparé, est la plus gran-
ésobéissance, la plus grande injusti-
e plus grand vol, le plus grand meur-
ue nous puissions commettre, & en-
est la plus grande cruauté que nous
ions exercer. Ce riche voluptueux
done coupable de tous ces crimes
a seule attache aux plaisirs dans les-
il passoit sa vie. Il étoit du nombre

me, il le fût aussi envers le pr
C'est encore une des causes que l'E
le rapporte de sa dannation. E
cruauté paroit par le peu de soulag
que reçut Lazare à la porte du ricl
étoit.

Les biens dont ce riche jouiss
toient point à lui. Ils ne lui étoien
donnés pour servir de matiere à s
gueil, à son luxe, à ses plaisirs. D
mettant en sa garde, lui en avoit
l'usage, qui étoit de s'en servir p
tisfaire à sa nécessité, & à une just
séance, d'employer le reste dont
toit plus que dispensateur, au so
ment des pauvres selon les ordre
providence. Ainsi en s'en servant
tres usages, il en devenoit usurp
l'égard de Dieu, comme c'est l'êt

ılager. L'oubli & la dureté de ses
le pouvoient excuser. C'étoit à
ı informer & à s'en mettre en pei-
avoit point de plus grande affaire
e d'obéir à Dieu, & de dispenser
ı selon ses ordres. Si les Rois ne
t point qu'on néglige l'execution
ordres, & qu'on s'en remette à
pour s'occuper à se divertir,
souffre encore moins: parceque
es sont bien plus importans que
s Rois. C'est même la dureté de
qui causoit celle de ses gens en-
zare. Un maître charitable inspire
eur & la charité à tous ceux qui
rtiennent: & un maître dur leur
a dureté. Ainsi il n'est pas étran-
e riche ait été rendu responsable
vais traitement & du peu de sou-
nt que Lazare reçut à sa porte.
Il n'est donc pas difficile de trou-
crimes de ce riche malheureux,
qui est difficile, c'est de ne les
pas de même dans la plupart des
du monde, qui entendent sans
ce qui est dit de ce riche, comme
oire qui ne les regarde point. Car
-il de plus ordinaire que cette vie
& sensuelle, cette vie plongée
luxe & dans le plaisir? Que fait-
e chose dans le monde que ce

qu'il faisoit? Et si l'on ne le fait pas to
jours par impuissance, que desire-t
y faire autre chose si l'on le pouvoit? I
ce qu'on prétendra se distinguer de l
parcequ'outre la passion du plaisir, on
encore possedé de plusieurs autres; q
brûle d'ambition, d'avarice, de jalou
qu'on travaille sans cesse à s'élever,
porter plus loin sa fortune & celle de
parens? Mais ces passions sont un
croît & une augmentation, & non
excuse des pechés qui ont causé la da
tion de ce riche. Sur tout, commen
distinguera-t-on ces Dames du mo
qui s'imaginent que la vie molle, l
de plaisir, de paresse & d'oisiveté, e
l'essence de leur condition, & fa
quelque sorte leur vocation & leur
tier? Le travail, l'application, les
sont des choses qu'elles regardent co
étrangeres à leur état; & elles se fon
tié à elles-mêmes quand elles y so
duites. Cependant on ne voit pas qu
sus-Christ les ait exemtées de la pén
ce generale des hommes, ni ce qu
lui pourront répondre lorsqu'il leur
Ꝑ. 25. ce qu'il fait dire par Abraham au
vais riche, qu'ayant reçu les bien
monde en partage durant leur vie,
n'ont plus à attendre dans l'autre qu
supplices.

L Dieu, dit saint Augustin, pour
ner les riches d'avec les pauvres,
rogeant point les coffres, mais les
, il s'ensuit qu'on peut être réelle-
pauvre, & être en même-tems ri-
mauvais riche par ses desirs. On
le même être voluptueux & sen-
ir le seul desir des voluptés sensuel-
ns en jouir actuellement. Et enfin
ession des richesses peut être exem-
tous les défauts dont on accuse le
is riche, pourvu qu'on les possede
s aimer. Il est vrai qu'il est si facile
ser de la possession à l'amour des
ses, & qu'il est si difficile étant ri-
dans le pouvoir de jouir des plai-
1 monde, de s'en priver, que la
tion de ceux qui les desirent sans
uvoir obtenir, est encore meilleu-
: celle de ceux qui ont moyen de
ire ce desir. Ainsi de deux hom-
galement possedés du desir de la
ie, celui qui réussit dans ses desirs
lubitablement le plus malheureux.
esirs de l'autre sont ralentis par le
ais succès : & quoiqu'il soit coupa-
vant Dieu, néanmoins le dégoût
onçoit du monde, par les difficul-
les obstacles qu'il y trouve, l'ap-
ie en quelque sorte de la voie du
Mais ceux à qui tout réussit, qui

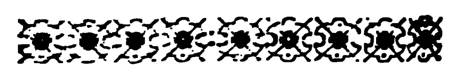
sont comblés de prospérités & de biens du monde, s'y plongent d'ordinaire si profondément, & s'y attachent si fortement, qu'ils s'éloignent de Dieu de plus en plus ; & s'approchent de plus en plus de cette fin funeste marquée par ces paroles de l'Evangile : *Le riche mourut aussi & eut l'enfer pour sepulcre* ; MORTUUS *est autem & dives, & sepultus est in inferno.* Ainsi c'est encore un jugement faux, que celui qu'on forme dans le monde. Voilà, dit on, un homme bien malheureux. Il aime le monde, & il n'y sauroit réussir. Il cherche la fortune, & la fortune le fuit. Il est vrai qu'il est malheureux en effet, de desirer les biens du monde : mais il est encore plus heureux que ceux qui les obtiennent, & qui ont moyen de les employer à satisfaire tous leurs desirs.

v. 22.

IX. L'exemple du mauvais riche prouve donc clairement, qu'il suffit pour être exclus du salut, ou de mener effectivement une vie délicieuse, une vie de plaisir, une vie sans pénitence & sans travail, ou d'en avoir un tel desir, que l'on n'en soit empêché que par l'impuissance. Mais il nous donne lieu d'étendre cette conclusion beaucoup plus loin. Car comme ce n'est pas tant la nature des objets ausquels cette vie nous attache, que l'omission

ission des devoirs essenciels à l'homme,
mme celui d'aimer Dieu, & de cher-
ier son royaume & sa justice, qui la
nd criminelle : toute autre passion qui
oduit les mêmes effets sur le cœur, qui
domine également, qui l'attache au-
nt à la vie présente, qui le rend de mê-
e citoyen du monde, qui lui cause un
;al oubli de la vie future, suffit de mê-
e pour notre perte, & est presque éga-
ment criminelle. Ainsi il faut mettre au
ême rang l'avarice, l'ambition, la cu-
osité, la vanité des sciences & des arts,
: enfin toute vie des passions qui domi-
ent l'homme. Comme nous ne som-
es pas au monde pour mener une vie
e plaisir, nous n'y sommes pas aussi pour
masser des richesses, pour y remplir no-
:e esprit de sciences curieuses & stériles,
our faire des Vers, pour bâtir des pa-
ais, ni pour jouir d'aucun bien créé.
Dès qu'un objet dont on jouit dans le
nonde occupe le cœur & le remplit, &
que Dieu voit qu'il y tient la premiere
place, qu'il fait ses richesses, sa félicité,
on bien principal, l'attache qu'on y a
est criminelle. C'est ce qui doit donner
une grande crainte de toutes les attaches,
pour innocentes qu'elles paroissent ; car
les attaches devenant plus grandes, peu-

vent devenir maîtresses du coeur, & nous exclure ainsi du salut.



SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. Matth. 21. 33.

En ce tems-là : JESUS dit aux Juifs cette parabole : Il y avoit un pere-de-famille, qui ayant planté une vigne, l'enferma d'une haye, & creusant dans la terre, il y fit un pressoir, & y bâtit une tour : puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla en un pays éloigné. Or le tems des fruits étant proche, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour recueillir le fruit de sa vigne. Mais les vignerons s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuerent l'autre, & en lapiderent un autre. Il leur envoya encore d'autres ser-

viteurs en plus grand nombre que les premiers, & ils les traiterent de même. *Enfin il leur envoya son* propre *fils, disant* en lui-même : *Ils auront quelque respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entr'eux : Voici l'héritier. Venez, tuons-le, & nous serons maîtres de son héritage. Ainsi s'étant saisis de lui, ils le jetterent hors de la vigne, & le tuerent. Lors donc que le seigneur de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces vignerons? Ils lui répondirent : Il fera périr miserablement ces méchans, & il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur saison.* JESUS *ajoûta : N'avez-vous jamais lû* cette parole *dans les Ecritures : La pierre qui a été rejettée par ceux qui bâtissoient est devenue la principale pierre de l'angle? C'est le Seigneur qui l'a fait, & nos yeux le voyent avec admiration. C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, & qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y brisera ; & elle écrasera celui sur qui elle tombera. Les princes des Prê-*

tres & les Phariſiens ayant entendu ces paraboles de JESUS, *connurent que c'étoit d'eux qu'il parloit ; & voulant ſe ſaiſir de lui, ils apprehenderent le peuple ; parcequ'ils le regardoient comme un Prophete.*

EXPLICATION.

I. JAmais Jeſus-Chriſt ne parla aux Scribes & aux Phariſiens d'une maniere plus capable de pouſſer leur malice aux extrémités, que lorſqu'il fut proche de tomber entre leurs mains. Il ſavoit qu'ils avoient tenu un conſeil où ils avoient réſolu ſa mort. Il ſavoit que le lendemain il devoit être pris. Car ce fut trois jours après ſon entrée triomphante dans Jeruſalem qu'il fit le diſcours rapporté dans cet Evangile, & il fut pris le quatriéme. Il ſavoit que l'effet de ce diſcours devoit être de leur augmenter l'envie de ſe ſaiſir de lui. Cependant jamais il n'uſa de moins de ménagemens envers eux. Il les repréſente ſous l'image de vignerons ingrats, rebelles & meurtriers, qui après avoir tué diverſes fois les ſerviteurs que le maître de la vigne leur avoit envoyé pour leur en demander les fruits, font encore mourir ſon fils & ſon héritier. Et ainſi il marque clairement la mort

qu'ils lui devoient faire souffrir ; & il en parle comme d'un excès d'ingratitude & de méchanceté auquel il leur prédit qu'ils se porteroient. Un homme qui auroit craint la mort, ne leur auroit jamais tenu ce discours. Un homme prudent selon le siecle, après l'avoir tenu, se seroit soustrait à leur cruauté. Jesus-Christ ne fait ni l'un ni l'autre. Il s'étoit plusieurs fois dérobé à leur fureur, il s'y expose maintenant, parcequ'il le falloit faire pour obéir à son Pere. La vertu chrétienne ne consiste ni à conserver sa vie, ni à courir à la mort ; mais elle consiste à suivre la volonté de Dieu dans la vie & dans la mort. Il faut vivre quand Dieu le veut ; il faut mourir de même quand il le veut. Ainsi Jesus-Christ étoit genereux quand il ménageoit sa vie, & il étoit humble quand il s'exposoit à la mort ; parceque dans l'un & dans l'autre il suivoit les ordres de Dieu son Pere.

II. La generosité que Jesus-Christ a témoignée en cette occasion, lui est particuliere, & les hommes ne la sauroient guere pratiquer. Lors même qu'ils s'exposent aux plus grans dangers ; ils se flattent presque toujours de l'esperance d'en échapper : mais Jesus-Christ ne s'est point soutenu par cette fausse esperance. Il voyoit sa mort certaine : mais étant lié

par l'ordre de ſon Pere & par le deſir d'achever ſon ſacrifice, il ne laiſſoit pas de faire les actions qu'il ſavoit avec certitude l'y devoir conduire. Dieu ne demande pas même ordinairement des hommes une ſi haute génerosité, & il leur permet de faire tout ce qu'ils peuvent pour éviter la mort ; & de ne la ſouffrir que lorſque la néceſſité les y contraint.

III. On pourroit croire encore, ſelon le ſens humain, que Jeſus-Chriſt voyant le mauvais effet que ſon diſcours devoit faire dans l'eſprit des Juifs ; le leur pouvoit épargner. Mais ſi les hommes font bien de pratiquer ce ménagement, ils doivent en même-tems reconnoître qu'il y a en Dieu une ſageſſe plus élevée, par laquelle il juge que quoique ſes créatures doivent faire un mauvais uſage de ſes graces, il eſt meilleur de ne laiſſer pas de les leur faire, lorſqu'il voit en même tems qu'il en peut tirer quelque grand bien. Il a donné à Adam & à Eve un précepte qu'il ſavoit qu'ils violeroient, & dont le violement devoit cauſer la perte éternelle d'une infinité de leurs enfans. Il les a remis à leur libre arbitre dont il ſavoit qu'ils abuſeroient ; parcequ'il ſavoit en même tems que la chute d'Adam donneroit lieu à l'Incarnation de Jeſus-Chriſt, & à la fondation de l'Egliſe, qui répareroit cet-

:hute d'une maniere très-glorieuse.
st ainsi qu'il agit ici envers les Juifs. Il
oit qu'ils abuseroient du discours qu'il
faisoit; mais il savoit en même tems
ce seroit une instruction utile pour
e l'Eglise, & qu'il y auroit des Juifs
ne à qui elle serviroit quelque jour.
si il ne crut pas se devoir abstenir de
ur faire. Dieu étoit misericordieux
ers Adam, lorsqu'il lui donnoit un
epte dont il savoit qu'il abuseroit; &
grace soumise à son libre arbitre dont
évoyoit qu'il ne se serviroit pas. Je-
Christ étoit de même misericor-
ux envers les Juifs, en leur disant des
tés dont il prévoyoit qu'ils se scanda-
oient par leur malice. Il n'est point
que la corruption du cœur de cer-
hommes empêche la misericorde de
de faire ce qui peut être avantageux
autres hommes, quoiqu'il prévoie
quelques-uns en doivent abuser. Il
t qu'il ait des voies pour en tirer sa
e & l'avantage de son Eglise.
7. Mais quel avantage, dira-t-on,
s-Christ tiroit-il de ce discours qu'il
it aux Juifs? Il vouloit montrer aux
mes qu'il alloit volontairement à la
t, & qu'il avoit des voies de l'éviter
ût voulu. Il vouloit faire connoître
ogrès de la malice du cœur humain,

lorsqu'il est préoccupé de quelque passion maligne. Les Scribes & les Pharisiens avoient le cœur corrompu par l'ambition & par l'avarice ; & au lieu de rapporter à Dieu les instructions qu'ils donnoient aux peuples, ils ne cherchoient que leur propre gloire, & leurs propres interêts. Ils les souffroient dans leurs desordres, & ils les y autorisoient par leur exemple. Divers Prophetes de tems en tems les avoient avertis par l'ordre de Dieu, de leur injustice. Au lieu de profiter de leurs avis, ils les avoient persecutés jusqu'à les faire mourir. C'est ce que cette source d'injustice avoit produit. Enfin le Fils de Dieu étant venu lui-même redemander le fruit de l'instruction de son peuple, ils se saisissent de lui & le font aussi mourir. Voilà le comble de cette injustice. Il est vrai qu'ils ne dirent
v. 38. pas formellement : *Voici l'heritier, mettons-le à mort ;* puisqu'ils ne reconnoissoient pas Jesus-Christ pour Fils de Dieu ; mais ils le dirent en effet, puisqu'ils avoient sans cesse dans l'esprit le témoignage d'une lumiere qui leur disoit que Jesus-Christ étoit Fils de Dieu, & qu'ils la rejettoient sans cesse. Ainsi ces paroles : *Voici l'heritier*, nous marquent ce que leur dictoit cette lumiere qu'ils ne pouvoient s'empêcher de voir & de sentir. Et celles-

ci: *Mettons-le à mort*, marquent ce que leur malice leur suggeroit & qu'ils ont accompli en effet. C'est donc ce langage du cœur que Jesus-Christ exprime selon la coutume de l'Ecriture, & non leur langage exterieur. Ils voyoient & ils ne voyoient pas. Ils connoissoient que Jesus-Christ étoit Fils de Dieu, & ils ne le connoissoient pas, parceque l'effet de la malice consommée est d'obscurcir les verités les plus claires, & de réussir même à se procurer un faux repos dans ces ténebres volontaires. C'est un grand sujet pour tous les hommes d'apprêhender la corruption de leur cœur. Il n'y a point de crime qui ne puisse être commis par ceux que Dieu y abandonne, jusqu'à détruire, s'ils pouvoient, & Dieu & sa verité. Quand on voit donc en soi une passion injuste, on y voit une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards & d'avoir recours au poison; parceque voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose. Reconnoissons donc notre propre corruption dans celle de ces Juifs. Ils n'ont fait que ce que nous pouvions faire. Mais demandons en même tems à Dieu qu'il nous préserve de ces funestes effets

de nos passions : & c'est l'usage que les Juifs n'ont point fait de la connoissance que Jesus-Christ leur en donna par ce discours.

v. 3. V. Jesus-Christ qui prévoyoit ce mauvais usage, les menace que *le royaume de Dieu leur seroit ôté*; c'est-à-dire, que Dieu leur ôteroit le dépôt de la vraye Religion, qui n'avoit été jusqu'alors que parmi les Juifs. Dieu punit les crimes des hommes en diverses manieres, & il est bon d'en considerer de trois sortes. Il y a quelques-unes de ces punitions qui étant visibles & destinées à frapper les sens, s'exercent dès cette vie même. Les autres s'exercent bien encore dans cette vie, mais s'apperçoivent plus par l'esprit que par les sens. Et les troisiémes sont celles de l'autre vie que Dieu ne fait qu'annoncer aux hommes en celle-ci, mais que l'on n'éprouvera que dans l'autre.

Tout l'ancien Testament retentit des menaces du premier genre de punitions, qui sont les sensibles. Ce sont celles que les Prophetes proposent ordinairement aux Juifs : & il est remarquable que dans ce cantique admirable où Moïse a ramassé toutes celles par lesquelles il a voulu détourner les Juifs d'abandonner la loi de Dieu, il n'y en a que de celles là.

Il y en a quelques-unes du second

genre en d'autres endroits de l'Ecriture, comme quand les Prophetes les menacent qu'ils cesseroient d'être le peuple de Dieu : qu'ils seroient sans sacrifice & sans temple. Mais il n'y a que l'Evangile qui contienne des menaces de peines de ces trois genres differens. La prédiction elaire que Jesus-Christ a faite du siege & de la ruine de Jerusalem, est du premier. Celle qu'il fait ici aux Juifs, est du second. Et enfin celle qu'il fait en divers lieux des supplices de l'enfer, est du troisiéme. Or entre ces punitions il y a un ordre de grandeur bien different de celui des sens. Les punitions sensibles qui consistent en maux temporels, frappent beaucoup davantage les hommes charnels : & c'est pourquoi elles sont bien plus fréquentes dans l'ancien Testament, où Dieu exerçoit des punitions visibles par la desolation de l'état temporel des Juifs. Cependant elles sont tellement les moindres de toutes, que ceux qui paroissent les plus punis en cette maniere, le sont quelquefois beaucoup moins que ceux qui paroissent entiérement exemts de ces châtimens visibles. Et c'estpourquoi encore qu'il soit certain que les plus coupables sont les plus punis, l'on ne peut pas toujours conclure de la grandeur de la punition temporelle, la grandeur des crimes commis.

La plus grande & la plus éclatante de toutes les punitions temporelles par lesquelles il ait plu à Dieu de manifester aux hommes la rigueur de sa justice, est celle qu'il exerça sur Jerusalem coupable du meurtre de son Fils. Rien n'égala jamais les calamités qui accablerent cette ville criminelle pendant le siege qu'elle souffrit, & dans sa prise par les Romains. Cependant ce châtiment tout affreux qu'il paroisse, n'est rien dans le fond en comparaison des peines de l'autre vie. Aussi du tems de la prise de Jerusalem, la plupart de ceux qui avoient participé à la mort de Jesus-Christ, étoient morts assez paisiblement dans leur lit par des accidens ordinaires; & ces punitions extraordinaires ne s'exercerent guere que sur leurs enfans. Est-ce donc que les vrais meurtriers de Jesus-Christ furent moins punis que ceux qui n'y avoient point eu de part par eux-mêmes, & qui avoient seulement soutenu ce qui avoit été fait par leurs peres? Nullement. Mais c'est qu'il ne faut pas toujours juger de la grandeur réelle des châtimens par la grandeur de ceux que l'on souffre en cette vie.

Ceux qui avoient fait mourir Jesus-Christ étant morts les premiers, quoique sans éclat, & sans ces marques apparentes de la colere de Dieu, étoient damnés

remiers. Or un jour, une heure des
imens de l'autre vie surpasse infini-
nt tous les maux de celle-ci. La condi-
des Juifs enfermés dans Jerusalem
les Romains, qui nous paroît si terri-
, auroit paru à ces Juifs morts avant le
e une espece de félicité. Ils auroient
é leur état, & se seroient tenus heu-
x d'y être réduits quoique pour un
de tems. Ainsi la conclusion que l'on
tirer de ces grans exemples de sé-
té qu'il plaît à Dieu d'exercer aux yeux
hommes, n'est pas que ceux qui les
uvent soient plus malheureux que
x qui ne les éprouvent pas; car il en
rès-souvent tout au-contraire : mais
; qu'il faut que la justice de Dieu soit
terrible, lorsqu'elle se fera sentir aux
mes selon toute sa rigueur, puisque
mbres que Dieu nous en montre dans
nonde-ci sont si effroyables.

I. Le second genre de punitions tem-
elles qui consiste dans la destruction de
raie Religion en certains royaumes,
encore plus à craindre que tous les
ıx sensibles, puisque les peuples où la
e religion est détruite, périssent pres-
infailliblement dans l'infidelité. Ils
t donc voir la grandeur de la colere
Dieu contre les crimes des hommes:
, ils s'exercent encore souvent sur

ceux qui sont moins coupables, ceux qui attirent ces punitions par l'abus qu'ils font des choses saintes, l'étant beaucoup plus que ceux qui périssent simplement par l'infidelité où ils se trouvent envelopés depuis leur naissance. Mais ce qui est remarquable dans ce genre de punition, c'est qu'on en est souvent d'autant plus proche qu'on en paroît plus éloigné, & que ce qui semble devoir nous en exemter, est ce qui l'attire. Il semble que l'on n'ait jamais moins sujet d'apprehender le renversement de la vraie Religion dans un Etat, que lorsqu'elle y paroît soutenue par de plus grans hommes, & que Dieu y répand plus de lumiere. Cependant c'est souvent le tems où l'on en est le plus proche, parceque c'est le tems auquel les hommes abusent le plus de ces graces de Dieu. Jamais l'Eglise d'Afrique ne reçut de plus abondantes bénedictions de Dieu en ce genre-là, que du tems de saint Augustin, par le grand nombre des saints Evêques qui la gouvernerent en ce tems-là, dont le zele paroît encore dans les conciles qui nous en restent. Néanmoins parcequ'en ce tems-là même le déreglement des peuples étoit très-grand, comme il est remarqué par Salvien qui en fait une peinture très-affreuse; la vraie Religion y fut presque entierement

détruite quelque tems après par les Vandales qui s'emparerent de l'Afrique.

Jamais Dieu n'a fait paroître de plus grans prodiges de sainteté que ceux qu'il a exposés aux yeux des hommes dans l'Egypte, la Palestine, la Syrie, par cette foule de Religieux Cénobites & Anacoretes qu'il y suscita. Cependant ce furent ces pays-là même qui furent les plus ravagés par les grandes heresies de l'Orient, l'Arianisme, le Nestorianisme, l'Eutychianisme. Rien n'irrite Dieu davantage que l'abus que l'on fait de ses graces, & l'on n'est jamais si proche des tenebres de l'erreur, que lorsqu'on ne fait pas l'usage qu'on devroit faire des lumieres de sa verité.

VII. Jesus-Christ confirme cette menace qu'il fit aux Juifs par une autre parabole tirée d'un Pseaume, où il est dit, que *la pierre qui avoit été rejettée par ceux qui bâtissoient, étoit devenue la principale pierre de l'angle.* LAPIDEM *quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli.* Et il ajoûte, que *celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera; & que celui sur qui elle tombera, sera écrasé.* ET *qui ceciderit super lapidem illum, confringetur; super quem vero ceciderit, conteret eum.*

v. 42. Ps. 117. 22. v. 44.

Il est certain que cette pierre de l'angle est Jesus-Christ même unique fondement

de l'Eglise, qui réunit en lui les Juifs & les Gentils élûs pour n'en faire qu'une même ville & une même maison, dont il est le soutien, le fondement & le lien; & il est clair encore qu'il est cette pierre qui brise ceux qui s'y heurtent, & qui écrase ceux sur qui elle tombe, parceque tous ceux à qui la doctrine de Jesus-Christ sera une pierre de scandale, seront écrasés par sa justice.

Ainsi Jesus-Christ est toujours pierre pour les bons & pour les méchans; mais une pierre qui soutient, qui porte & qui unit les bons, & une pierre qui brise & qui écrase les méchans. Il est toujours la cause du salut, ou l'occasion de la ruine des hommes; mais cause de salut par sa grace & par sa misericorde; & occasion de ruine par la malice des hommes, selon qu'il fut prédit peu après sa naissance
Luc. 2. par saint Simeon: CET *enfant que vous*
34. *voyez, est pour la ruine & pour la resurrection de plusieurs*: & auparavant par Isaïe:
Isa. 8. *Le Seigneur deviendra votre sanctification,*
14. *& il sera une pierre d'achopement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël.* Jesus-Christ ne sera donc indifferent à personne: si l'on ne l'a pour ami, on l'aura pour ennemi.

VIII. Il est aisé de comprendre comment Jesus-Christ est la pierre angulaire

;ard des justes : car il n'est pas seule-
: le fondement de toute l'Eglise en
ral, mais il est l'unique appui, l'u-
: soutien, l'unique esperance de cha-
idelle. C'est-lui qui est *l'auteur & le* Heb. 12. 2.
nmateur de leur foi, la source & l'ob-
e leur esperance & de leur charité.
e pieté qui n'est point fondée sur
-Christ, qui n'a point Jesus-Christ
regle, pour modelle & pour objet,
usse & trompeuse. Loin ces vaines
ialités, ou plutôt ces illusions qui
éloignent de Jesus-Christ, & qui
portent à croire que les pensées de
-Christ & de ses mysteres diminuent
fection ; qui tendent à nous faire ap-
ier de Dieu sans médiateur, & qui
ibent par-là dans la propre justice
ie sauroit être que fausse & trom-
. Que personne ne prétende s'appro-
du trône de la justice de Dieu que
esus-Christ, comme partie de son
, comme revêtu de sa justice. Que
om soit dans notre bouche. Que ses
res occupent notre esprit. Que son
r regne dans nos cœurs. Qu'il soit
: des enfans, la viande solide des
la nourriture de tous. Que tous vi-
pour lui & de lui, comme tous vi-
oar lui. Qu'ils soient tous unis en lui.
unum corpus sumus in Christo. Qu'il Rom. 12. 5.

cette sainte cité, qui se bâtira d
jusqu'à la fin du monde pour y
éternellement.

IX. Qui n'appartient point à Je
en cette maniere, est du nombr
qui se heurtent contre lui com
de scandale. L'Ecriture le comp
pierre, à cause de sa solidité i
car rien n'est plus solide & plu
lable que la verité. En vain les
s'efforcent de la corrompre, po
tuer leurs fantaisies en sa place.
subsiste toujours en sa pureté &
inflexibilité. Qui la choque & l
dit par ses actions ou par ses pa
se heurtant contre elle, se bri
elle, mais il ne la détruit pas, il
pas plier, il n'en entame aucun
Ce qui est vrai, est vrai; & cette
Jesus-Christ. Pendant nous d

d'une maniere effroyable lorsque le poids de la verité tombant du haut du ciel sur les pécheurs, les accablera en sorte qu'il n'y aura aucune partie de leur ame qui ne soit écrasée par la verité qui les pénetrera & les brisera de toutes parts.

SUR L'EVANGILE

DU SAMEDI

DE LA II. SEMAINE

DE CARESME.

EVANGILE. *Luc.* 15. 11.

EN ce tems-là : JESUS dit à ses disciples cette parabole : Un homme avoit deux fils, dont le plus jeune dit à son pere : Mon pere, donnez-moi ce qui me doit revenir de votre bien, & le pere leur fit le partage de son bien. Peu de jours après le plus jeune de ces deux enfans ayant amassé tout ce qu'il avoit, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès & *en débauches.*

sa maison des champs pour
les pourceaux. Et là il eût
aise de remplir son ventre d
que les pourceaux mangeoien
personne ne lui en donnoit. En
rentré en lui-même, il dit :
y a-t-il dans la maison de mon
serviteurs à gages, qui ont plu
qu'il ne leur en faut ; & m
ici à mourir de faim ? Il fa
me leve, & que j'aille trou
pere, & que je lui dise : M
j'ai péché contre le ciel & con
& je ne suis plus digne d'êt
votre fils ; traitez-moi comme
serviteurs qui sont à vos ga
leva donc, & s'en vint tro
pere : & lorsqu'il étoit enc
loin, son pere l'apperçut ;

fils. Alors le pere dit à ses servit-
rs : Apportez promtement sa pre-
:re robe, & l'en revêtez, & met-
-lui un anneau au doigt, & des sou-
: à ses piés. Amenez aussi le veau
is, & le tuez : mangeons & fai-
's bonne chere ; parceque mon fils que
ci étoit mort, & il est ressuscité ; il
it perdu, & il est retrouvé. Ils com-
ncerent donc à faire festin. Cepen-
nt son fils aîné qui étoit dans les
ims revint ; & lorsqu'il fut proche
la maison, il entendit les concerts
le bruit de ceux qui dansoient. Il
pela donc un des serviteurs, & lui
nanda ce que c'étoit. Le serviteur
: répondit : C'est que votre frere est
venu, & votre pere a tué le veau
as, parcequ'il le revoit en santé. Ce
:i l'ayant mis en colere il ne vouloit
int entrer dans le logis ; mais son pere
ant sorti pour l'en prier, il lui fit
tte réponse : Voilà déja tant d'années
ie je vous sers, & je ne vous ai jamais
:sobéi en rien de ce que vous m'avez
mmandé ; & cependant vous ne m'a-
:z jamais donné un chevreau pour me
:jouir avec mes amis : mais aussi-tôt
ue votre autre fils, qui a mangé son

bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Alors le pere lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, & tout ce que j'ai est à vous : mais il falloit faire festin, & nous réjouir ; parceque votre frere étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il a été retrouvé.

EXPLICATION.

I. CE qui est representé comme séparé de tems dans la parabole figurante de cet Evangile, est réuni en un même instant dans la verité figurée. Ce jeune-homme, selon la parabole, demande en un tems la portion de bien qui lui devoit revenir, il la reçoit en un autre, & il s'en va dans un autre en un pays éloigné. Il dépense ensuite son bien en débauches. Il est réduit à une extrême pauvreté. Il est contraint de se mettre au service d'un habitant de ce pays-là. Ce sont divers tems Mais tout cela regardé dans la verité qui nous est représentée par cette image, se fait au même moment. L'homme frappé du desir de l'indépendance, veut trouver son bonheur dans soi-même & dans sa propre excellence. Il ne veut plus chercher en Dieu sa félicité. Cette premiere

rche le met dans un pays étranger
éloigné de Dieu. Car la fausseté est
éloignée de la verité, l'injustice de la
e, la folie de la sagesse, la privation
ut bien de la possession du souverain
Etant donc privé de tous ces vrais
, c'est-à-dire de la connoissance &
mour de la verité & de la justice, il
gradé de son état naturel. Il tombe
in vuide effroyable & dans une faim
le. Il sent un desir insatiable du bien
t une suite de sa nature, car il est
pour le posseder; mais il ne le con-
plus. Ainsi au-lieu du vrai & solide
eur qu'il a perdu, il cherche à rassa-
a faim par la jouissance des biens &
anités du monde, qui sont comme
andes des pourceaux, c'est-à-dire,
nes charnelles & terrestres. Tout ce-
fait dès que le pécheur s'est livré à
ur de soi-même en se séparant de
, mais reçoit néanmoins divers ac-
emens, selon qu'il cherche à rem-
vuide de son cœur par la possession
ers objets. Car il s'éloigne de plus
s de Dieu, il augmente continuelle-
sa faim, sa misere & sa pauvreté.
Il faut néanmoins distinguer dans
cheurs la misere effective, du senti-
de leur misere. Ils sont miserables
l'ils sont séparés de Dieu : mais ils

ne sentent pas encore pleinement cette misère. Le desir & l'esperance des biens du monde leur ôtent pour quelque tems le sentiment de leur mal. Ce sont comme des gouttes d'eau qui s'enflent & qui s'étendent & qui occupent pour un tems la capacité de leur cœur. S'ils ne possedent pas le bien, ils l'esperent. Si un seul objet ne leur suffit pas, ils en embrassent plusieurs. Si la félicité à laquelle ils prétendent manque par quelque endroit, ils tâchent de la soutenir par d'autres : & il y en a beaucoup qui passent toute leur vie dans cette agitation perpetuelle qui les trompe, & qui fait qu'ils ne sentent jamais leur pauvreté & leur misère effective, par l'esperance des biens imaginaires où ils esperent toujours trouver ce qu'ils ne trouvent pas dans ceux qu'ils possedent. Ils sont comme des gens qui ayant perdu un tresor immense, passeroient leur vie à chercher des mines d'or dans un pays où il n'y en a point, & se soutiendroient ainsi par cette vaine esperance.

III. Mais quand Dieu a des desseins de misericorde sur ces pécheurs, il fait deux choses qui contribuent beaucoup à les faire retourner à lui.

Premierement, il permet qu'ils soient privés de ces choses temporelles qui sont l'objet de leur passion ; qu'ils éprouvent l'infidelité

l'infidelité & l'injustice des hommes ; qu'ils sentent la dureté du joug auquel ils se sont assujettis ; qu'ils apprennent par leurs disgraces que ces biens qu'ils recherchent ne sont pas en leur puissance, & qu'ils en seront totalement privés par la mort. Et par-là ils commencent à en sentir l'incertitude, le néant, & le mal qu'il y a à les aimer.

Secondement, il se sert de ce vuide qu'il leur fait sentir pour les faire ressouvenir des biens véritables, réels & solides qu'ils possedoient dans la maison de leur pere, c'est-à-dire dans le service de Dieu. C'est le sentiment qui est marqué par ces paroles de ce fils déreglé qui commence à se reconnoître : *Combien y a-t-il de serviteurs aux gages de mon pere, qui ont du pain plus qu'il ne leur en faut : & moi je suis ici à mourir de faim !* Ces paroles par lesquelles il fait la comparaison de sa vie présente avec celle que l'on menoit chez son pere, nous représentent les premiers sentimens par lesquels un pécheur commence à être touché de la misere & de la honte de son état, & de le comparer avec le bonheur de la vie des justes : & c'est ce qui fait voir que le plus miserable état d'un pécheur & le plus éloigné de Dieu, est celui où les succès heureux & les grandes prosperités l'empêchent de se dé-

v. 17.

concevoir en quelque sorte comm
pensée de bonheur. Ainsi le plus
est proprement celui qui pass
monde pour le plus heureux;&
re marque d'un regard favorab
sur une ame, est quand il lui f
Ps. 40. de convertir tout son lit, comm
4. Prophete Roi, c'est-à-dire, de
ser tous les objets de ses attach
tes les esperances trompeuses
sent, pour se disposer par-là à s'e
& à en reconnoitre le néant "
„ à l'ame audacieuse, dit saint
„ qui croit pouvoir arriver à l
„ en se séparant de vous, Seign
heur à celle qui ne sent pas sa
qui par de fausses esperances c
des biens qui ne peuvent rassasi
Heureuse donc celle qui au-m

chrétienne, quelque pénibles qu'ils lui paroissent d'abord, & qui reconnoît sincerement devant Dieu son indignité & sa misere!

IV. Après cet état de dégoût pour le monde, & le desir d'une vie nouvelle, le pécheur fait une autre démarche marquée par cette parole : *Il faut que je me leve :* SURGAM, qui signifie la résolution de quitter le peché. Cette résolution est encore imparfaite au commencement, parcequ'il y entre des motifs humains. Car comme l'ame est encore pleine de foiblesse & d'impureté, le desir qu'elle conçoit de se convertir ne sauroit être bien fort, ni bien pur. Cependant il faut toujours commencer par se lever, & par quitter le peché. La cessation des actions criminelles, même avec ces motifs imparfaits, est toujours un très-grand bien. Elle affoiblit les passions, elle accoutume l'ame à reconnoître que ce n'est pas grande chose que d'être privé du plaisir du peché. Ce qu'il y a de bon dans les résolutions de l'ame se fortifie, ce qu'il y a d'impur se purifie, l'attache au peché diminue, & l'amour du bien s'accroît. Il faut donc toujours se séparer du peché & des occasions du peché, quand ce ne seroit que par des motifs humains. « Faites, dit saint Augustin, par la crainte de la peine ce que

v. 18.

Ser. 19. de verb. Apost. nov. edit. 156. n. 14.

goûter du monde, & où il croit
plus en état d'augmenter ses riche
ses honneurs, & de procurer d
grans établissemens dans le monde
à ses enfans, à ses amis & à tous ce
joint à l'idée qu'il a de lui-même ;
conçoit en quelque sorte comme u
petuité de bonheur. Ainsi le plus mi
est proprement celui qui passe d
monde pour le plus heureux; & la p
re marque d'un regard favorable d
sur une ame, est quand il lui fait la
Ps. 40. 4. de *renverser tout son lit*, comme p
Prophete Roi, c'est-à-dire, de bo
ser tous les objets de ses attaches,
tes les esperances trompeuses qui l
sent, pour le disposer par-là à s'en sé
& à en reconnoître le néant « Mal
» à l'ame audacieuse, dit saint Au
» qui croit pouvoir arriver à la fé
» en se séparant de vous, Seigneur
heur à celle qui ne sent pas sa mise
qui par de fausses esperances cour
des biens qui ne peuvent rassasier sa
Heureuse donc celle qui au-moin
cet état sent sa misere & sa pauvret
qui les disgraces du monde font con
le desir de retourner à Dieu ! Plus he
se encore celle qui quitte effective
ce pays de malediction, qui se sép
peché, qui embrasse les exercices de

tienne, quelque pénibles qu'ils lui pa-
lent d'abord, & qui reconnoît sincè-
ient devant Dieu son indignité & sa
ere!
V. Après cet état de dégoût pour le
nde, & le desir d'une vie nouvelle, le
eur fait une autre démarche marquée
cette parole : *Il faut que je me leve :* v. 18.
RGAM, qui signifie la résolution de
ter le peché. Cette résolution est en-
e imparfaite au commencement, par-
u'il y entre des motifs humains. Car
me l'ame est encore pleine de foi-
se & d'impureté, le desir qu'elle con-
de se convertir ne sauroit être bien
, ni bien pur. Cependant il faut tou-
s commencer par se lever, & par quit-
le peché. La cessation des actions cri-
elles, même avec ces motifs impar-
, est toujours un très-grand bien. Elle
iblit les passions, elle accoutume l'a-
à reconnoître que ce n'est pas grande
se que d'être privé du plaisir du peché.
qu'il y a de bon dans les résolutions de
e se fortifie, ce qu'il y a d'impur se
fie, l'attache au peché diminue, & l'a-
ır du bien s'accroît. Il faut donc tou-
s se séparer du peché & des occasions Ser. 19. de verb.
peché, quand ce ne seroit que par des Apost.
tifs humains. « Faites, dit saint Au- nov. edit.
stin, par la crainte de la peine ce que 156. n. 14.

vous ne pourrez encore faire par l'amour de la justice : *Fac vel timore pœnæ, si nondum potes amore justitiæ.* Dieu veut que dans la guerison spirituelle de l'ame il y ait un progrès, & qu'elle ne soit délivrée de ses maladies que par degrés : que les commencemens en soient foibles & imparfaits, & qu'ils se perfectionnent dans la suite.

Le monde prend souvent pour une conversion parfaite, ce qui n'en est encore que le commencement : & c'est ce qui fait qu'il y a si peu de solidité dans la conversion de la plupart des pécheurs, parceque croyant avoir tout fait quand ils ont quitté le peché, ils cessent de travailler à rendre leur conversion parfaite. Cependant cette cessation n'est que le premier degré. Elle étoit nécessaire même pour le premier ordre des pénitens : & l'Église ancienne néanmoins ne laissoit pas de leur faire encore passer plusieurs années dans ce degré & dans les autres, afin de perfectionner leur conversion.

V. C'est donc cette premiere disposition qui nous est marquée par cette parole de ce fils déreglé qui commence à se
18. repentir : *Il faut que je me leve* : SURGAM. Mais il ne se contente pas de se lever & de quitter les actions criminelles. Il se considere tout levé qu'il est, comme étant en-

e éloigné de Dieu, & ayant besoin
n grand voyage pour s'en rapprocher.
t ce qu'il marque par les paroles sui-
tes : *Il faut que j'aille trouver mon pere ;*
› *ad patrem meum.* Le cours de ce
age est proprement le tems qu'il prend
r éprouver, pour affermir, pour pu-
r sa conversion. Car on ne sauroit être
persuadé qu'elle ne se fait ordinaire-
nt que par degrés & par divers pro-
. Dieu use lui-même par des vûes de
ricorde, de divers retardemens dans
térison des ames. Il les laisse long-
s combattre avec leurs maladies,
: leur faire mieux connoître la gran-
: des maux où elles s'étoient précipi-
« Car, comme dit saint Augustin, on « Aug. in Ps. 6 n. 4.
e met guere en peine des maux dont «
nérit si facilement ; & l'on conserve «
ontraire avec plus de soin la santé, «
ıd on a eu plus de peine à la recou- «
: *Quod enim facile sanatur, non mul-* «
cavetur : ex difficultate autem sa·atio- «
rit diligentior custodia receptæ sanitatis. «
stime beaucoup plus la possession de «
ıe l'on a long-tems desiré, & ce que «
obtient si-tôt qu'on le demande, de- «
vil : *Diu desiderata, dulcius obtinen-* « Serm. 5. de verb.
ito autem data, vilescunt. Ainsi c'est « Dom. c. 5. nov. ed t, 61. n. 6.
onté que Dieu differe long-tems la
ersion des pécheurs. Il veut par-là la

leur rendre plus chere & plus précieuse après qu'ils l'auront obtenue. La priere continuée étend & élargit l'ame, & la rend plus capable des dons de Dieu : *Ibid.* *Tendo & quærendo crescis, ut capias.* Elle augmente l'idée du bien que nous demandons à Dieu. Elle y attache plus fortement la volonté, & elle nous fait desirer les dons de Dieu d'une maniere proportionnée à leur grandeur. Il y a donc beaucoup d'utilité dans ces retardemens de Dieu & dans la longueur de ce voyage. Il est vrai qu'il est pénible, parcequ'il se fait dans la pauvreté & dans la disette des vertus qui font l'abondance & les richesses de l'ame chrétienne : mais ces difficultés diminuent peu à peu, pourvu qu'on marche avec courage dans cette vie laborieuse.

VI. Mais l'Evangile n'oublie pas de nous marquer une condition essencielle de ce voyage & de ce retour vers Dieu, sans quoi tout ce qu'on feroit seroit absolument inutile. C'est celle qui est signifiée par ces mêmes paroles : *Il faut que j'aille trouver mon pere* : IBO *ad patrem meum* : c'est-à-dire, qu'il faut que l'ame tende par ses desirs, qui sont ses piés, à Dieu comme à son pere, ce qui ne se peut faire que par cet esprit qui nous fait crier. Rom. 8. 15. *Mon pere, mon pere*, c'est-à-dire, par l'es-

prit de charité. La crainte nous peut faire recourir à Dieu comme à notre Juge, à notre Maître, à notre Roi. Il n'y a que la charité qui nous fasse avoir recours à lui comme à notre pere. L'amour est donc le principe de la vraie conversion. L'ame ne se détourne de Dieu qu'en cessant de l'aimer, & en aimant autre chose. Elle ne retourne à Dieu, qui est ce qu'on appelle conversion, que par le renouvellement de cet amour.

Demander donc si l'on peut se réconcilier à Dieu & se convertir sans aimer Dieu, c'est demander si l'on peut retourner à Dieu en demeurant détourné de lui.

C'est demander si l'on peut rentrer en grace avec Dieu, par le seul amour de la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe, si notre conversion ne naît de l'amour de Dieu, ce sera nécessairement de l'amour de la créature, & de l'amour dominant de la créature qu'elle tirera sa naissance; puisque comme dit saint Augustin: *La cupidité charnelle regne par-tout où l'amour de Dieu ne se trouve point*: REGNAT *enim carnalis cupiditas ubi non est Dei caritas.* *Enchir. c. 118. n. 31.*

C'est demander si l'on peut se réconcilier avec Dieu sans avoir fait aucune action qui puisse passer pour bonne. Car *il n'y en a point de bonne qui n'ait pour racine* *De spir. & litt. c. 14. n. 26.*

l'amour de Dieu : NON *fructus est bonus, qui de caritatis radice non surgit.*

C'est demander si l'on peut se reconcilier avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu ; car quiconque aime encore quelque créature plus que Dieu, est ennemi de Dieu ; & l'on ne sauroit cesser d'aimer quelque créature plus que Dieu qu'en aimant Dieu plus que la créature.

Enfin, c'est demander si l'on peut recouvrer la vie de l'ame en demeurant
Joan dans la mort. Car *quiconque n'aime point*
1. 14. *Dieu demeure dans la mort*, selon S. Jean : *Qui non diligit, manet in morte.* Or celui qui demeure dans la mort, n'est point ressuscité, ni converti, & ne peut pas dire
Luc 18. comme cet enfant prodigue : *Il faut que je me leve, & que j'aille trouver mon pere :* SURGAM, *& ibo ad patrem meum.*

VII. Il faut donc de l'amour pour se convertir à Dieu ; & le retour du pécheur à Dieu, doit ètre un retour d'amour. Mais pour ne s'y pas tromper, & ne pas prendre un faux amour pour un amour véritable, il en faut bien connoître la nature. Dieu est la justice éternelle & souveraine. Ainsi tout amour de Dieu doit être un amour de la justice, & nous rendre aimable ce qui est juste. Or l'ordre de la justice de Dieu à l'égard de l'homme, est, ou qu'il ne peche point, ou qu'il soit puni.

« Tout peché petit ou grand, dit saint « *Serm. I.*
saint Augustin, doit être puni; & il faut « *In Psal.*
ou que Dieu en fasse le châtiment, « *58. n. 13.*
ou que l'homme pénitent le punisse lui- « *in Ps.*
même. Si nous voulons donc obtenir mi- « *42. n. 5.*
sericorde de Dieu, punissons nos pechés. « *& 44.*
Dieu ne sauroit exercer sa misericorde « *n. 18.*
sur ceux qui pechent en flattant leurs « *& in*
pechés. Il faut nécessairement ou que nous « *Ps. 80.*
les punissions, ou qu'il les punisse : & la « *n. 19.*
seule voie que nous ayons pour empê- « *& ser. 3. de div.*
cher qu'il ne les punisse, est de les punir « *nov. ed.*
nous-mêmes. « *19. n. 2.*

Implorons, dit encore ce saint Doc- « *In. Ps. 50. n. 7.*
teur, sa misericorde : mais considerons «
aussi sa justice. Il est de sa misericorde de «
pardonner au pécheur; il est de sa justice «
de punir le peché. Gardons-nous donc «
bien de prétendre qu'il nous fera miseri- «
corde; en sorte que le peché demeure «
impuni. Ainsi que chacun réponde avec «
David : Non, Seigneur, mon peché ne «
demeurera point impuni. Je connois la «
justice de celui dont je cherche la miseri- «
corde. Je ne prétens m'exemter de la pu- «
nition que vous ferez de mon peché, que
parceque je le veux punir moi-même.

En un mot, la loi de la justice de Dieu
est que personne ne récoit la rémission
d'une peine plus grande qui lui étoit dûe,
s'il ne satisfait à Dieu par quelque sorte

[illegible] de peine, quoique beaucoup moindre. *Nullus debitæ gravioris pœnæ accipit veniam, nisi qualemcumque, & si longe minorem quam debebat, solverit pœnam.*

Il est vrai que Jesus-Christ a satisfait pleinement pour nos pechés : mais il a plû à la justice de Dieu de n'appliquer la satisfaction de Jesus-Christ qu'à ceux qui se conformeroient à cette loi de la justice, ce qui n'empèche pas la plénitude de la satisfaction de Jesus-Christ ; puisque la volonté même que les hommes ont de satisfaire à la justice de Dieu, ne leur est donnée que par les mérites de Jesus-Christ ; que notre pénitence n'est capable de plaire à Dieu, qu'entant qu'elle est unie aux souffrances de Jesus-Christ ; & qu'elle n'obtient la rémission de la peine dûe à nos pechés, que par les mérites de Jesus-Christ.

Cette nécessité que le peché soit puni, est la source de ce déluge de maux dont Dieu a inondé tout le genre humain, qui ne sont pas seulement des effets de la justice de Dieu, mais qui, supposé cette justice, sont de grans dons de sa misericorde & de sa liberalité ; puisque ce sont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquitter envers lui de nos dettes, & pour éviter les peines ausquelles sa justice nous condanneroit dans l'autre vie. Dieu se les

es maux pour plusieurs autres fins. Ce
des remedes de nos maladies spiri-
s, des préservatifs contre les rechutes:
on en peut dire autant des œuvres de
tence ausquelles il nous oblige. Mais
fins de Dieu supposent toujours la
niere, qui est la punition du peché:
si l'homme n'avoit point peché, Dieu
e serviroit point de ces moyens pour
réserver des rechutes, & pour ache-
sa guérison.
III. Cet amour de la justice essenciel
pénitence, renferme nécessairement
sposition d'une profonde humiliation
ant Dieu. C'est celle qui paroît le plus
s le fils prodigue, & qui lui fit dire
qu'il se présenta devant son pere:
pere, j'ai peché contre le ciel & contre v. 18. &
, & je ne suis plus digne d'être appelé vo- 19.
fils. Traitez-moi comme l'un des servi-
s qui sont à vos gages. Car l'humilia-
n étant la peine la plus dûe à l'orgueil
pécheur, il est impossible que le vrai
itent ne l'accepte & ne l'aime. Il est
e que le pécheur soit humilié, puis-
l s'est élevé insolemment contre Dieu.
iconque aime donc la justice, comme
t pénitent la doit aimer, doit approu-
& aimer cet ordre de Dieu sur les pé-
urs. Et c'est pourquoi ce fils pénitent y
sent de tout son cœur, il entre dans

les interêts de cette justice, il s'avoue indigne du nom de fils, & il demande en grace d'être traité en mercenaire. Qui ne sent pas en soi ces dispositions, a grand sujet de douter de sa pénitence. Or c'est ne les pas sentir que de ne se condanner soi-même à aucune humiliation, & de ne pouvoir souffrir qu'on nous y condanne; de ne corriger rien de son luxe & de sa fierté, de ne pouvoir même souffrir les retardemens salutaires dont on use envers nous, pour nous faire mieux entrer dans les sentimens de pénitence.

IX. Mais une des principales dispositions d'une conversion véritable, & qui est encore renfermée dans l'exemple & les paroles de ce fils pénitent, est que ce zele pour la punition du peché, & cet amour de l'humiliation ne soient point des mouvemens passagers, mais une disposition permanente, par laquelle on se propose de vivre toute sa vie dans un esprit de pénitence, & dans la pratique des actions qui y sont conformes. C'est-pourquoi ce fils pénitent ne consent pas seulement à une humiliation passagere; mais il témoigne d'être disposé à souffrir des humiliations d'état qui renferment une espece de dégradation. Il s'offre à être traité comme un mercenaire, & à être privé du nom de fils. C'est par cet

qu'il y avoit dans l'ancienne Eglise
urs pratiques de pénitence qui s'é-
ient à toute la vie. La pénitence en-
oit par exemple, une exclusion per-
lle des Ordres sacrés, & la priva-
le plusieurs autres choses qu'on ac-
it aux innocens. Or quoique cela ne
tique plus maintenant, néanmoins
ıe l'esprit de l'Eglise est immuable,
oit conserver dans l'interieur de son
la disposition que l'Eglise desiroit
:imer aux pénitens par ces prati-
xterieures: & c'est cette disposition
eure qu'on appele l'esprit de péni-
, & qui comprend diverses vûes &
es dispositions qu'un pénitent doit
toute sa vie.
ut pénitent doit supposer que la vie
reçoit par le sacrement de Péniten-
:incipalement en ce tems où l'ab-
on n'est pas précedée par de grandes
es de pénitences & par de longs
ices de pieté, que cette vie, dis-je,
extrêmement foible, la grace qu'il
uise par l'absolution, ne lui donne
pouvoir de conserver cette vie, s'il
soin de l'augmenter par de conti-
exercices de pieté. Les grans pé-
ont comme des maladies mortelles
; fiévres continues. L'absolution en
danger; mais il reste dans l'ame de

grandes suites & de longues infirmités qu'il faut travailler à guérir.

Mais quand même par les exercices de la pénitence on auroit acquis une santé ferme, & une grande force contre les tentations, on doit toujours se traiter en pécheur, & se tenir dans un grand rabaissement interieur par lequel on se mette au dernier rang de l'Eglise : & ce rabaissement doit être fondé sur plusieurs verités.

Premierement sur l'incertitude du pardon : car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le peché mortel ; mais il n'y a pas de certitude qu'on l'ait recouvrée. Et cette incertitude qui n'empêche pas la juste confiance doit humilier les pénitens & les obliger à se rabaisser au-dessous des innocens.

Cette incertitude est beaucoup plus grande, si l'on n'a pas fait une pénitence longue & austere. « Car si, dit saint Gre-
Lib. 3. in 1. Reg. c. 4. n. 7. » goire, ceux même qui font une péni-
» tence rigoureuse, ont à peine la confiance
» que leurs pechés leur soient remis, com-
» ment ceux qui l'ont faite d'une maniere
» négligente pourront-ils avoir une forte
» esperance de leur salut.

Secondement, il est fondé sur ce que les Peres ont cru qu'il étoit rare que la grace dans laquelle on est rétabli par la

Pénitence, soit égale à celle du Batême: ce qui a fait dire au Concile de Trente, qu'on ne parvient point sans de grans travaux & beaucoup de larmes par la pénitence à ce renouvellement entier que l'on a acquis par le Batême, & à saint Chrysostome, que la pénitence ne rétablit point l'ame dans cette splendeur qu'elle avoit reçûe dans le Batême.

Sess. 14. c. 2. Vid. Greg. hom. 20. Chrys. hom. 8. in Ep. ad Hebr.

Troisiémement, il doit être fondé sur ce que l'homme par le peché s'étant rendu indigne de l'usage de toutes les créatures, ce droit d'user des créatures lui est rendu en un plus grand degré dans le Batême que dans la Pénitence. C'est pourquoi ç'a toujours été la doctrine des Peres, qu'il y a bien des choses dont les innocens peuvent user, & que les pénitens doivent s'interdire.

Quatriémement les Peres ordonnent aux pénitens de ne pas oublier leurs pechés après en avoir obtenu le pardon. Et saint Chrysostome entr'autres inculque fortement cette verité au peuple d'Antioche. Or ce souvenir des pechés n'a pour fin que d'entretenir l'esprit des pénitens dans une humiliation continuelle, étant inutile de se souvenir de ses pechés, si l'on ne s'en humilie.

Hom. 12. & l. de compun. cordis. p. 152. & 153.

Cinquiémement, il est juste que les pénitens considerent, que si l'on n'impose

tiquoit autrefois ; mais c'est qu'e
ve les Chrétiens d'aprésent tro
pour la porter. Or quand on n
la rigueur de la penitence que
descendance à la foiblesse des ho
est juste qu'ils se croyent obligés
quand ils sont fortifiés, ce dont
été dispensés qu'à cause de leur
Ainsi s'agissant de satisfaire le mê
pour les mêmes crimes , si l'on
pas par des exercices aussi pénibl
trefois, il faut au-moins tâcher
penser cela par une humiliation
gue.



SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE DE CARESME.

EPITRE. *Ephes. 5. 1.*

*MEs Freres : Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans ien-aimés, & marchez dans l'amour r la charité, comme Jesus-*CHRIST *ous a aimés, & s'est livré* lui-même *our nous*, en s'offrant *à Dieu comme ne oblation & une victime d'agréa-le odeur. Qu'on n'entende pas seule-ent parler parmi vous, ni de fornica-on, ni de quelque impureté que ce it, ni d'avarice, comme on n'en doit oint ouir parler parmi des Saints. u'on n'y entende point de paroles eshonnêtes, ni de folles, ni de bouf-nnes, ce qui ne convient pas* à vo-e vocation ; *mais plutôt des* paroles *'actions-de-graces. Car sachez que nul rnicateur, nul impudique, nul ava-, ce qui est une idolatrie, ne sera*

heritier du royaume de JESUS-CHRIST *& de Dieu. Que personne ne vous seduise par de vains discours ; car c'est pour ces choses que la colere de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la verité. N'ayez donc rien de commun avec eux : car vous n'étiez autrefois que tenebres, mais maintenant vous êtes lumiere en notre Seigneur. Marchez comme des enfans de lumiere : or le fruit de la lumiere consiste en toute sorte de bonté, de justice & de verité.*

EXPLICATION.

I. IL n'est pas étrange que Dieu qui veut bien nous appeler ses enfans & nous en donner les droits, nous ait déclaré par son Apôtre qu'il veut que nous soyons ses imitateurs ; car il est bien juste & bien naturel que des enfans imitent leur pere. Mais ce qui est étrange, c'est que les Chrétiens appelés à être les imitateurs de Dieu, menent une vie si disproportionnée à cette éminente vocation.

Il ne faut que se la remettre devant les yeux, pour reconnoître en une infinité de points, les illusions où la coutume, l'exemple & nos passions nous engagent. Toutes les actions dans lesquelles on n'oseroit dire qu'on imite Dieu, ne sont point des ac-

conformes à cette vocation. Or il y
des actions où il est rare que la
ence soit assez éteinte pour nous
cette réponse. Je ne sai, par exem-
elle oseroit dire qu'on va à la co-
& aux spectacles pour imiter Dieu,
mene une vie inutile & faineante à
tion de Dieu ; qu'on desire & qu'on
che avec ardeur les plaisirs & les
es, à l'imitation de Dieu.

is peut-on dire aussi, repliquera-t-
l'on imite Dieu dans les actions
vie commune, en mangeant, en
t, en dormant, en travaillant ?
-ce que toutes ces actions ont de
un avec Dieu ? Oui, l'on le peut
quand toutes ces actions se font d'u-
niere sage, & réglée, & qu'on ne
te que parceque la raison & la jus-
obligent : car la regle qui les pre-
est la verité & la justice. Ainsi en
nt on suit Dieu, & on fait ce qu'il
ive, & l'on en juge comme il en
& c'est une espece d'imitation,
'on prend son jugement pour mo-
u nôtre. Mais ce seroit une impié-
de dire qu'on imite Dieu dans les
que nous avons marquées. Car il
oint de regle ni de volonté en Dieu
autorise : & ainsi des actions doi-
tre regardées comme profanes,

veut que nous l'aimons comme l
v. 2. me : *Et ambulate in dilectione*, e
ce précepte de l'Apôtre est le mê
le sens que celui de l'Evangile, p
Jesus-Christ nous recomman
Luc. 6. 36. *misericordieux comme notre Pere*
plein de misericorde. Or cette mi
de Dieu à l'égard des hommes
principalement en deux choses
patience avec laquelle il les so
dans les graces qu'il leur fait no
leur indignité & leurs pechés.
pécheurs ont une indignité réelle
te grace, de toute faveur & de
lerance de Dieu. Ils méritent d'ê
sur le champ & sans retardem
pendant Dieu les souffre tout le
leur vie voyagere. Il les invite à
tence. Il tolere leurs insultes & le

le de patience envers les pécheurs
u nous propose. Leurs déregle-
surmontent jamais la patience de
t ils ne doivent jamais surmonter

exerce encore sa bonté & sa mise-
envers les pécheurs, en leur fai-
ous, quelque indignes qu'ils en
diverses graces qui tendent tou-
alut, & qui les en rendent capa-
s unes d'une maniere plus éloi-
& les autres d'une maniere plus
ine : & nous devons imiter cette
e Dieu par un desir géneral du sa-
ous les hommes, qui nous porte à
procurer les moyens autant que
pouvons, sans que jamais leur in-
doive alterer, ni étouffer cette
ion de notre cœur. C'est en ces
anieres de pratiquer la charité que
cette imitation de Dieu à laquelle
e nous convie en qualité d'enfans
u : *Estote imitatores Dei, sicut filii* v. 1.
i.

Mais parcequ'on pourroit encore
jusqu'où doivent aller ces œuvres,
harité nous doit engager pour le
du prochain, l'Apôtre nous a vou-
lever cette difficulté, en nous im-
pour modelle & pour regle de nos
s de charité, celle que Jesus-Christ

a pratiquée envers nous, qui consiste à avoir sacrifié sa vie pour nous. *Marchez*, dit-il, *dans l'amour* & *la charité, comme* Jesus-Christ *nous a aimés, & s'est livré lui-même pour nous*, en s'offrant à *Dieu comme une oblation & une victime.* Voilà notre regle. Jesus-Christ a offert sa vie pour nous. Notre charité pour nos freres doit donc aller jusqu'à exposer notre vie pour eux. Et c'est ce que saint Jean dit encore plus expressément : *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous : & nous devons aussi donner notre vie pour nos freres.* Ce n'est point un conseil, mais un précepte. *Debemus.* Nous *devons* : & ce précepte est prescrit par l'ordre même de la charité. Le salut du prochain vaut infiniment mieux que notre vie. Il faut donc donner notre propre vie pour le salut du prochain, s'il se trouve qu'elle lui soit nécessaire. Que s'il faut donner sa vie, que ne faut-il point faire de ses biens, de son repos, de son tems ? De quelles satisfactions humaines n'est-on point obligé de se priver, de quelle réserve & de quelles précautions n'est-on point obligé d'user pour ne le point scandaliser & ne lui point nuire ? Enfin quels exemples de vertus n'est-on point obligé de lui donner ? L'obligation de donner notre vie, qui nous est

Ep. 5. 2. Joan. 3. 16.

rite par l'exemple de Jesus-Christ ;
›rte celle de donner tout pour ser-
on salut, & de s'abstenir de tout
ır d'y être un obstacle.

Qu'on n'entende pas seulement parler
vous ni de fornication, ni de quelque
reté que ce soit, ni d'avarice, comme on
doit pas ouïr parler parmi des Saints.

'est pas étrange que l'Apôtre ordon-
ı'on n'entende point parler parmi les
tiens, de fornication, ni d'impureté :
ımage même de ces vices est conta-
e, & l'esprit en s'accoutumant à les
& à en parler, en perd insensible-
l'horreur, & se dispose à les regar-
vec complaisance. Il ne faut donc ja-
parler de ces vices que par nécessité,
ıe le faut même faire qu'en les cou-
t & les noircissant d'une maniere qui
ıprime de l'aversion : ce qui ne con-
ıe pas seulement les entretiens trop
s, où l'image de ces vices pourroit
ɜr d'une maniere enjouée ; mais en-
les spectacles qui les représentent, &
vres qui contiennent de ces sortes de
›urs. On a beau dire que les vices y
toujours condannés. On auroit beau
ıe rétablir dans les tragedies l'usage
:hœurs qui étoient destinés à donner
aversion des vices, & à inspirer les



l'Auteur croit y apporter dan
cours separés, ou dans la con
la piece. On ne peut nier qu'en
ce remede on n'ait parlé de ces
ne maniere qui a donné lieu
avec plaisir; & par consequent
fait le contraire de ce que di
Fornicatio & omnis immunditia,
tur in vobis: QU'ON *n'entende*
ment parler parmi vous de quelq
que ce soit.

V. Mais pourquoi ajoûter enc
ne doit pas non plus entendre par
ce parmi les fidelles? C'est qu'
des avares qui n'en portent p
dont la conduite n'est guere
rageuse que les idées d'impure
de parler avec estime de ceux q
vaillent qu'à s'établir dans le m

yeux les louanges des richesses & de ceux qui les recherchent avec passion. Il se faut fortifier par des principes de verité contre cette corruption secrette, & n'accoutumer pas l'esprit à regarder comme innocente la conduite ordinaire des gens du monde dans l'acquisition & dans l'usage qu'ils en font.

VI. On peut faire la même réflexion sur ce que l'Apôtre ajoûte, que l'on ne doit point entendre parmi les Chrétiens *de paroles folles & bouffonnes, qui ne conviennent pas*, dit-il, *à notre vocation.* L'Apôtre trouve donc de la contrariété entre la vocation des Chrétiens & les paroles folles & bouffonnes. Or quelles sont ces paroles folles & bouffonnes? Ne doit-on mettre de ce genre que celles qui seroient grossieres & sans esprit? Les railleries fines & délicates en seront elles excluses, parceque l'esprit dont elles sont accompagnées, les rend plus pénetrantes & plus capables d'entrer dans le cœur? v. 4.

La folie est contraire à la sagesse, & non à l'esprit. Quelque ingenieuses que soient les paroles, elles sont folles quand elles ne sont pas accompagnées du sel de la verité & de la sagesse. Or quelle sagesse y a-t'il à remplir son esprit de maximes du monde, toutes fondées sur les idées fausses qu'on y a des biens & des maux de

cette vie ? Quelle verité y a-t'il à faire re-
garder les grandes choses comme petites,
les petites comme grandes, les malheu-
reux comme heureux, & les heureux
[illegible] comme malheureux ? Donc tous les dis-
cours qui donnent de fausses idées doi-
vent être mis au rang des paroles folles.

VII. Il y a encore une infinité d'autres
discours que l'on peut mettre du même
rang, comme tous ceux qui ne plaisent à
l'esprit que parcequ'ils excitent & re-
muent ses passions vicieuses, sa curiosité,
sa malignité, sa vanité. Car tous ces dis-
cours ne conviennent point à la sagesse
chrétienne. Ce n'est point parler sage-
ment que d'augmenter, en parlant, les
maladies de ceux à qui l'on parle, & les
siennes propres. Or que font autre chose
les louanges & les vaines complaisances,
que d'augmenter l'orgueil de ceux à l'é-
gard de qui l'on en use, & de les empoi-
sonner davantage ? Tous les discours qui
peuvent nuire ou au prochain, ou à nous
mêmes, sont donc compris dans ce que
l'Apôtre appelle *paroles folles* ; parcequ'il
n'y a rien de moins sage que de se faire
des playes par ses paroles, selon qu'il est
dit : *Le fou est blessé par ses paroles* : Stul-
Prov. 10. 8. tus *cæditur labiis*. Quand elles n'appor-
teroient point d'autre dommage que ce-
lui d'accoutumer l'ame à se plaire dans la

té & dans la vanité, de diminuer en,
e goût de la verité, de la rendre plus
ée, plus remplie d'imaginations vai-
s inutiles, c'en est sans doute assez
être comprises dans ce que l'Apôtre
amne par les termes de *paroles folles*; v. 4.

LTILOQUIUM.

III. Les hommes qui ne considerent
reglement du peché que par rapport
, ne trouvant pas dans la fornication,
udicité, l'avarice, une malignité qui
esse, ne se seroient pas portés d'eux-
es à exclure du royaume de Dieu,
qui en sont coupables. C'est pour-
l'Ecriture y a voulu suppléer en mar-
t cette exclusion par des termes clairs
ns équivoque. *Sachez*, dit l'Apôtre, v. 5.
*ucun fornicateur, aucun impudique, au-
vare, ce qui est une idolatrie, ne sera
er du royaume de* Jesus-Christ. Et il
e la même doctrine en termes éga-
nt clairs dans plusieurs lieux de ses
es, afin d'opposer cette digue à la
ce des opinions des hommes. Et ce- Enchir.
us apprend, dit saint Augustin, à ne c. 78. 21.
pas des pechés par les lumieres
peuses de l'esprit humain; mais par
'il a plu à Dieu de nous faire connoî-
ans ses Ecritures, du jugement qu'il
orte. Il n'y a que l'ouvrier qui sache
à quel point son ouvrage est gâté &

défiguré par les pechés que l'on commet contre les loix. On voit bien que l'on n'est pas maître des autres hommes, & ainsi on compte pour quelque chose les outrages qu'on leur fait, & les dommages qu'on leur cause : mais on se croit maître de son corps & de son ame, & qu'ainsi l'on en peut disposer comme l'on veut ; & c'est une grande erreur. Nous ne sommes pas plus à nous-mêmes que les autres sont à nous, parceque nous appartenons totalement à Dieu, qui nous donne notre ame & notre corps en dépôt pour en user selon ses regles. Jesus-Christ comme Redempteur de l'un & l'autre, s'en est acquis la proprieté par le prix inestimable de son sang : *Empti enim estis pretio magno.* Ainsi l'usage que nous en faisons contre sa volonté, est une injustice, un larcin, & une usurpation criminelle d'un bien qui ne nous appartient pas.

Cor. 6. 20.

IX. L'Apôtre joint l'avarice à la fornication & à l'impudicité, parcequ'elle consiste de même dans le mauvais usage de biens qui appartiennent à Dieu, & qu'il ne nous accorde que pour nous en servir selon les regles qu'il nous a prescrites. L'illusion des fornicateurs & des impudiques consiste, comme il a été dit, à se croire maître de leurs corps, & l'illusion des avares consiste à se croire maîtres de

eurs richesses, & à s'imaginer qu'ils en peuvent disposer selon leur volonté. C'est la pente & l'inclination des hommes de s'imaginer qu'ils peuvent disposer à leur fantaisie de tous les biens à l'égard desquels les autres hommes n'ont pas droit de les troubler. Cependant Dieu n'accorde à personne, ni sur les royaumes, ni sur les richesses, ni sur son ame, ni sur son corps cette sorte d'empire indépendant de sa justice & de ses loix. L'usage de toutes ces choses dépend de loix fixes & immuables, sur lesquelles ceux qui les ont en garde seront jugés. Et ces loix ne sont point de vaines idées, ce sont des loix invariables & d'une force invincible, parcequ'elles sont la justice même & la volonté de Dieu. Un avare amasse des biens pour soi, les garde pour soi, en jouit pour son seul plaisir. Quel mal fait-il ? Il fait le mal de se rendre usurpateur de ces biens, de les soustraire à Dieu, & à ceux à qui Dieu veut qu'il les distribue. Il fait le mal de s'en rendre esclave, d'y attacher son bonheur, & d'en faire son Dieu. Voi'à le mal qu'il fait. Il est injuste, il est voleur, il est usurpateur des droits de Dieu, & il attire sa colere & ses châtimens, qui sont particulierement destinés à tirer vengeance du mauvais usage que les hommes font des biens qu'il leur a ac-

dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il disoit ces choses, une femme élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit : Heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont nourri. JESUS *lui dit : mais plutôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent.*

EXPLICATION.

I. CE démon qui produisoit sur le corps l'effet de le rendre muet, étoit une image sensible que Dieu exposoit aux hommes, pour leur faire concevoir l'effet spirituel que le démon produit sur les ames, infiniment plus commun que le premier : car au lieu qu'on en trouve peu qui ayent la langue du corps liée par l'opération du démon, on en trouve peu au contraire qui n'ayent la langue du cœur liée par ses impressions. On ne voit que des muets spirituels : & pour en être persuadé, il ne faut que considerer que la parole nous ayant été donnée de Dieu pour certaines fins, toutes celles qui ne sont point employées pour quelqu'une de ces fins, n'étant comptées pour rien devant Dieu, ceux qui ne parlent qu'en cette maniere, ne passent devant Dieu que

r des muets: Ce ne sont pas des paro-
raisonnables, ce sont des bruits con-
, privés de raison; ce sont des cris de
énetiques agités par une imagination
npée, & qui n'expriment que les vai-
fantaisies qui leur passent par l'esprit,
es mouvemens des passions qui les re-
ent. A l'exception des paroles qui en-
it dans les fins pour lesquelles Dieu
s en a accordé l'usage, toutes celles
l'on dit ne sont que *des sons de cymba-* 1. Cor.
retentissantes, comme parle S. Paul: & 13. 1.
plus grans parleurs sont souvent les
muets, comme dit saint Augustin:
ræ tacentibus de te; quoniam loquaces Conf ss.
i sunt. En un mot, pour être muet se- l. 1. c. 4.
Dieu, il suffit de ne faire point servir
arole à l'execution de ses volontés.

I. Pour concevoir plus en détail le
nd nombre de ces muets spirituels, il
aut que considerer que le premier, le
naturel & le principal usage de la pa-
est de benir Dieu, & de lui offrir un
ifice de louanges, selon ce qu'il dit Ps. 49.
même par le Prophete: *Le sacrifice de* 23.
nge m'honorera: SACRIFICIUM *lau-*
honorificabit me. Ce devoir est compris
s la sanctification du nom de Dieu.
si saint Augustin en fait un comman-
ment exprès dans ce qu'il dit sur ces pa-
s d'un Pseaume: *Louez le Seigneur*, In Ps.
134. n. 1.

maximes de la vertu. Il suffit que dans le corps de la piece ou du livre, ces vices soient représentés d'une maniere qui n'en donne pas d'horreur. L'impression qu'ils font sur l'imagination étant vive & prompte, n'attend pas les remedes lents que l'Auteur croit y apporter dans des discours séparés, ou dans la conclusion de la piece. On ne peut nier qu'en attendant ce remede on n'ait parlé de ces vices d'une maniere qui a donné lieu de les voir avec plaisir; & par consequent qu'on n'ait fait le contraire de ce que dit l'Apôtre: *Fornicatio & omnis immunditia nec nominetur in vobis:* QU'ON *n'entende pas seulement parler parmi vous de quelque impureté que ce soit.*

V. Mais pourquoi ajoûter encore, qu'on *ne doit pas non plus entendre parler d'avarice* parmi les fidelles? C'est qu'il y a bien des avares qui n'en portent pas le nom, dont la conduite n'est guere moins contagieuse que les idées d'impureté. Il suffit de parler avec estime de ceux qui ne travaillent qu'à s'établir dans le monde, pour inspirer la même passion à toutes les ames foibles, en qui l'amour du monde est encore bien vivant. Cette passion même est bien plus aisée à colorer: & ainsi on s'y laisse plus facilement surprendre. Il faut donc éviter comme des discours scanda-

leux

ux les louanges des richesses & de ceux
ui les recherchent avec passion. Il se faut
ortifier par des principes de verité contre
ette corruption secrette, & n'accoutu-
ner pas l'esprit à regarder comme inno-
ente la conduite ordinaire des gens du
monde dans l'acquisition & dans l'usage
u'ils en font.

VI. On peut faire la même réflexion
ır ce que l'Apôtre ajoûte, que l'on ne
oit point entendre parmi les Chrétiens
e paroles folles & bouffonnes, qui ne con- v. 4.
iennent pas, dit-il, *à notre vocation.* L'A-
ôtre trouve donc de la contrarieté entre
ı vocation des Chrétiens & les paroles
olles & bouffonnes. Or quelles sont ces
aroles folles & bouffonnes? Ne doit-on
nettre de ce genre que celles qui seroient
rossieres & sans esprit? Les railleries fines
& délicates en seront elles excluses, par-
eque l'esprit dont elles sont accompa-
nées, les rend plus pénetrantes & plus
apables d'entrer dans le cœur?

La folie est contraire à la sagesse, &
on à l'esprit. Quelque ingenieuses que
oient les paroles, elles sont folles quand
lles ne sont pas accompagnées du sel de
ı verité & de la sagesse. Or quelle sagesse
'a-t'il à remplir son esprit de maximes du
nonde, toutes fondées sur les idées faus-
es qu'on y a des biens & des maux de

cette vie? Quelle verité y a-t'il à faire regarder les grandes choses comme petites, les petites comme grandes, les malheureux comme heureux, & les heureux comme malheureux? Donc tous les discours qui donnent de fausses idées doivent être mis au rang des paroles folles.

V. to. 1. pag. 41. & suiv.

VII. Il y a encore une infinité d'autres discours que l'on peut mettre du même rang, comme tous ceux qui ne plaisent à l'esprit que parcequ'ils excitent & remuent ses passions vicieuses, sa curiosité, sa malignité, sa vanité. Car tous ces discours ne conviennent point à la sagesse chrétienne. Ce n'est point parler sagement que d'augmenter, en parlant, les maladies de ceux à qui l'on parle, & les siennes propres. Or que font autre chose les louanges & les vaines complaisances, que d'augmenter l'orgueil de ceux à l'égard de qui l'on en use, & de les empoisonner davantage? Tous les discours qui peuvent nuire ou au prochain, ou à nous mêmes, sont donc compris dans ce que l'Apôtre appelle *paroles folles*; parcequ'il n'y a rien de moins sage que de se faire des playes par ses paroles, selon qu'il est dit: *Le fou est blessé par ses paroles*: STULTUS *cæditur labiis*. Quand elles n'apporteroient point d'autre dommage que celui d'accoutumer l'ame à se plaire dans la

Prov. 10. 8.

ufſeté & dans la vanité, de diminuer en
le le goût de la verité, de la rendre plus
iſſipée, plus remplie d'imaginations vai-
es & inutiles, c'en eſt ſans doute aſſez
our être compriſes dans ce que l'Apôtre
ondanne par les termes de *paroles folles:* v. 4.
TULTILOQUIUM.

VIII. Les hommes qui ne conſiderent
e dereglement du peché que par rapport
eux, ne trouvant pas dans la fornication,
impudicité, l'avarice, une malignité qui
es bleſſe, ne ſe ſeroient pas portés d'eux-
nêmes à exclure du royaume de Dieu,
eux qui en ſont coupables. C'eſt pour-
quoi l'Ecriture y a voulu ſuppléer en mar-
quant cette excluſion par des termes clairs
& ſans équivoque. *Sachez*, dit l'Apôtre, v. 5.
*qu'aucun fornicateur, aucun impudique, au-
cun avare, ce qui eſt une idolatrie, ne ſera
héritier du royaume de* Jeſus-Chriſt. Et il
répete la même doctrine en termes éga-
lement clairs dans pluſieurs lieux de ſes
Epitres, afin d'oppoſer cette digue à la
licence des opinions des hommes. Et ce- Enchir.
la nous apprend, dit ſaint Auguſtin, à ne c. 78.
juger pas des pechés par les lumieres
trompeuſes de l'eſprit humain; mais par
ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connoî-
tre dans ſes Ecritures, du jugement qu'il
en porte. Il n'y a que l'ouvrier qui ſache
juſqu'à quel point ſon ouvrage eſt gâté &

défiguré par les pechés que l'on commet contre ses loix. On voit bien que l'on n'est pas maître des autres hommes, & ainsi on compte pour quelque chose les outrages qu'on leur fait, & les dommages qu'on leur cause : mais on se croit maître de son corps & de son ame, & qu'ainsi l'on en peut disposer comme l'on veut ; & c'est une grande erreur. Nous ne sommes pas plus à nous-mêmes que les autres sont à nous, parceque nous appartenons totalement à Dieu, qui nous donne notre ame & notre corps en dépôt pour en user selon ses regles. Jesus-Christ comme Redemteur de l'un & l'autre, s'en est acquis la propriété par le prix inestimable de son sang : *Emti enim estis pretio magno.* Ainsi
1. Cor. 6. 20.
l'usage que nous en faisons contre sa volonté, est une injustice, un larcin, & une usurpation criminelle d'un bien qui ne nous appartient pas.

IX. L'Apôtre joint l'avarice à la fornication & à l'impudicité, parcequ'elle consiste de même dans le mauvais usage de biens qui appartiennent à Dieu, & qu'il ne nous accorde que pour nous en servir selon les regles qu'il nous a préscrites. L'illusion des fornicateurs & des impudiques consiste, comme il a été dit, à se croire maître de leurs corps, & l'illusion des avares consiste à se croire maîtres de

eurs richesses, & à s'imaginer qu'ils en
peuvent disposer selon leur volonté. C'est
a pente & l'inclination des hommes de
s'imaginer qu'ils peuvent disposer à leur
fantaisie de tous les biens à l'égard des-
quels les autres hommes n'ont pas droit
de les troubler. Cependant Dieu n'accor-
de à personne, ni sur les royaumes, ni
sur les richesses, ni sur son ame, ni sur
son corps cette sorte d'empire indépen-
dant de sa justice & de ses loix. L'usage
de toutes ces choses dépend de loix fixes
& immuables, sur lesquelles ceux qui les
ont en garde seront jugés. Et ces loix ne
sont point de vaines idées, ce sont des
loix invariables & d'une force invincible,
parcequ'elles sont la justice même & la
volonté de Dieu. Un avare amasse des
biens pour soi, les garde pour soi, en
jouit pour son seul plaisir. Quel mal fait-
il? Il fait le mal de se rendre usurpateur
de ces biens, de les soustraire à Dieu, &
à ceux à qui Dieu veut qu'il les distribue.
Il fait le mal de s'en rendre esclave, d'y
attacher son bonheur, & d'en faire son
Dieu. Voilà le mal qu'il fait. Il est injuste,
il est voleur, il est usurpateur des droits
de Dieu, & il attire sa colere & ses châti-
mens, qui sont particulierement destinés
à tirer vengeance du mauvais usage que
les hommes font des biens qu'il leur a ac-

v. 6. cordès. *C'est pour ces choses*, dit ici l'Apôtre, *que la colere de Dieu tombe sur les enfans de desobéïssance, sur les hommes rebelles à la verité* : Propter *haec enim venit ira Dei in filios diffidentiae.*

SUR L'EVANGILE

DU III. DIMANCHE

DE CARESME.

EVANGILE. *Luc. 11. 14.*

En ce tems-là : Jesus chassa un démon qui étoit muet : & lorsqu'il éut chassé le démon, le muet parla, & tout le peuple fut ravi en admiration. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent : Il ne chasse les démons que par Béelzebut prince des démons. Et d'autres le voulant tenter lui demandoient qu'il leur fist voir un prodige dans l'air. Mais Jesus connoissant leurs pensées leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, & toute maison divisée contre elle-même tombera en

ruine. Si donc satan est aussi divisé contre lui-même, comment son regne subsistera-t-il ? Car vous dites que c'est par Béelzebut que je chasse les démons. Que si je chasse les démons par Béelzebut, par qui vos enfans les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons ; il est donc visible que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possede est en paix : mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il mettoit sa confiance ; & distribuera ses dépouilles. Celui qui n'est point avec moi est contre moi : & celui qui n'amasse point avec moi, dissipe au lieu d'amasser. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme ; il s'en va par des lieux arides cherchant du repos ; & comme il n'en trouve point, il dit : Je retournerai en ma maison d'où je suis sorti ; & y venant il la trouve nettoyée & parée. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui, & entrant dans cette maison ils en font leur demeure : & le

dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il disoit ces choses, une femme élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit : Heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont nourri. JESUS *lui dit : mais plutôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent.*

EXPLICATION.

I. CE démon qui produisoit sur le corps l'effet de le rendre muet, étoit une image sensible que Dieu exposoit aux hommes, pour leur faire concevoir l'effet spirituel que le démon produit sur les ames, infiniment plus commun que le premier : car au lieu qu'on en trouve peu qui ayent la langue du corps liée par l'opération du démon, on en trouve peu au contraire qui n'ayent la langue du cœur liée par ses impressions. On ne voit que des muets spirituels : & pour en être persuadé, il ne faut que considerer que la parole nous ayant été donnée de Dieu pour certaines fins, toutes celles qui ne sont point employées pour quelqu'une de ces fins, n'étant comptées pour rien devant Dieu, ceux qui ne parlent qu'en cette maniere, ne passent devant Dieu que

des muets: Ce ne sont pas des paro-
aisonnables, ce sont des bruits con-
privés de raison; ce sont des cris de
netiques agités par une imagination
ıpée, & qui n'expriment que les vai-
antaisies qui leur passent par l'esprit,
s mouvemens des passions qui les re-
nt. A l'exception des paroles qui en-
t dans les fins pour lesquelles Dieu
s en a accordé l'usage, toutes celles
l'on dit ne sont que *des sons de cymba-* 1. Cor.
tentissantes, comme parle S. Paul: & 13. 1.
ılus grans parleurs sont souvent les
muets, comme dit saint Augustin:
a tacentibus de te; quoniam loquaces Conf. ß.
sunt. En un mot, pour être muet se- l. 1. c. 4.
Dieu, il suffit de ne faire point servir
ırole à l'execution de ses volontés.

. Pour concevoir plus en détail le
ıd nombre de ces muets spirituels, il
ııt que considerer que le premier, le
naturel & le principal usage de la pa-
est de benir Dieu, & de lui offrir un
fice de louanges, selon ce qu'il dit Ps. 49.
nême par le Prophete: *Le sacrifice de* 23.
ıge m'honorera: SACRIFICIUM *lau-*
ınorificabit me. Ce devoir est compris
la sanctification du nom de Dieu.
i saint Augustin en fait un comman-
ent exprès dans ce qu'il dit sur ces pa-
, d'un Pseaume: *Louez le Seigneur*, In Ps.
134. n. 15.

„ vous qui êtes esclaves. Qu'y a-t-il de plus
„ juste, de plus convenable, de plus doux
„ que cette obligation ? Si les esclaves ne
„ louent pas le Seigneur, ils sont superbes,
„ ingrats, irreligieux : & ce qu'ils gagnent
„ en ne le louant pas, est qu'ils l'obligent à
„ leur faire éprouver sa séverité. Un esclave
„ ingrat qui ne veut pas louer son maître,
„ ne laisse pas d'être esclave. Vous êtes éga-
„ lement esclaves en le louant, & en ne le
„ louant pas : mais en le louant, vous vous
„ le rendez favorable ; & si vous ne le louez
„ pas, vous l'offensez. Dieu veut être loué,
„ parcequ'il nous est utile de le louer. Ses
„ biens n'augmentent pas nos louanges :
mais ce sont les nôtres qui augmentent : NON *enim laudibus nostris crescit Deus, sed nos*. Ainsi ceux qui manquent à ce devoir sont d'autant plus coupables, que ce que Dieu leur commande n'est que pour leur bien.

Ces louanges sont des moyens qu'il nous donne d'obtenir de lui de nouveaux bienfaits. Ce sont des remedes & des soulagemens de nos maux, puisque, comme dit encore saint Augustin, la louange de celui qui nous châtie est le remede des plaies qu'il nous fait : *Laus flagellantis medicina est vulneris*.

Enfin, les louanges de Dieu sont le seul moyen de satisfaire à la fin de notre être :

car nous ne sommes au monde que pour cela. Dieu n'a fait l'ancien monde que pour faire louer sa puissance & sa justice; & il n'a créé le monde nouveau que pour faire louer sa misericorde, & faire donner *la gloire à sa grace*: I N *laudem gloriæ gratiæ suæ.* Ainsi la louange de Dieu est la fin de toutes choses; & ce sera l'unique occupation des Bienheureux dans l'éternité: *In sæcula sæculorum laudabunt te.* De sorte que comme la vie présente ne doit être que l'apprentissage de l'autre, & que nous n'y avons pas une autre fin que dans l'autre, ce doit être sans doute un des principaux emplois de notre vie voyagere. Quiconque donc n'use pas, pour louer Dieu, du don qu'il lui a fait de la parole, doit passer pour un muet & pour un homme possedé d'un démon muet; puisqu'il n'y a que l'impression du démon qui l'empêche de faire cet usage de la parole.

Ephes. 1. 6.

Ps. 83. 5.

III. On peut comprendre sous les louanges de Dieu les prieres qu'on lui fait pour obtenir son secours, puisque ces prieres sont en même tems une confession & une louange publique de sa misericorde & de sa puissance. Mais en prenant même la louange de Dieu dans cette étendue, c'est-à-dire, en y comprenant les prieres; combien y a-t-il de muets

parmi les Chrétiens, puisqu'il y en a si peu qui donnent chaque jour à la priere & aux louanges de Dieu, des tems réglés; & qu'entre ceux qui y en donnent, il y en a peu qui l'employent comme il faut? Cependant & ceux qui ne louent ni ne prient point Dieu, & ceux dont les louanges & les prieres ne sont pas accompagnées d'une charité sincere, sont regardés de Dieu comme des muets; parce qu'ils ne font pas de la parole l'usage pour lequel elle leur a été donnée. Vous louez toujours, si vous aimez toujours, dit saint Augustin: & par consequent ceux qui n'aiment jamais, ne louent jamais, quand ils ne cesseroient point de prononcer de bouche les louanges de Dieu: *Quoniam loquaces muti sunt.*

IV. Outre le devoir de louer Dieu & de le prier, qui fait le plus saint usage de la parole, il y en a encore un autre qui est également nécessaire. C'est celui de confesser ses pechés à Dieu & aux hommes. En manquant à observer ce devoir, on tombe plus que par aucun autre crime en la possession du démon muet. Car comme l'impénitence a été jointe à son crime dès le commencement, il est devenu par là le roi des impénitens. Il n'a jamais confessé ses pechés; il ne hait rien tant dans les hommes que la confession des pechés,

n'éloigne de rien tant ceux qui lui
assujettis. Il le fait en remplissant
ie d'une fausse honte, qui fait rougir
confesser ce qu'on n'a pas rougi de
mettre ; qui nous fait concevoir de
onfusion du remede, lorsque l'on
a point eu du mal même ; qui fait
ndre de découvrir ce qui ne peut être
é : & c'est par cette fausse honte
l engage les hommes dans le plus
de tous les partis, qui est de cacher
r un tems ce qui sera éternellement
ouvert, & qui auroit été effective-
t caché pour l'éternité, si on l'avoit
ouvert durant le tems. Voilà les
ts du diable, c'est-à-dire, ceux que
able rend muets. Non seulement il
mpêche par là de recevoir la rémis-
de leurs pechés ; mais il fortifie leurs
vaises habitudes, & les endurcit dans
al. *Parce*, dit David, *que je me suis* Ps. 31.
mes os se sont envieillis. C'est pour s'op- 3.
r à ces desseins du démon muet, que
pénitens vraiment touchés de Dieu
des efforts généreux pour rompre ce
ce ; ce qui est marqué par ces paroles
nême David : *J'ai dit : Je confesserai* Ibid. v.
e moi même mon iniquité au Seigneur : & 5.
avez, mon Dieu, *remis l'impiété de mon*
. Un effort commun & une résolution
naire ne suffit pas pour éloigner ce dé-

mon muet. Il faut une résolution forte & une sainte violence. *J'ai dit : Je confesserai contre moi-même.* Mais en récompense si nous nous faisons cette sainte violence qui ravit le ciel, afin d'entrer dans le sanctuaire de l'humilité, notre peché nous sera remis aussi-tôt, parcequ'il est écrit que *Dieu accorde sa grace aux humbles*, & qu'il remet l'impieté des pechés à ceux qui la lui confessent. *Et tu remisisti iniquitatem peccati mei.*

V. Enfin il y a encore une autre maniere d'être muet devant Dieu, à laquelle le démon n'a pas moins d'envie de nous engager. C'est la suppression de la verité, lorsqu'il s'agit de lui rendre témoignage, de la soutenir, d'en instruire ceux qui ont besoin de la connoître. C'est par ce silence auquel la timidité ou l'interêt réduisent la plupart des hommes, qu'il arrive que la justice & l'équité sont si abandonnées dans une infinité de rencontres ; que tant d'innocens sont opprimés par la calomnie ; que ceux qui ont affaire à de plus puissans qu'eux, trouvent si peu de support & de protection dans le monde, que le Sage dit, *que personne ne les y console.* Eccle. 4. 1. Vidi *calumnias quæ sub sole geruntur.... & neminem consolatorem.* Presque tous les hommes ont la langue liée par leur cupidité, & par le démon qui en est le maître,

Ils n'ont jamais de paroles à donner à la charité & à la verité; ils les donnent toutes à l'interêt. Ce n'est jamais à eux à soutenir les innocens malheureux. Ainsi le *juste* Is. 57. 1. *périt*, non seulement sans qu'on en parle, mais aussi *sans qu'on y pense* : Justus *perit & non est qui recogitet in corde suo*. On est même ingenieux à trouver des raisons pour se prouver à soi-même que ces innocens malheureux ont tort, & qu'ils ne souffrent que ce qu'ils méritent ; car par ce moyen on s'épargne la honte qu'il y a à les abandonner : ainsi l'on fait tout ce qu'il faut pour demeurer tranquilement en la possession de ce démon muet qui nous lie la langue, & qui fait que tout le commerce de la parole qui n'est destiné qu'à s'instruire les uns les autres de la verité, s'employe à se tromper l'un l'autre, & à confirmer dans l'erreur ceux qui sont trompés, selon qu'il est dit dans le Pseaume : *Chacun ne dit que des choses vaines à* Ps. 12. *son prochain. Leurs levres sont trompeuses ; ils* 3. *parlent avec un cœur double.*

VI. Les muets sont d'ordinaire sourds, & ils ne sont muets que parcequ'ils sont sourds, & que l'idée du son ne frappant point leur imagination, ils ne sont point excités à l'imiter par la langue. Il en est de même de ce qui rend les ames muettes. Le diable leur procure d'abord une sur-

dité spirituelle par le tumulte du monde. La verité ne se fait point entendre au fond de leur cœur : ainsi ne la connoissant point, ils ne pensent point à en faire part aux autres par leurs paroles. Que s'ils connoissent certaines vérités, ils ne connoissent point la verité qui les oblige à les défendre. L'unique moyen qui nous peut empêcher d'être muets, est donc de remedier à notre surdité ; c'est de nous retirer du tumulte des créatures, pour être en état d'entendre la voix de Dieu : c'est d'écouter moins les hommes, pour écouter Dieu davantage. Sans cela nous serons toujours muets devant Dieu, parceque nous ne cesserons jamais d'être sourds.

VII. Mais avec quelle disposition est-on obligé d'écouter Dieu, afin de cesser d'être sourds ? c'est ce que nous pouvons apprendre des dernieres paroles de cet Evangile. Il y est dit qu'une femme toute transportée des paroles de Jesus-Christ, élevant sa voix du milieu du peuple, s'écria :
v. 27. *Heureuses les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont allaité !* & que Jesus-Christ lui répondit :
v. 28. *Mais plutôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu & qui la pratiquent !* Par où il nous marque en peu de mots en quoi consiste le vrai bien des hommes, & nous donne ainsi la plus importante de toutes les instructions.

Ce ne sont pas seulement les Philosophes qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien, ce sont generalement tous les hommes, savans, ignorans, éclairés, stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeureroit indifferent, le cœur ne sauroit s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond un cri secret qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur ! Les richesses tiennent lieu de cet objet à l'égard de quelques-uns, le plaisir aux autres, la grandeur & la puissance humaine à d'autres. Il y en a qui se proposent des bonheurs philosophiques.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus !

HEUREUX *celui qui a pu connoître les causes de toutes choses ; & qui a mis sous ses piés toutes sortes de craintes & le destin inexorable !* D'autres se bornent au plaisir d'une vie privée, & inconnue. *Felix quisquis tacitum vitæ securus iter tenet, ignotus rerum dominis, nec potenti cognitus aulæ !* HEUREUX *celui qui mene en assurance une vie cachée, inconnue aux Princes & aux courtisans.* Entre les ames qui s'attachent aux vrais biens, & qui les recher-

chent les unes s'attachent à un moyen; les autres à un autre : & dans le commencement de ce discours incomparable que Jesus-Christ fit à ses Apôtres sur la montagne, il leur propose les moyens qui nous conduisent à ce souverain bonheur, sous huit formes differentes, qui est ce qu'on appelle les huit béatitudes : *Bien-*
Matt. 5. 3. & sui. *heureux les pauvres d'esprit*, &c ! *Bienheureux ceux qui sont doux*, &c ! L'Ecriture les propose en d'autres lieux sous d'autres idées, comme sous celle de la crainte de
Ps. 127. 1. Dieu : *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur.* Beati *omnes qui timent Dominum*:
Ps. 39. 5. sous celle de l'esperance : *Heureux celui qui met toute son esperance au nom du Seigneur!* Beatus *vir, cujus est nomen Domini spes ejus !* sous celle de l'observation des commandemens de Dieu, & de la recherche
Ps. 118. 1. 2. de sa loi : *Heureux ceux qui sont purs dans la voie, qui marchent selon la loi du Seigneur. Heureux ceux qui tâchent de pénetrer ses ordonnances, & qui le cherchent de tout leur cœur !* Mais Jesus-Christ ne réduit en aucun lieu cette voie qui conduit au ciel, à une idée si précise, si nette, si generale, si étendue, qu'il le fait dans ces paroles:
Luc. 11. 28. *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent* : Beati *qui audiunt verbum Dei, & custodiunt illud.* Ce n'est point là une partie de la voie qui con-

duit au bonheur souverain: c'est cette voie toute entiere & dans toute son étendue. Ce n'est point la voie de quelques-uns, c'est la voie de tous. Quiconque ne marche point par cette voie, n'y arrive point; & quiconque y marche, y arrive. Ce n'est pas la voie des seuls Martyrs, des seules Vierges, des seuls Apôtres, des seuls Confesseurs, c'est la voie de tous les Saints. En un mot, c'est la voie de tout le corps de Jesus-Christ.

VIII. Or cette parole de Jesus-Christ qui nous apprend la voie de la vraie béatitude, nous apprend en même-tems le vrai remede de cette surdité qui nous rend muets. On n'est plus sourd quand on entend la parole de Dieu. Mais pour l'entendre il faut y mettre son bonheur, & la desirer ardemment: il faut crier dans son cœur: *Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent!* Voilà le moyen d'éviter cette surdité spirituelle, qui nous rend non seulement sourds devant Dieu, mais aussi muets, soit à l'égard des louanges de Dieu, soit à l'égard de la confession de nos pechés, soit à l'égard du devoir de rendre en toutes choses témoignage à la verité.

Il faut que cette parole de Jesus-Christ nous plaise: *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent!* Il

faut qu'elle ait retenti aux oreilles de nôtre cœur, & qu'elle lui ait fait jetter ce cri : *Heureux !* BEATI C'est la premiere des paroles qu'il faut écouter ; & elle ouvre la porte du cœur à toutes les autres. L'écouter d'une maniere qui nous fasse regarder comme un bonheur de l'écouter, n'est pas l'écouter d'une maniere froide. C'est l'écouter en l'aimant & en l'observant. L'écouter sans l'aimer & sans l'observer ; ce n'est pas même l'écouter ; puisque ceux qui ne l'observent pas, n'ont pas appris de l'Ecriture cette parole importante : *Qu'il ne faut pas aimer Dieu de parole ou de la langue seulement, mais qu'il le faut aimer dans la verité & par des œuvres réelles & effectives :* NON *diligentes verbo neque linguâ, sed opere & veritate.*

1 Joan. 3. 18.

IX. Enfin quand Jesus-Christ déclare heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui l'observent, il n'entend pas une partie de ses paroles, mais il entend l'assemblage de toutes les veritès qui marquent à chaque homme ce que Dieu demande de lui pour être sauvé. Car c'est à quoi Dieu nous commande d'être continuellement attentifs. PENSEZ *toujours*, dit l'Ecriture, *à ce que Dieu vous a commandé :* QUÆ *præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* On peut écouter une

Eccli. 3. 22.

le la parole de Dieu, & observer
rtie de cette parole sans être heu-
uisque l'omission d'un devoir es-
suffit pour nous perdre, C'est- *v.* 23.
oi Jesus-Christ nous dit dans cet
le, que *celui qui n'est point pour lui,*
re lui: Qui *non est mecum, contra*
& que *celui qui ne recueille point*
, *dissipe*, & n'amasse rien. C'est-à-
ie celui qui n'est pas pour Jesus-
dans l'observation de tous ses
es, est contre lui & est du parti
nnemis. Il ne faut que l'omission
il devoir essenciel & capital pour
endre ennemi de Jesus-Christ,
ie sauroit être à lui que par l'ac-
lement fidelle & entier de tous ses
es: car *quiconque ayant gardé toute*
t saint Jacque, *la viole en un seu* *Jac.* 2. 10.
coupable comme l'ayant toute violée.



SUR L'EVANGILE
DU LUNDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARESME.

Dans l'Explication, on prend l'Evangile suivant dès le verset 16. du chap. 4. de saint Luc, au lieu qu'il ne commence qu'au v. 23. On a cru que cela serviroit à mieux faire entendre le sens de cet Evangile.

EVANGILE. *Luc.* 4. 23.

EN ce tems-là : JESUS *dit aux Pharisiens : Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-mêmes ;* & que vous me direz : *Faites ici en votre pays d'aussi grandes choses que nous avons oui dire que vous en avez faites à Capharnaum. Mais je vous assure, ajoûta-t-il, qu'aucun Prophete n'est bien reçu en son pays. Je vous dis & je vous en assure, qu'il y avoit beaucoup de veuves dans Israël*

*tems d'Elie, lorsque le ciel fut fer-
é durant trois ans & six mois, & qu'il
eut une grande famine dans toute la
erre; & néanmoins Elie ne fut envoyé
hez aucune d'elles; mais chez une fem-
e veuve de Sarepte dans le pays des
idoniens. Il y avoit de même beaucoup
e lépreux dans Israël au tems du Pro-
hete Elisée; & néanmoins aucun d'eux
e fut guéri, mais seulement Naaman
ui étoit de Syrie. Tous ceux de la sy-
agogue l'entendant parler de la sorte,
urent remplis de colere, & se levant
s le chasserent hors de leur ville, &
e menerent jusques sur la pointe de la
ontagne sur laquelle elle étoit bâtie,
our le précipiter; mais il passa au mi-
ieu d'eux, & se retira.*

EXPLICATION.

JEsus-Christ nous a voulu instruire dans l'Evangile de ce jour par ses pa-
oles & par son exemple, qu'il n'y a point e lieu où les ministres de Dieu trouvent
oins de créance & d'approbation que ans leur propre pays; & trois choses con-
ourent à produire ce mauvais effet. La remiere est que ceux qui les ont vus jeu-
es, & qui connoissent ce qu'il y a de

idées basses & charnelles. *N'est-c*
soient ceux de Nazareth, en pa
notre Seigneur, *le fils de ce Cha*
C'est qu'ils ne l'avoient jamais c
autrement. On conçoit beauc
facilement qu'un homme qu'on
mais vu, est un homme extrao
que d'ajoûter à une idée conçu
long-tems de quelqu'un, de n
qualités qu'on n'y avoit pas re
Jesus-Christ n'avoit pas fait pa
puissance & sa sagesse, lorsqu'
pas encore tems qu'il se mani
monde: & ceux de Nazareth
pas capables de comprendre ce
duite. Ils supposoient donc qu
ne leur avoit point fait connoître
point, & ils se faisoient de leur ig
une preuve contre tout ce qu

ent avoir en cette qualité. On
presque qu'ils fussent exemts de
nécessités humaines. Un Prédi-
rabaisse en mangeant avec les
n conversant avec eux, & en
e choses communes. L'esprit des
n'a point cette facilité, de con-
ntôt un homme dans l'ordre des
mmes, & comme assujetti à tou-
cessités des hommes, & tantôt
in homme séparé des autres par
on de Dieu, & destiné à être in-
de ses volontés. Cette humeur
nes est sans doute injuste: mais
moins de la prudence des mi-
l'Eglise d'y avoir beaucoup d'é-
d'avoir soin pour conserver le
ui leur est dû, de se commettre
: le commun du monde. Car si
abaissement pour eux de se faire
s des actions attachées à la con-
mmune des hommes: combien
: un plus grand de se faire voir
défauts réels que l'on ne sauroit
ns les conversations qu'on a avec
e faut pas prétendre qu'ils ne s'en
ront pas. La subtilité des plus
est très-grande, quand il s'agit
ivrir les défauts des Ecclesiasti-
n'en avoit jamais pu remarquer
Jesus-Christ, & cependant ceux

de Nazareth étoient les moins disp
tous les Juifs à l'écouter & à le rec
tre pour ce qu'il étoit ; parcequ'
voient vu vivre & travailler parmi
un métier ordinaire. Combien do
donc suppoſer que ceux qui ont to
été ſpectateurs de nos défauts, de
patiences, de nos imprudences
moins diſpoſés à voir en nous,
nous leur parlerons de la part de
ce qui doit attirer leur créance & le
pect ? C'eſt une des raiſons de pru
chrétienne qui doit obliger les Paſ
mener, autant qu'ils peuvent, une
tirée & ſéparée du commerce a
hommes.

III. La ſeconde raiſon qui eſt
fort naturelle, c'eſt que l'envie e
plus ordinaire & plus forte entre l
de même pays qu'entre les autres.
humain ne ſauroit ſouffrir d'être
d'honorer ceux qu'il n'a pas toujo
norés : & comme il eſt ennemi d
vation de qui que ce ſoit, il exerc
culiérement cette paſſion ſur ce
ayant été égaux aux autres dans
tain tems, viennent enſuite à s'éle
deſſus d'eux.

Enfin on prétend un certain dr
les gens de ſon pays. On croit qu'i
obligés d'avoir plus d'égards & de

on pour ceux de leur ville, que
l'autres en toutes sortes de choses.
de Nazareth supposoient donc
nt de la patrie de Jesus-Christ, ils
it plus de droit que d'autres de lui
ider des miracles : & ils ne consi-
nt pas que les miracles étant des
de Dieu, il les peut dispenser com-
veut, sans y garder de regles cer-
C'est ce que Jesus-Christ leur ap- v. 27.
par l'exemple de Naaman le Syrien, & 26.
a veuve de Sarepte qui fut nourrie
ie durant la famine.

Ces dispositions qui se rencontrent
es gens du pays de chacun, sont
sons solides à un Prédicateur évan-
e, s'il n'y est point obligé par quel-
cessité, d'aimer mieux exercer son
ere en tout autre lieu qu'en celui de
lance. C'est une des instructions
sus-Christ nous a voulu donner par
lui arriva à Nazareth. Il est vrai que
ie laisse pas toujours au choix de ses
tes de travailler où ils veulent. Il les
ie quelquefois à certains lieux, &
r laisse pas la liberté d'en choisir
s. Dieu oblige ses ministres à tra-
dans des terres ingrates par cer-
desseins cachés qu'il a d'en tirer des
que nous ne connoissons pas. Je-
rist nous donne l'exemple de tout

cela dans sa conduite envers ceux de Nazareth. Il ne commence point à prêcher par Nazareth, Il établit sa réputation & sa créance en d'autres lieux; mais il ne laissa pas d'y venir lorsque l'ordre de Dieu l'y conduisit: & ce fut la malice de ceux de Nazareth qui l'en fit sortir.

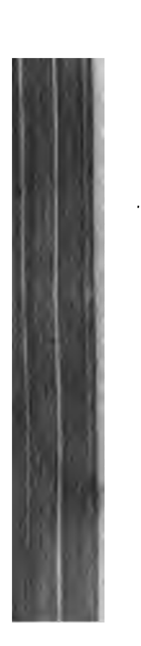
V. Une des choses les plus importantes qu'il y ait pour obtenir les graces de Dieu, est de bien connoître qu'elles ne nous sont pas dûes, & que Dieu peut avec justice nous les refuser; afin que nous mettions toute notre confiance, non en nous-mêmes, mais en la bonté de Dieu. Ce qui éloigna la benediction de Dieu de dessus les Juifs, fut qu'ils croyoient qu'en qualité d'enfans d'Abraham ils étoient infiniment au-dessus des autres. Leur temple, leurs céremonies, leurs sacrifices, la qualité de peuple de Dieu les élevoient tellement, qu'ils s'imaginoient devoir être préferés en tout aux Gentils; & ils sortoient par là de l'état d'humiliation où ils devoient être à l'égard de Dieu. C'est la principale instruction que Jesus-Christ donna à ceux de Nazareth & cette instruction les choqua tellement, qu'ils se résolurent de le précipiter. Une résolution si desesperée fait voir que les passions de ces gens-là étoient plus aigres & plus violentes que celles de

commun des Juifs, & qu'ayant moins d'estime pour Jesus-Christ, ils étoient plus disposés à le persecuter. Le mépris dispose à la colere, & la colere à la violence; & cela nous apprend qu'il faut principalement éviter certaines passions qui sont les sources des autres parcequ'elles nous disposent aux plus grandes & plus criminelles : & comme nous en avons toujours quelques-unes en nous, il faut reconnoître que c'est une misericorde de Dieu, de ce qu'il ne permet pas qu'elles soient excitées par les occasions & par les objets, & qu'il les empêche ainsi de produire tous les effets qui en pourroient naître.

VI. Saint Matthieu & saint Marc qui ont fait le récit de ce que Jesus-Christ fit à Nazareth, aussi-bien que saint Luc, y ajoûtent cette circonstance, que Jesus-Christ *n'y fit pas beaucoup de miracles, à cause de l'incredulité des habitans de cette ville : Et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem eorum*, dit saint Matthieu. *Il ne put faire en ce lieu aucun miracle*, dit saint Marc, *sinon qu'il y guérit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains.* Or il est bien clair qu'on ne sauroit entendre par cette impuissance de faire les miracles à Nazareth, marquée par cet Evangeliste, une impuissance entiere &

Matth. 13. 58.

Marc. 6. 5.



ſus-Chriſt deux ſortes de puiſſa
ne ſans bornes, & à laquelle il
qui ſoit impoſſible; l'autre bo
ſageſſe, & ſelon laquelle on d
ſusChriſt ne peut pas ce que ſa
trouve pas à propos de faire. I
que de cette impuiſſance réglé
geſſe divine, qu'il eſt dit que J
ne put operer beaucoup de gué
porelles dans Nazareth; parc
reſolu de n'accorder cette grac
qui n'étoient pas comme les h
Nazareth, dans un eſprit d'
oppoſé entiérement à la foi.

Or ce que ces Evangeliſtes
lieu-là des miracles, on le peu
diſtribution de ſes graces. Il n'
pas donner, lorſqu'il n'étoit p
dre de ſa ſageſſe qu'il en do

ıme il a été empêché de faire toutes
choses par des raisons divines qui
ent le principe de sa conduite, on
: dire qu'il ne les pouvoit faire, au
ne sens que les Evangelistes nous di-
ici: qu'il ne put operer beaucoup de
:isons corporelles dans Nazareth.

'II. Lorsqu'on represente le danger
. y a dans certains états, comme, par
nple, dans les Religions peu réglées
on place des enfans, dans la vie com-
ıe du monde, dans des établissemens
ɾsiastiques, qui paroissent peu propor-
nés à l'âge & aux forces de ceux que
y engage; on croit faire une réponse
le, d'alleguer qu'il n'est pas impossi-
le se sauver dans tous ces états. On
qu'il y a du danger par tout, quand
ı'a pas bonne volonté; & qu'on se
e par tout, quand on l'a. Mais il y a
. de l'illusion dans cette réponse. Il est
, vrai qu'on se peut sauver dans tous
:tats que l'on marque: mais on ne s'y
e pas sans des efforts que peu de gens
. Il est vrai que ceux qui y sont se
:roient sauver par le moyen des gra-
ļu'ils recevroient de Dieu: mais Dieu
: pas toujours disposé à donner à ceux
;'engagent dans ces états, de ces gra-
ııissantes sans lesquelles on ne s'y sau-
as effectivement. Il est donc vrai que

n'y auroit point de prudence à cl
état plutôt qu'un autre ; & si le s
également facile dans les états co
à la nature & dans les plus incon
on ne choisiroit jamais un état
puisqu'on n'y trouveroit pas plus
que dans un état plus facile. Ain
effet de sa bonté, que sa grace
dans ces conditions que l'on a ch
des vûes charnelles ; afin que ce
cherchent sincerement soient
chercher & à se procurer une plu
sureté.

VIII. La vraie finesse chréti
donc de n'examiner pas, si ab
parlant, le salut est impossible e
états, mais de se mettre dans ce
se sauve plus ordinairement, &
rare de se danner ; & d'éviter au

isée & commode ; enfin la vie pauvre
bscure à la vie de splendeur & d'éclat.
de gens se sauvent dans les grans em-
s & dans les grandes dignités, & com-
dit saint Bernard, cette parole de l'A- *Ep. 113. n. 1.*
e : *Non multi potentes, non multi nobi-*
P e u *de puissans, & peu de nobles*, se *1. Cor. 1. 26.*
ie dans la suite de tous les siecles. Ce-
ffit pour éviter, autant que l'on peut,
e de ce nombre. Ces états devroient
: être suspects dans le christianisme ;
faudroit apporter bien plus de soin
: les éviter, que l'on n'en apporte
dinaire pour y parvenir. Que si la
ance y met quelques-uns, ils doivent
ment se séparer par leurs bonnes ac-
s du commun de ceux de leur condi-
, que comme il est rare en général
n se sauve dans ces états si élevés, il
rare au-contraire qu'on ne s'y sauve
n pratiquant ce que pratiquent ceux
je parle. Car s'il est rare en general
n grand & un riche parvienne au sa-
comme l'Evangile l'assure, il est ra- *Matth. 19. 23.*
ussi qu'un grand & un riche qui est
ble, dont la vie est pleine de bonnes
res, qui se met dans son cœur au der-
rang des Chrétiens, qui est toujours
de perdre sa fortune & son rang pour
s Christ, n'y parvienne pas ; puisqu'il
devant Dieu ni riche, ni grand, &

Matth. 5. 3. & 19. 14. qu'il est au-contraire du nombre de ces pauvres & de ces petits à qui le royaume des cieux appartient.

IX. Il y a de certains états dans le monde que l'on croit favorables pour s'élever aux établissemens ou du siecle ou de l'Eglise, parceque les Rois y choisissent ordinairement ceux qu'ils élevent aux emplois importans de l'Eglise ou de l'Etat: & c'estpourquoi l'on voit que tous ces états sont fort recherchés. Quand les élections canoniques étoient encore en usage, les personnes de la premiere qualité tenoient à honneur de faire nommer leurs enfans aux moindres prébendes: & l'on voit que la même chose se pratique encore dans les Chapitres d'Allemagne. Il y a de même dans l'Eglise certains états favorables pour faire fortune en l'autre monde, & ce sont ceux qui devroient être les plus recherchés: & s'ils ne le sont pas, cela ne vient que de ce qu'il y a peu de gens qui se conduisent par l'esprit de la foi. Il est facile de juger quels ils sont par ce que nous avons dit, & l'on peut dire en un mot, que ce sont ceux qui sont les plus éloignés de la vie du monde, & les plus conformes à la vie de Jesus-Christ.



SUR L'EVANGILE DE MARDI DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Matth.* 18. 15.

EN ce tems-là : JESUS *dit à ses disciples : Si votre frere a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous & lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frere ; mais s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise ; & s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit à votre égard comme un payen & un publicain. Je vous dis & je vous en assure, que tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le ciel ; & que tout ce que*

vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. Je vous dis encore, que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Pere qui est dans les cieux. Car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon Nom, je m'y trouve au milieu d'eux. Alors Pierre s'approchant, lui dit: Seigneur, pardonnerai-je à mon frere toutes les fois qu'il péchera contre moi, le ferai-je *jusques à sept fois?* JESUS *lui répondit: Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ nous préscrit dans cet Evangile, de quelle sorte nous nous devons conduire envers le prochain dans les fautes qu'il commet contre nous: d'où nous devons conclure de quelle maniere nous devons en user à son égard generalement dans toutes ses fautes. Car elles sont toutes en quelque façon contre nous par la part que nous devons prendre aux interêts de Dieu, & parcequ'en pechant, il nous fait tort par le scandale qu'il nous cause. Quiconque peche, porte les autres à pécher: ainsi il fait tort au prochain,

eche contre lui. Et comme il y a sur
oint à considerer & la disposition in-
ure où l'on doit être à l'égard de ceux
n reprend, & la maniere extérieure
s reprendre, Jesus-Christ nous mar-
l'une & l'autre. Il nous marque la
niere en nous disant, qu'il faut par-
ner au prochain *non seulement sept fois*, v. 22.
septante fois sept fois, c'est-à-dire qu'il
aut pardonner sans bornes, & que
ques fautes qu'il commette, il ne faut
aisser de conserver envers lui la chari-
térieure par laquelle on lui souhaite
lut, & tout ce qui lui est utile pour
rer effectivement ses fautes, & pour
obtenir le pardon de Dieu. Desorte
si la punition lui étoit plus utile, on
ui pourroit souhaiter par ce motif.
i cette loi de Jesus-Christ doit étein-
dans notre cœur toute aigreur, tou-
ersion, tout desir de vengeance, &
er tous nos mouvemens par la seule
té du prochain. Il s'ensuit de-là, que
ous devons être intérieurement dans
e disposition de paix & de charité en-
le prochain, nous devons être dispo-
ussi à lui pardonner extérieurement
es les fois qu'il nous en recherchera,
u'il nous donnera des marques d'un
ngement effectif. C'est ce que la cha-
demande de nous. Mais elle ne de-

mande pas que nous prévenions toujours par des civilités ceux qui nous ont offensés; parcequ'il ne leur est pas toujours utile que nous en usions ainsi. C'est la regle que nous devons suivre, & qui accorde la diversité apparente du sentiment qu'il y a sur ce point entre les Peres. Saint Augustin n'oblige point, ce semble, celui qui est offensé à faire des avances pour adoucir celui qui l'a offensé. Saint Chrysostome au-contraire semble y obliger: & le dénouement de cette contrarieté apparente, est qu'on n'y est pas toujours obligé; parcequ'il n'est pas toujours utile de le faire, & qu'on y est obligé quand on a sujet de croire que cela est utile ou nécessaire pour gagner le cœur du prochain.

II. Pour ce qui regarde la maniere de reprendre extérieurement le prochain, Jesus-Christ en prescrit aussi les regles, & il donne lieu d'en conclure que c'est un devoir très important dans la vie chrétienne, que celui de pratiquer la correction. Il est vrai que tout le monde n'y est pas également propre. Car il y a des gens qui n'ont aucun talent pour faire impression sur l'esprit des autres par les corrections. Il y en a qui n'ont point en eux le sel de la sagesse pour les assaisonner, & qui ne s'y doivent pas hazarder, parce-

qu'ils n'ont pas assez de prudence pour les faire comme il faut. Et c'est pourquoi saint Basile défend au commun des Religieux de se mêler de reprendre les autres, parce, dit-il, que tous n'en ont pas le don.

Mais souvent si ce n'est pas une faute de ne faire point la correction au prochain, c'est une très-grande faute de s'être mis dans l'impuissance de le faire. On méne une vie de passion & d'interêt. Il paroît par toutes les actions qu'on n'aime que soi-même. On n'a aucun soin de se corriger de ses défauts, & on rebute ceux qui nous en avertissent. Qui doute que dans cet état on ne soit fort mal propre à corriger les défauts d'autrui ? C'est donc une charité génerale que nous devons à tous les Chrétiens, de vivre avec tant de moderation, de bonté & de desinteressement, que nous nous rendions par-là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occasions que nous en aurons.

III. Mais comme il arrive quelquefois qu'on est obligé de faire la correction au prochain, & qu'on ne s'en peut dispenser, parcequ'il n'y en a pas d'autres qui la puissent faire, Jesus-Christ nous en marque les conditions dans cet Evangile, en nous faisant entendre toutes les autres par une seule qu'il nous exprime. Jesus-Christ

veut que nous le prenions à part & seul à seul, pour lui épargner la confusion qu'il recevroit si nous rendions sa faute publique; & nous devons conclure de-là, que pour faire utilement la correction au prochain, il faut user envers lui de ménagement pour ne pas irriter ses passions. Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles, sa colere par des exagerations, son orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de réprehensions qui lui ôtent l'esperance de se pouvoir corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on est prévenu, depeur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention. Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque interêt, ou par quelque passion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de son bien. Il lui faut faire paroître, si l'on peut, qu'on étoit plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis, afin qu'il ne semble pas qu'on s'y soit porté gratuitement, & par un secret desir de l'incommoder, & de lui déplaire. Enfin, comme on a toujours divers défauts qui se présentent en foule à l'esprit de celui qu'on reprend, il faut que ce-

lui qui fait la correction l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroisse pas qu'il en prenne aucun ascendant sur celui qu'il reprend, ni qu'il se croie exemt des défauts qu'il se trouve obligé de reprendre dans les autres.

Il est vrai que tout cela se doit pratiquer fort diversement, & que les differentes qualités des personnes leur donnent droit de reprendre fort differemment. Un Superieur de Religion, un Evêque, un Curé, un Magistrat, un pere-de-famille, un maître, un ami, un inferieur, une personne familiere, une personne inconnue doivent reprendre en des manieres fort differentes. C'est la prudence & la charité qui doivent regler tout cela. Jesus-Christ s'est contenté de nous présrire la regle génerale dans un exemple particulier, en ordonnant d'épargner la confusion à celui qu'on reprend.

IV. Il paroît par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a guere d'actions plus difficiles dans la vie chrétienne, que celle qu'on appelle correction fraternelle; & chacun s'en peut aisément convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirés quand il a voulu la pratiquer. La cause de cette difficulté est, qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour-propre dans

ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cede jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses défauts par diverses couleurs trompeuses ; & l'on ne doit pas s'étonner si l'on trouve mauvais d'être contredit & condanné, puisqu'on attaque en même tems la raison qui est trompée, & le cœur qui est corrompu.

Il n'appartient qu'à la grace de dissiper ces ténebres volontaires, & de domter cette révolte de l'esprit & du cœur contre ceux qui les veulent guérir d'un mal qu'ils ne veulent pas reconnoître pour un mal, & ainsi il est clair qu'on ne doit pas présumer d'y vouloir réussir par ses raisons, & encore moins par son autorité ; & qu'on ne le doit entreprendre qu'autant qu'on a droit de croire que Dieu veut se servir de nous pour procurer ce bien à nôtre prochain, & en ne se regardant à son égard que comme un simple instrument de Dieu, qui le veut instruire & aider par nôtre moyen.

Il s'ensuit de là qu'on ne doit jamais reprendre personne, ni lui mettre ses défauts devant les yeux par humeur, par dépit, ni par aucun autre mouvement humain. Car outre que la correction est toujours mau-

ligne & choquante quand elle est jointe à ces dispositions, on témoigne de plus par-là, qu'on se croit capable par soi-même de remedier aux maux spirituels du prochain; ce qui est une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute que l'on reprend. C'estpourquoi le principe que l'on doit avoir, est que c'est à la charité, & non à la nature, d'entreprendre de faire la correction.

V. La difficulté de cette action fait voir de plus, qu'on ne la doit pas ordinairement faire sans préparation, sans avoir invoqué la lumiere & le secours de Dieu, sans avoir pris toutes les précautions, & étudié tous les ménagemens capables d'empêcher le soulevement de l'amour-propre, & sans avoir retranché autant qu'on a pu, tous les prétextes dont il a accoutumé de se servir quand il est attaqué. Et ainsi c'est agir contre la prudence, que de surprendre une personne en lui mettant tout d'un coup devant les yeux quelque défaut qui lui est sensible, sans qu'elle y soit préparée, & sans qu'on ait pris aucunes mesures pour adoucir son esprit.

Que diroit-on d'un chirurgien, qui n'étant point appelé pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal,

& cela sans que cette apostume eût été mise par des remedes préparatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une operation si douloureuse? On diroit sans doute que cet homme seroit très-imprudent & très-malhabile. C'est néanmoins à peu près ce que font ceux qui sans préparation font connoître à ceux à qui ils parlent, qu'ils les croyent engagés dans quelque défaut considerable. Car ce défaut est une apostume spirituelle; en cela différente de celle du corps qu'on est bien-aise d'être délivré de celles du corps, au-lieu que l'on ne veut point être délivré de celles de l'ame.

VI. Comme Jesus-Christ dit à ses parens, qui n'avoient que des pensées charnelles, que *leur tems étoit toujours prêt, & que le sien ne l'étoit pas toujours*, parcequ'il suivoit les tems de Dieu: on peut dire de même que dans chaque homme le tems de l'amour-propre est toujours prêt, parcequ'il est toujours préparé à se soulever, & à faire paroître son aigreur contre ceux qui le choquent, mais qu'au-contraire le tems de la raison & de la crainte de Dieu n'est pas toujours prêt, parcequ'il faut que l'esprit & le cœur soient touchés par certains objets qui ne sont pas toujours présens. Et cela fait voir que si l'on surprend les gens, en leur mettant sans aucune pré-

Jean. 7.

paration leurs défauts devant les yeux, on n'en doit ordinairement attendre que de l'aigreur & de la révolte ; & qu'afin qu'ils reçoivent la correction comme il faut, il est nécessaire d'avoir auparavant excité en eux ce qu'ils ont de raison & de crainte de Dieu.

VII. Ces précautions sont particulierement nécessaires dans les avertissemens que les égaux donnent à leurs égaux ; car l'avertissement en est plus dur d'une part, & de l'autre il laisse à celui qui est repris plus de liberté de se soulever. L'autorité d'un Superieur imprimant des mouvemens de respect, a beaucoup de force pour réprimer le soulevement de l'amour-propre ; parceque les mouvemens de respect que l'idée d'un Superieur excite, s'élevent aussi-tôt que ceux de révolte & de dépit, & y servent de contrepoids : mais la qualité d'égal excite au-contraire le soulevement, & ne le réprime point, parcequ'il semble qu'en reprenant on se mette au-dessus de celui qui est repris : ce qui est dur à l'amour-propre. De plus, un Superieur étant obligé de reprendre ses inferieurs, il est excusable de n'étudier pas avec tant de soin les tems favorables pour le faire, parcequ'il lui est commandé de *presser les hommes à tems & à contretems* : & 2. Tim. 4. 2.
les inferieurs mêmes lui pardonnent plus

aisément le dépit qu'il leur cause; parce-qu'ils savent que c'est son devoir & son obligation. Mais on n'a pas la même impression à l'égard des égaux. On attend d'eux des ménagemens & des égards: on ne veut pas qu'ils s'attribuent le droit de reprendre par autorité: ainsi quand ils le font à contre-tems, l'amour-propre a beaucoup plus de peine à le souffrir.

VIII. L'usage qu'on doit faire de ces regles n'est pas d'être moins porté à la pratique de la correction fraternelle, c'est de mieux connoître la nature de ce précepte, & la maniere de le pratiquer. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il consiste seulement à avertir le prochain de ses défauts. Comme il a la charité pour source, il a le bien du prochain pour fin, & il oblige à prendre toutes les voies propres pour rendre la correction utile à celui à qui on la fait. Ainsi il oblige quelquefois à souffrir long tems ses défauts, à prier Dieu longtems pour lui, à s'aquerir créance dans son esprit pour être en état de lui profiter par ses avis. Il oblige à prendre, autant que l'on peut, les tems & les momens favorables pour lui donner le remede qu'on lui a préparé. Et enfin il oblige à ne rien faire par humeur, & à n'agir que par raison & par charité.

Mais on ne doit pas prendre ces avis si

à la lettre, que l'on en conclue qu'il n'est jamais permis d'avertir le prochain de ses défauts, qu'après y avoir long tems pensé. Car il y a des rencontres où l'on est obligé de le faire sur le champ. Si, par exemple, quelqu'un avançoit devant nous quelque maxime, ou quelques médisances que l'on jugeât pouvoir nuire à d'autres, ou si l'on avoit éprouvé qu'on est à l'égard de quelqu'un dans un degré de confiance qui peut donner cette liberté, on le pourroit faire sans autre préparation. Mais il faut toujours que soit qu'on differe à donner ces avertissemens, soit qu'on les donne sur le champ, ce soit la raison qui les donne, & non la passion, l'humeur, l'indiscretion, la légereté.

IX. Tout cela fait voir qu'une personne qui n'est pas chargée par un devoir particulier de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne s'y doit porter qu'avec beaucoup de précaution : qu'elle ne le doit jamais faire avec promtitude & d'une maniere qui surprenne celui qui est repris, & qu'ordinairement elle ne s'y doit portet qu'après en avoir consulté Dieu & ceux dont elle peut prendre conseil, & après avoir bien pensé aux voies & aux moyens propres pour y réussir.

En agissant autrement on se met en hazard de faire perdre aux autres la charité,

sous prétexte de leur procurer la correction de quelque défaut ; on augmente leur mal au-lieu de le diminuer ; on se met même en danger d'éteindre ou de diminuer en soi-même la charité par les paroles aigres que l'on s'attire de la part de ceux que l'on reprend ; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction n'est pas tant la charité qui est toujours prudente, que quelque saillie d'humeur & d'impatience.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Matth.* 15. 1.

EN ce tems-là : Des Scribes & des Phariſiens qui étoient venus de Jeruſalem, s'approcherent de JESUS, *&* *lui dirent : Pourquoi vos diſciples violent-ils la tradition des anciens ? car ils ne lavent point leur mains lorſqu'ils prennent leurs repas. Il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement*

commandement de Dieu pour suivre *votre tradition ? Car Dieu a fait ce commandement : Honorez votre pere & votre mere ; & cet autre : Que celui qui aura outragé de paroles son pere ou sa mere soit puni de mort. M..s vous autres , vous dites : Quiconque aura dit à son pere ou à sa mere : Tout don que je fais à Dieu vous est utile,* satisfait à la loi , *encore qu'après cela il n'honore* & *n'assiste point son pere ou sa mere : & ainsi vous avez rendu inutile le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, Isaie a bien prophetisé de vous quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi : & c'est en vain qu'ils m'honorent , enseignant des maximes & des ordonnances humaines. Puis ayant appelé le peuple, il leur dit: Ecoutez & comprenez bien* ceci *: Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais c'est ce qui sort de la bouche de l'homme qui le souille. Alors ses disciples s'approchant, lui dirent : Savez-vous que les Phariseens ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en sont scandalisés ? Mais il répondit : Toute plante que mon Pere*

céleste n'a point plantée, sera ar chée. Laissez-les, ce sont des aveu qui conduisent des aveugles : que si aveugle conduit un autre aveugle, tombent tous deux dans la fosse. Pi prenant la parole, lui dit : Expliqu nous cette parabole. Et JESUS *répondit : Quoi êtes-vous encore v mêmes sans intelligence ? Ne compre vous pas que tout ce qui entre dan bouche descend dans le ventre : & jetté ensuite au lieu secret ? Mais ce qui sort de la bouche part du cœ & que c'est ce qui rend l'homme pur : car c'est du cœur que partent mauvaises pensées, les meurtres, adulteres, les fornications, les larc les faux-témoignages, les blasphên* & les médisances. *Ce sont-là les ch qui rendent l'homme impur : mais manger sans avoir lavé ses mains n'est point ce qui rend un homme pur.*

EXPLICATION.

1. LA lumiere de la verité nous être proposée en diverses mani par forme d'instruction, & par form répréhension ; d'une maniere qui ne que point notre amour-propre, d

maniere qui le choque. Mais de quelque maniere qu'elle le soit, elle est toujours verité, elle est toujours lumiere. Elle nous apprend toujours à nous conduire, & par consequent elle mérite toujours d'être reçûe avec respect & avec reconnoissance. Qui ne veut point recevoir la verité lorsqu'elle le reprend, est injuste, de quelque maniere qu'on le fasse. Car si c'est par l'imprudence de l'homme qui la propose, il a tort de réjetter la verité que Dieu lui fait connoître, parceque l'homme y mêle quelque défaut : & si c'est avec sagesse qu'on le reprend, c'est un étrange orgueil de ne pouvoir souffrir qu'on nous reproche une faute, lors même qu'on est convaincu qu'on le fait avec justice, & avec charité. C'est ce que l'on voit aujourd'hui dans l'exemple des Scribes & des Phariſiens. Ils font à Jesus-Christ un reproche frivole, que *ses disciples ne lavoient point leurs mains avant que de manger*. Il leur en fait un solide qui contenoit une instruction importante, en leur apprenant l'abus qu'ils faisoient d'un des preceptes du Decalogue ; & leur orgueil s'en blesse & s'en scandalise, comme si on leur avoit fait un grand tort.

II. Si nous étions dans la disposition où nous devrions être, la verité ne nous paroîtroit jamais plus aimable que lorsqu'elle

moyen de faire l'un & l'autre . .
apprend la verité, & il nous hum
nous donner lieu de réparer no
Il nous fait donc un double bie
montre un trésor; & il nous c
l'argent pour l'acheter. A moin
tre dans cette disposition on él
ceux qui nous pourroient aver
défauts ; parceque personne
mettre en hazard de déplaire a
ni s'assujettir à toutes les cond
leur délicatesse préscrit pour re
vorablement la verité. On tr
court de les laisser là. Ainsi ne r
verité qui nous sauve qu'avec ta
ditions & de réserves , il se tro
est exclus & de la verité & du
III. La grande adresse du dia

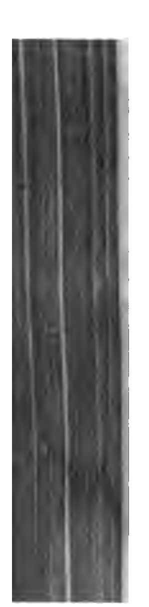
& qui ont quelque desir de mener une vie plus pure & plus sainte que les autres. Il a donc ses piéges aussi pour ces sortes de gens ; & le piége qu'il leur tend, c'est de leur donner le change, & de les tromper par l'image d'une fausse pieté, en leur faisant négliger la véritable. C'est par cet artifice qu'il avoit introduit parmi les Juifs quantité de pratiques exterieures, ausquelles il les portoit à s'attacher comme à des œuvres d'un grand mérite, en même-tems qu'il leur faisoit négliger par de fausses subtilités des commandemens de Dieu importans & essenciels. Pour cela, il ne faisoit que ménager une inclination qu'il trouvoit dans le cœur des hommes. Comme ils aiment naturellement à connoître leur bien, ils aiment aussi à faire consister la pieté quand ils en font leur bien, dans certaines œuvres exterieures dont ils soient fort assûrés. C'est une œuvre fort agréable à Dieu que de laver ses mains devant le repas, disoient les Phariſiens ; cela est net & précis.

On ne doute point qu'on n'ait lavé ses mains quand on les a effectivement lavés. Ainsi cette doctrine étoit fort au goût des Juifs, qui se flattoient de l'idée d'une pieté extraordinaire par la pratique de ces œuvres. Le diable les amusoit donc par-là ; & content de les avoir fait tomber

dans le violement de quelque précep
important, il les laissoit courir dans
voie de ces pratiques inutiles.

IV. C'est cet abus que Jesus-Chri
découvre aujourd'hui aux Juifs, &
lequel nous devons faire réflexion au
bien qu'eux. Car quoique ceux qui
quelque lumiere, ne mettent pas si gr
sierement que les Juifs, leur confia
dans des pratiques exterieures, & qu
évitent même les abus visibles qui se g
sent sur ce point parmi les peuples
nous y prenons garde néanmoins, on
naturellement plus attaché à l'exteri
de la pieté qu'à l'interieur. Il y en a
sont plus touchés d'avoir manqué à qu
que dévotion non commandée, que
voir violé la charité par des jugemens
meraires, ou par des médisances plei
de malignité. On ne s'étend pas dav
tage sur ce sujet. Mais pour peu qu'o
fasse de réflexion, on trouvera dan
conduite des Chrétiens une infinité
choses semblables à ce que Jesus-Ch
reprend dans les Juifs; & même que
taines dévotions qui s'introduisent pa
des personnes qui ont quelque pieté
que l'Eglise est contrainte de condan
de tems en tems, ne sont fondées
sur des pensées humaines qui flattent
prit par une apparence de facilité.

V. Cependant le jugement que Jesus- v. 8.
rist porte de ces Scribes & de ces
arisiens, c'est qu'ils étoient du nom-
e de ceux dont Isaïe dit : *Ce peuple* Isai. 29.
honore des lévres ; & son cœur est loin 13.
moi. Mais pour bien entendre ces pa-
es, il ne faut pas supposer que ceux
nt parle Isaïe, fussent des hypocrites
i connussent leur hypocrisie, ni qu'ho-
rant Dieu de paroles, ils le desavouas-
t ensuite formellement. Ils croyoient
contraire honorer Dieu sincerement.
ur desaveu consistoit dans leurs actions,
dans les passions dont ils étoient pos-
és. L'amour violent des créatures étoit
lesaveu de l'amour de Dieu. C'est en
a que consistoit leur hypocrisie. Or il y
en des hypocrites de cette sorte. Ceux
particulier qui ne sont éloignés des ac-
ns criminelles que par la crainte, sont
essairement hypocrites en cette manie-
Car n'ayant point d'amour de Dieu, ils
sauroient aimer que la créature, & ils
t par consequent aussi éloignés de
u, que la créature est éloignée du Créa-
r. Ils ne peuvent donc honorer Dieu
des levres, parceque leur cœur n'a
nt de mouvement pour l'honorer. Ainsi
ont bien éloignés de pouvoir être jus-
s dans cet état ; puisque c'est celui
Jesus-Christ reproche aux Phari-



incapable de souiller l'homme, *sauroit être souillé que par ce la bouche* ; parcequ'il sortoit che du cœur, & que le cœ source de toute la corruption mes. Mais ce ne seroit pas ente me il faut cette doctrine de J que d'en conclure qu'on ne p souiller par un excès de délica bonne chere, par l'ivrognerie bauches ; parceque ces vices dent que des choses qui entre bouche, ni que ce ne soit pa que de manger des viandes par l'Eglise en certains jours, o observer les jeûnes qu'elle pré tes ces conclusions sont faus tirées : car il est bien vrai qu viandes ne rendent l'homme

entrent par la bouche : mais ils sortent
i du cœur en quelque maniere par
e volonté qui en commande l'usage
ui est une production du cœur. Or
e volonté est mauvaise & corrompue
qu'elle se trouve contraire aux regles
a temperance & à celles de l'Eglise.
volonté de contredire l'Eglise en
igeant ce qu'elle défend, est mauvai-
& sortant du cœur, elle l'infecte & le
:ompt. *Malheur à l'homme*, dit saint
l *qui mange en scandalisant les autres.*
heur de même à l'homme qui mange
tre la défense de l'Eglise, en se reti-
: de la pénitence de l'Eglise, & en ne
obéissant pas dans une chose si facile.
*'um est homini qui per offendiculum man-
it.* Si l'Eglise de même ordonne cer- Rom. 14. 20.
es pratiques exterieures, c'est un mal
ne les pas observer : mais c'est un mal
vient du cœur dans lequel se forme
e négligence ou cette révolte volon-
e qui empêche d'observer les prati-
s que l'Eglise juge utiles.

VII. C'est donc une chose bien im-
tante que ce qu'on appelle le cœur,
t-à-dire, le fond de la volonté. C'est
ege unique de tout ce qu'il y a de bon
de mauvais dans le monde, c'est le
ne de Dieu ou du diable, c'est ce qui
tient le mérite du paradis ou de l'en-

fer. Qu'on entasse dans une créature in-telligente quelques qualités & quelques talens qu'on voudra, si le fond de la vo-lonté est mauvais, elle est horrible aux yeux de Dieu. Or être horrible aux yeux de Dieu, c'est l'être en effet, l'être verita-blement, l'être réellement. Si le fond en est bon, au-contraire elle est l'objet de la complaisance de Dieu, elle est son tem-ple, son trône, & le lieu de ses délices. Les hommes qui ne voyent point ce fond ne sauroient distinguer les autres hommes que par des qualités humaines & exte-rieures: & ainsi leur discernement ne peut être qu'incertain. Car on peut-être très-bon sans ces qualités qu'ils estiment tant, & l'on peut être très mauvais quoi qu'on les possede. Ainsi il n'y a que de la témerité & de l'incertitude dans la plu-part des jugemens des hommes, & il n'y a que le jugement de Dieu qui soit cer-tain, parcequ'il pénetre ce fond du cœur qui seul peut rendre les hommes ou bons ou mauvais.

VIII. On ne doit donc pas s'étonner de ce que le Sage nous ordonne d'apporter toute sorte de soin & de vigilance à la *garde de notre cœur*; ni de la raison qu'il en allegue, qui est, que *c'est la source de la vie: Omni custodiâ serva cor tuum quia ex ipso vita procedit.* Quand le cœur

Prov. 4. 23.

est corrompu, il ne vit plus que d'une vie animale; & toutes ses œuvres, quelques vivantes qu'elles paroissent, sont des œuvres mortes semblables à ces fruits qui croissent au bord de la Mer-morte, qui paroissent à l'exterieur aussi beaux & aussi bons que les autres, & qui se réduisent en poudre quand on les touche. Mais on reconnoît au moins la difference de ces fruits & des autres en les touchant; au lieu que celle qui est entre les œuvres mortes & les œuvres vivantes est bien plus cachée & plus difficile à découvrir. On ne « sauroit, dit saint Paulin, percer les té- « nebres & les replis obscurs de notre cœur, « dans lesquels se cachent les ennemis de « notre salut, à moins que de se dégager de « tous les soins du dehors, & de rentrer « dans nous-mêmes, pour veiller, selon « l'avis du Sage, à la garde de notre cœur. « C'est-là, dit ce Saint si éclairé, le plus « grand travail & le plus important de no- « tre vie, d'observer ainsi ce qui se passe « dans notre cœur, & d'en retrancher ce « qui est contraire à la pieté. *Totus labor & plenum opus nobis in observantia & exspoliatione nostri cordis est, cujus tenebras vel abstrusas in eo inimici latebras videre non possumus, nisi defæcato ab externarum rerum curis animo, & intus ad semetipsum converso.* Paulin. Epist. 2.

IX. Cependant cet important ouvrage

& ce travail si difficile & si nécessaire est le plus négligé, le plus méprisé & le plus abandonné de tous les ouvrages & de tous les travaux du monde. On met sa félicité dans le bruit & dans le tumulte. Plus on se voit accablé d'occupations, & plus on se croit heureux. On ne cherche qu'à accumuler affaires sur affaires, emplois sur emplois; & l'on regarde comme une grande disgrace d'avoir quelque tems de reste pour penser à se sauver. Qui est-ce qui compte cette vigilance sur son cœur entre les occupations de sa vie, & qui regarde comme un malheur d'en être privé? Plût à Dieu même que cela n'eût lieu que dans le monde, & qu'il ne se glissât rien de cet esprit dans les monasteres, c'est-à dire, dans ces lieux uniquement destinés à veiller sur son cœur! Plût-à-Dieu que l'emploi de Marthe qui s'empressoit à diverses choses, n'y fût pas plus estimé que celui de Marie, & qu'on s'y tînt heureux pour vaquer à Dieu & pour s'en remplir, d'être délivré des charges qui dissipent le cœur! Plût-à Dieu qu'on n'y regardât point comme un malheur & une disgrace, de n'être pas élevé aux superiorités! Il s'en trouve certainement qui sont dans cette disposition: mais c'est un grand mal qu'il s'en trouve qui n'y soient pas: car ces personnes parvenant

ivent à ce qu'elles desirent, ne peu-
nt être que de ces aveugles, qui, se-
n la parole de Jesus-Christ, entrepren-
nt de conduire d'autres aveugles, &
i tombent dans la fosse avec eux.

SUR L'EVANGILE
DU JEUDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARESME.

EVANGILE. *Luc.* 4. 38.

EN ce tems-là : JESUS *étant sorti de la synagogue, entra dans la mai-n de Simon, dont la belle mere avoit ne grosse fiévre. Ils le prierent pour le, & étant debout auprès de la ma-de, il commanda à la fiévre de la* quitter, *& la fiévre la quitta : & s'é-nt levée aussi-tôt, elle les servoit. Le leil étant couché, tous ceux qui avoient s malades* affligés *de diverses mala-es les lui amenoient ; & imposant les ains sur chacun d'eux il les guérissoit.*

Les démons sortoient du corps de
sieurs, criant & disant : Vous ê
Fils de Dieu : mais il les menaço
les empêchoit de dire qu'ils sussent
étoit le CHRIST. *Lorsqu'*
jour il sortit dehors, & s'en a
un lieu desert, & tout le peuple l
chercher jusqu'où il étoit ; & com
s'efforçoient de le retenir, ne vo
point qu'il les quittât, il leur di
faut que je prêche aussi aux autre
les l'Evangile du royaume de D
car c'est pour cela que j'ai été en
Et il prêchoit dans les synagogu
Galilée.

EXPLICATION.

1. L'Église nous représente dans l'E
gile de ce jour la guérison
belle-mere de saint Pierre en particu
& celle de plusieurs autres malade
ne sont marqués qu'en général. Il e
de la belle-mere de saint Pierre, q
38. *avoit une fiévre violente* : TENEBA
magnis febribus : & cette fiévre est
image très-vive des passions que J
Christ est principalement venu g
Car comme la fiévre est un mouver
du sang contre la nature, qui la tro

une agitation violente & déreglée ; de-
me la passion, c'est-à-dire, la concu-
:ence est un état de l'ame contraire à
lature, & qui la trouble, l'agite, &
enverse jusques dans le fond. L'hom-
n'est point fait pour mener une vie de
sion. Il en étoit parfaitement exemt
is l'institution de sa nature ; & son
our étoit parfaitement conforme à l'é-
& à l'ordre des choses. Il n'avoit qu'un
uvement réglé & uniforme qui le por-
vers Dieu, & n'en avoit aucun vers
créatures que par rapport à Dieu. Il
moit point toutes les choses corpo-
es, parcequ'il savoit qu'il étoit plus
ble qu'elles. Il se tenoit dans le milieu
il avoit été établi, assujetti à Dieu
nme à son bien souverain, dominant
créatures insensibles, égal à celles qui
issent de la raison, & les regardant,
comme son bien, mais comme asso-
s à son bonheur. C'est le peché qui a
ublé cette divine économie, qui a
né à l'ame ce mouvement dereglé &
etueux vers les créatures corporelles ;
'est-là proprement ce qu'on peut ap-
r sa fiévre. Car comme la fiévre ac-
pagne presque toutes les maladies
iculieres, de même la concupiscence
a passion est jointe à tous les autres
ux de l'ame.

II. L'effet ordinaire de la fiévre corporelle est de priver le corps de vigueur & de force, de le réduire à l'impuissance d'agir, & à une foiblesse qui le conduiroit à la mort, si la fiévre ne cessoit. C'est aussi l'effet des passions d'ôter à l'ame la force, ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu, d'abaisser l'ame vers la terre, & de l'y tenir attachée; de faire qu'elle ne sauroit plus se soutenir dans sa rectitude, & enfin de lui donner la mort en la privant de la vie de Dieu & de l'habitation de son Esprit saint. Car c'est la difference de la mort corporelle & de la mort spirituelle, que le corps cesse entiérement de se remuer quand il est mort, au-lieu que l'ame toute morte qu'elle soit, a encore un mouvement, ou plutôt divers mouvemens à l'égard de l'objet de sa passion, & de toutes les choses qui la favorisent, ou l'empêchent d'en jouir. Ainsi elle est capable de joie dans cet état, mais d'une joie miserable dans des biens faux & indignes d'elle, qui est jointe avec la privation de la véritable joie, c'est à-dire, de celle que lui donnoit la jouissance de Dieu.

III. Le mouvement réglé d'une personne qui se porte bien, entretient la vigueur dans tout le corps, & fait que chaque partie s'acquitte bien de sa fonction à la

le elle est destinée, que l'estomac di-
les alimens, que toutes les parties se
:rissent, que ce qui doit se séparer se
re, & que la masse du sang se purifie
décharge des parties vicieuses capa-
de nuire au corps. Au contraire le
ivement déreglé d'une fiévre violente
ble les fonctions de toutes les parties
:orps. L'estomac ne digere presque
; tous les membres demeurent sans
rriture. Il se fait des séparations de
ies qui devroient demeurer unies,
unions de celles qui devroient de-
irer separées. Il en arrive de même
s nos ames selon qu'elles sont saines
nalades. Quand la volonté n'est re-
:e que par la raison & par l'amour de
ui est véritablement aimable, com-
cet amour s'accorde toujours avec le
interêt de l'homme, il n'y a rien que
:églé dans sa vie & dans ses actions.
it y est juste, tout y est raisonnable,
y est saint. Mais quand l'ame vient à
agitée par la fiévre de quelque pas-
déraisonnable, tout le corps de ses
ons se déregle & se trouble; rien ne
ieure dans son état; les actions les plus
ıcielles à la vie de l'ame ou ne sau-
nt plus se pratiquer, ou se pratiquent
ıe maniere pleine de défauts; parce-
l'ame est toute occupée de cette

action violente qui fait son déreglement & sa maladie.

IV. La fiévre change le goût de ceux qui en sont travaillés, & fait que les meilleurs alimens & les plus agréables dans la santé, deviennent insipides & de mauvais goût aux malades ; parcequ'il y a des parties de l'humeur qui cause la fiévre, qui se répandent dans les organes du goût. Les passions font le même effet sur le goût spirituel. Elles l'alterent & le corrompent, & font que ce qui est le plus agréable à une ame saine, paroît amer & dégoûtant à celle qui est malade de quelque passion. L'homme passionné ne se plaît que dans l'objet de sa passion, & il n'a que du dégoût pour tout ce qui n'y a point de rapport. On ne voit & on ne sent les choses telles qu'elles sont, que quand on est exemt de la fiévre des passions.

V. Les divers degrés des fiévres alterent diversement les corps. Les petites fiévres ne font pas voir les choses autrement qu'elles ne sont : mais les plus violentes agissent même sur l'imagination, & dégenerant en frénesie troublent absolument la raison. Les petites passions laissent subsister dans les pécheurs le jugement spéculatif du bien & du mal. Ils se laissent aller au vice en suivant la pente de la nature & le mouvement de la pas-

sion : mais ils ne laissent pas de le condanner en eux-mêmes & dans les autres. Au contraire les fortes passions changent même le jugement spéculatif, & font prendre le bien pour le mal, & le mal pour le bien, & c'est même le progrès ordinaire des passions, que d'en venir par degrés jusqu'à ôter à ceux qui en sont possedés, le discernement du bien & du mal. La raison rend encore quelque combat contre les passions naissantes ; mais elle est pleinement assujettie aux passions qui sont dans leur force & leur violence.

VI. Ce furent ceux qui étoient avec Jesus-Christ qui le priérent de guérir la belle-mère de Pierre, qui avoit cette fiévre violente. Et il n'est pas dit qu'elle ait fait elle-même aucune priere pour cela. Peut-être que la violence de son mal l'empéchoit de le connoître & d'en desirer la guérison. Mais ce qui arrive rarement dans les fiévres corporelles, qui est que l'on perde le discernement de son état, & que l'on s'y trouve bien, arrive presque toujours dans la fiévre spirituelle des passions. C'en est presque toujours un symptôme que d'aimer son mal, & de ne desirer plus d'en guérir. Ainsi on n'a guere recours aux prieres pour obtenir de Dieu sa guérison. On trouve toujours quelque moyen de justifier ses passions, & de se

d'ordinaire plus inconnues, & c
moins en état de la demander. I
tiquant cette charité envers les au
leurs maladies ſpirituelles, no
tiendrons pas ſeulement de Die
nous demanderons pour eux, n
l'engagerons de plus à nous fai
par d'autres cette même charité
maux ſpirituels.

VII. Voila la maladie qui no
préſentée par la fiévre de la belle
ſaint Pierre. Et Jeſus-Chriſt en l
ſant, fait voir ce qu'il opere d
ame qu'il délivre de la ſervitu
paſſions. Car comme cette fem
guérie ſe leva incontinent, & ſe
vir Jeſus-Chriſt & ſes diſciples,
délivrée du joug des paſſions qu
minoient, reçoit en même tems

opinion, & de la croire guérie : mais quand on ne s'en acquitte qu'imparfaitement, & qu'on en neglige plusieurs, cela se ressent encore de la fiévre & du déreglement des passions ; & il est à craindre qu'elles n'ayent que changé d'objet, & que l'on ne continue encore dans le fond à mener une vie de passion. Car le propre effet de la vraie conversion est celui qui est marqué par saint Pierre, *de ne suivre plus les desirs des hommes, mais de passer tout le reste de sa vie dans l'execution* fidelle *de la volonté de Dieu.* 1. Petr. 4. 2.

VIII. La guérison de la belle mere de saint Pierre excita tous ceux qui avoient des malades de les amener à Jesus-Christ & *il les guerit tous*, dit l'Evangile, *en leur imposant les mains.* Il arrive ainsi souvent v. 40. que Dieu ayant converti un grand pécheur, lui donne plusieurs compagnons, en faisant plusieurs guérisons spirituelles dans le même lieu : & il est rare de voir des gens convertis d'une maniere extraordinaire, sans que Dieu les rende le principe & le motif de la conversion de plusieurs. Dieu suit dans l'ordre de la grace celui qu'on remarque dans la nature, afin qu'on ne les distingue pas. Et comme il y a une certaine contagion dans le mal & dans les vices, & qu'il n'y guere de gens extraordinairement dé-

reglés qui ne communiquent leurs déreglemens à plusieurs : Dieu veut aussi que les conversions & les vertus extraordinaires soient imitées par plusieurs personnes; & il s'en sert d'ordinaire pour leur donner un mouvement efficace de changer de vie. Ainsi nous devons tâcher de faire un bon usage de toutes celles que Dieu expose à nos yeux, & qui viennent à notre connoissance; car ce sont des occasions favorables pour obtenir les graces qui nous sont nécessaires. Nous devons faire ce que font les pauvres quand ils entendent dire qu'on fait des largesses & des aumônes en quelque maison, ils se présent incontinent pour y avoir part. Il y a aussi des tems de graces où il semble que Dieu soit plus disposé à en faire, & c'est à nous à les ménager.

IX. Jesus-Christ guérissoit les malades, comme il est marqué dans l'Evangile, par l'imposition de ses mains, qui étoit une céremonie ordinaire parmi les Juifs. Mais dans ces céremonies judaïques que Jesus-Christ a fait passer dans la pratique de son Eglise, il faut toujours remarquer que la raison n'en est pas que Jesus-Christ ait voulu en cela imiter les Juifs en pratiquant leurs céremonies: mais c'est que Dieu a voulu, & a fait ensorte qu'elles fussent pratiquées par

s Juifs, parce qu'elles le devoient re dans l'Eglise chrétienne. Les prati-ques de l'Eglise sont toujours la fin des ratiques de la Synagogue, comme Je-us-Christ est la fin de la loi. Il faut donc iger de ces céremonies, non par les fins ue les Juifs s'y sont proposées, mais par elles que Jesus-Christ a eues en les éta-issant dans son Eglise. L'imposition des mains qu'il joignoit à la guérison des ma-des, étoit un signe que c'étoit par son umanité qu'elle s'operoit, c'est-à-dire, ar Jesus-Christ homme, & qu'il n'en lloit point chercher d'autres causes. Et uand les Prêtres ou les Evêques se ser-ent du même signe, soit dans l'adminis-ation de la Pénitence, soit dans celle de Confirmation & du sacrement de l'Or-re, elle signifie de même, que l'effet de es Sacremens est operé par la puissance e Jesus-Christ Dieu & homme, dont s Prêtres & les Evêques tiennent la pla-e, & au nom duquel ils agissent en ad-ministrant les Sacremens. Il ne faut donc oint s'informer de ce que cette céremo-ie signifioit parmi les Juifs, puisque l'u-ge qu'en fait l'Eglise est la verité de ce-i qui en a été fait par les Juifs.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Jean 4. 5.*

EN ce tems-là : JESUS *vint en une ville de Samarie nommée Sichar, près de l'heritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or il y avoit là* un puits qu'on appeloit la *fontaine de Jacob. Et* JESUS *étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine* pour se reposer. *Il étoit environ la sixiéme heure* du jour. *Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau.* JESUS *lui dit : Donnez-moi à boire : car ses disciples étoient allés à la ville pour acheter à manger. Mais cette femme Samaritaine lui dit : Comment vous qui êtes Juif me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ; car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains ?* JESUS *lui*

i répondit : *Si vous connoissiez le don*
Dieu, & qui est celui qui vous dit :
Donnez-moi à boire, vous lui en *au-*
ez peut-être demandé vous-même, *&*
vous auroit donné de l'eau vive. Cette
mme lui dit : *Seigneur, vous n'avez*
oint dequoi en puiser, & le puits est
rofond : d'où auriez-vous donc de l'eau
ive ? Etes-vous plus grand que notre
ere Jacob, qui nous a donné ce puits,
& en a bu lui-même, aussi-bien que ses
nfans & ses troupeaux ? JESUS *lui*
épondit : Quiconque boit de cette eau
ura encore soif ; au lieu que celui qui
boira de l'eau que je lui donnerai n'au-
ra jamais soif : mais l'eau que je lui don-
nerai deviendra dans lui une fontaine
d'eau qui rejaillira jusques *dans la vie*
éternelle. Cette femme lui dit : *Seigneur,*
donnez-moi de cette eau, afin que je
n'aye plus soif, & que je ne vienne
plus ici pour en tirer. JESUS *lui dit :*
Allez, appelez votre mari, & venez
ici. Cette femme lui répondit : *Je n'ai*
point de mari. JESUS *lui dit : Vous*
avez raison de dire que vous n'avez
point de mari : car vous avez eu cinq
maris, & maintenant celui que vous
avez n'est pas votre mari ; vous avez

dit vrai en cela. Cette femme lui dit : Seigneur, je voi bien que vous êtes un Prophete. Nos peres ont adoré sur cette montagne ; & vous autres vous dites, que c'est dans Jerusalem qu'est le lieu où il faut adorer. JESUS lui dit : Femme croyez-moi, le tems va venir que vous n'adorerez plus le Pere ni sur cette montagne, ni dans Jerusalem. Vous adorez ce que vous ne connoissez point : pour nous, nous adorons ce que nous connoissons ; car le salut vient des Juifs. Mais le tems vient, & il est déja venu, que les vrais adorateurs adoreront le pere en esprit & en verité : car ce sont-là les adorateurs que le Pere cherche. Dieu est esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en verité. Cette femme lui répondit : Je sai que le Messie, (c'est-à-dire le CHRIST,) doit venir : lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. JESUS lui dit : C'est moi-même qui vous parle. En même tems ses disciples arriverent, & ils s'étonnoient de ce qu'il parloit avec une femme. Néanmoins nul ne lui dit : Que lui demandez-vous ; ou d'où vient que vous parlez avec elle ? Cette femme cependant laissant-là sa cruche,

'en retourna à la ville, & commença à
lire à tout le monde : Venez voir un
homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait : ne seroit-ce point le CHRIST ?
Ils sortirent donc de la ville pour le venir trouver. Cependant ses disciples le
prioient de prendre quelque chose, en lui disant : Maître, mangez. Et il
leur dit : J'ai une viande à manger que vous ne connoissez pas. Les disciples se
disoient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui auroit-il apporté à manger ? JESUS
leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, &
d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas vous mêmes, que dans quatre mois
la moisson viendra ? Mais moi je vous dis : Levez vos yeux, & considerez
les campagnes qui sont déja blanches, & prêtes à moissonner : & celui qui
moissonne reçoit la récompense, & amasse les fruits pour la vie éternelle : afin
que celui qui seme soit dans la joie aussi-bien que celui qui moissonne. Car ce que
l'on dit d'ordinaire est vrai en cette rencontre, que l'un seme & l'autre moissonne. Je vous ai envoyé moissonner ce
qui n'est pas venu par votre travail : d'autres ont travaillé ; & vous êtes en-

tres dans leurs travaux. Or il y eut beaucoup de Samaritains de cette ville-là qui crurent en lui sur le rapport de cette femme, qui les assuroit qu'il lui avoit dit tout ce qu'elle avoit jamais fait. Les Samaritains étant donc venus le trouver, le prierent de demeurer chez eux; & il y demeura deux jours. Et il y en eut beaucoup davantage qui crurent en lui pour l'avoir entendu parler; desorte qu'ils disoient à cette femme: Ce n'est plus sur ce que vous nous en avez dit que nous croyons en lui *: car nous l'avons oui nous-mêmes, & nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.*

Explication.

I. CEt Evangile qui contient l'entretien de Jesus-Christ avec une femme de Samarie, renferme tant d'instructions, qu'il faut nécessairement se borner à quelques-unes, sans entreprendre de les marquer toutes. Nous nous arrêterons à celles qui suivent.

Jesus-Christ après avoir demandé à boire à cette femme, lui fit ouverture des
v. 18. verités qu'il avoit à lui annoncer: *Si vous connoissiez*, lui dit-il, *le don de Dieu*, &

qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, & il vous auroit donné de l'eau vive. Il lui marque par ces paroles, qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don qu'il étoit prêt de lui faire, & que si elle l'avoit connu, elle lui auroit demandé ce don, & qu'il le lui auroit accordé. Il veut dire qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don de la grace évangelique; qu'elle ne savoit pas que c'étoit à lui à la donner, parcequ'il étoit le Messie : & il éleve ainsi peu à peu son esprit à concevoir & à désirer une autre eau que celle de son puits. Mais ces paroles nous donnent lieu en même tems de faire réflexion, que presque tous les Chrétiens sont engagés dans le défaut de cette femme; c'est-à-dire, qu'ils ne connoissent point l'excellence des dons de Dieu. Cela paroît par le peu de soin qu'ils ont de les acquerir, & le peu d'effort qu'ils font pour se les procurer. A qui ne peut-on point dire, par exemple, qu'il ne sait ce que c'est que le don de la justification qui nous tire de la servitude du démon, & nous donne droit au royaume de Dieu, en nous faisant entrer dans le corps de Jesus-Christ ? Car si l'on connoissoit l'excellence de ce don, on prendroit les voies sûres pour y parvenir quand on ne l'a pas reçu, &

pour le conserver quand on l'a reçu, & l'on ne se tiendroit pas en repos sur des opinions incertaines & douteuses. Est-ce estimer ce don comme il faut, que de l'exposer tous les jours à des voleurs qui l'ont ravi à une infinité de gens plus forts que nous ? Et n'est-ce pas ce que l'on fait en choisissant des états de vie où très-peu de personnes conservent la grace, sans que nous ayons aucune raison de nous croire plus forts, ni que nous prenions plus de précautions que ceux qui y périssent ?

Les gens de guerre qui se piquent de valeur, s'exposent à la verité souvent à la mort : mais c'est que la vie n'est pas leur trésor, c'est leur gloire ou leur fortune. Mais on ne commet point cette imprudence à l'égard des choses que l'on considere comme son bien principal. Ainsi le peu de crainte que l'on a de perdre la grace, est une grande marque qu'il y a quelque autre objet qui fait plus d'impression sur le cœur. On a donc bien raison de nous dire : *Si scires donum Dei : Si vous saviez* l'excellence de *ce don de Dieu*, vous ne le hazarderiez pas si témerairement ; vous vous retireriez de tant d'occasions de le perdre ; vous fuiriez cette vie d'oisiveté, d'inutilité, de dissipation, qui fait périr tant de gens.

II. Il en est de même de tous les autres dons de Dieu. Qui en connoîtroit l'excellence, les acheteroit au prix de toutes choses. Quand on ne le fait pas, c'est qu'on ne les connoît pas. Qui sauroit le bien qu'il y a à se retirer du monde, & à consacrer son ame & son corps à Dieu, ne s'engageroit jamais dans les embarras du siecle. Qui sauroit le prix de l'humilité, de la pauvreté, de la vigilance, de la douceur, & de toutes les autres vertus, les demanderoit continuellement à Dieu, & ne cesseroit point de s'y exercer. Notre peu d'ardeur à pratiquer les vertus fait voir que nous n'en connoissons point l'excellence. Nous devrions donc commencer par demander à Dieu la lumiere pour les connoître: & c'est en quelque sorte la premiere priere dont nous ayons besoin. Tant que nous n'aurons qu'une connoissance froide & obscure de l'excellence des dons de Dieu & de la nécessité de sa grace, nous ne ferons aussi que des prieres languissantes. Ainsi il n'y a point de considerations plus utiles que celles qui peuvent rehausser en nous l'idée de l'excellence des graces de Dieu. Et pour nous y exciter, nous nous devrions dire souvent à nous-mêmes: *Si vous connoissiez le don de Dieu*: S i *scires donum Dei*, tant pour nous convaincre que nous ne les con-

noissons pas, que pour nous faire desirer de les connoître. Si nous savions le bien de la patience, nous ne nous plaindrions pas des maux de la vie. Si nous savions le bien de l'obéissance, nous ne nous plaindrions point d'être obligés à l'assujettissement. Si nous savions le bien de l'humilité, nous ne nous plaindrions pas des humiliations, qui sont la voie pour l'acquerir. Ainsi dans toutes ces occasions & autres semblables, nous nous devons dire à nous-mêmes : *Si scires donum Dei.*

III. Le peu de sentiment que nous avons de ces dons ne procede pas seulement du peu de connoissance que nous avons de l'excellence des biens qu'ils nous procurent, mais aussi du peu d'idée que nous avons de la grandeur des maux dont ils nous délivrent. Il est donc de notre devoir de tâcher de mieux connoître ces maux dont nous ne saurions être délivrés que par ce que Jesus-Christ appelle *le don de Dieu.* Le peché est le principal de ces maux, & la source de tous les autres. Or le peché est si horrible, que Dieu, dont les jugemens sont toujours pleins de justice, & qui les tempere même par sa misericorde, le voulant punir, ne trouve point de peine qui lui soit proportionnée que l'enfer ; c'est-à-dire, une peine éternelle dans sa du-

e, & iuconcevable dans sa grandeur; voulant le pardonner, il n'en accorde pardon qu'en obligeant son propre ls de mourir pour réparer l'outrage ıe le peché a fait à sa sainteté, & la ›nfusion & la difformité qu'il a causée ıns le monde. C'est par ces deux terri-es jugemens de Dieu, que nous pou-›ns former quelque idée de l'énormité ıe Dieu connoît dans le peché: & par nous pouvons aussi juger de l'excès de ıveuglement de l'homme. Car quelque ıorme que soit le peché, l'homme se it un jeu & un divertissement de le ›mmettre. *L'insensé*, dit le Sage, *fait le al en riant*: QUASI *per risum stultus eratur scelus*, parceque l'aveuglement es hommes est encore plus prodigieux ıe le peché. Prov. 10. 23.

IV. Jesus-Christ désigne ce don de lieu par le mot d'eau vive, & la qualité u'il attribue à cette eau vive, est qu'elle ›paise pour jamais la soif, au-lieu que ;au du monde ne l'appaise point. *Qui-nque*, dit-il, *boit de cette eau*, c'est-à-ire, de l'eau du monde, *aura encore if; au-lieu que celui qui boira de l'eau ue je lui donnerai n'aura jamais soif; ıais cette eau deviendra en lui une fon-tine d'eau qui rejaillira jusques dans la ie éternelle.* Il nous a voulu marquer v. 13. 14.

par là l'excellence des biens du ciel au-dessus des biens de la terre. Dans quelque abondance que nous jouissions de ceux-là, ils nous laissent toujours dans la soif & dans l'indigence : & comme il faut enfin en être privé par la mort, ils nous laisseront dans une soif & une indigence éternelle. Mais l'effet de la grace quand on la reçoit de Dieu, est premierement d'apaiser cette soif des choses temporelles, & de nous délivrer ainsi de cette indigence qui tourmente & tourmentera tous les méchans ; & secondement de contenter éternellement nos justes desirs par la possession du bien souverain qu'elle nous acquiert Ainsi l'on ne desirera plus les choses temporelles, parcequ'on les méprisera : & le desir des éternelles sera satisfait par la jouissance. Voilà la premiere difference des biens du monde & des biens de Dieu. Et cette premiere difference ne nous apprend pas seulement l'excellence de l'eau de Jesus-Christ au-dessus du monde, c'est-à-dire, de l'amour de Dieu au-dessus de l'amour des créatures ; mais elle nous apprend encore à reconnoître si nous avons effectivement reçu de cette eau celeste. Car si l'eau du monde continue d'exciter en nous une soif insatiable, puisque l'effet de l'eau de Jesus-

Christ est de l'appaiser, on peut juger par là que ce n'est pas de son eau dont notre cœur est rempli. Quand on voit un pénitent qui renonce aux esperances trompeuses du siecle, & qui ne veut plus travailler que pour l'éternité, c'est un grand signe qu'il a reçu de cette eau qui desaltere : mais si l'on le voit aussi ardent qu'il étoit à la recherche de ses interêts, aussi occupé & aussi possedé des désirs du siecle, c'est un signe évident qu'il n'a bu que de cette eau dont il est dit : *Quiconque en boira aura encore soif* : v. 13. OMNIS *qui biberit ex hac aqua, sitiet iterum.* Ce sont d'étranges pénitens que des pénitens ambitieux, avares, voluptueux, & qui témoignent par toute leur conduite qu'ils sont possedés autant que jamais de la soif des biens du monde.

V. La seconde difference est une suite de la premiere. Les eaux du monde & la felicité temporelle ne coulent que sur la terre : mais cette nouvelle fontaine que Jesus-Christ forme dans le cœur, porte ses eaux jusques dans le ciel, où elle fait fructifier toutes nos œuvres. Qui sauroit l'art d'élever des plantes éternelles, mépriseroit fort les plantes communes & périssables. Qui sauroit l'art de faire des édifices incorruptibles & incapables d'être détruits, mépriseroit fort les édifices

vres sont non seulement vivan
éternelles; car elles nous suiv
l'éternité; elles y produiront le
& nous en jouirons à jamais. C
les hommes peuvent-ils être as
des pour songer à autre chose
querir ce tresor inestimable?

VI. Sans ce don de Dieu rie
rite le nom de bien, & avec
n'y a point de mal véritable. Qu
me soit comblé de tous les biens
qu'il jouisse de la santé, de la fo
beauté, de l'adresse, de l'esprit
chesses, de la grandeur, de la ré
du crédit, de l'amour de tous l
mes; si Dieu n'y ajoute son do
lent, qui est celui de son amour,
biens humains n'auront point d'
fet que de le rendre plus malh

tes sortes de miseres & de maux, cet unique don en fera des biens très-réels & très effectifs, parcequ'il les rendra des sources de mérites & des semences de couronnes immortelles & incorruptibles dans le ciel. Avec ce don on est bien partout, parcequ'on trouve par-tout ce que l'on aime. On est en sûreté par-tout, parcequ'on trouve par-tout la protection de la justice. Il n'y a aucun lieu où elle ne nous délivre des maux, où elle ne change les maux en biens, comme je l'ai déja dit. Ainsi ce don est le don des dons, qui les comprend tous, qui suffit pour rendre les hommes heureux, & sans lequel ils ne peuvent être que malheureux, & ils n'ont pour l'obtenir qu'à le connoître & le desirer.

VII. Jesus-Christ ayant convaincu cette femme qu'il étoit Prophete, en lui faisant voir qu'il pénetroit le fond de son cœur, & que ses plus secrettes actions lui étoient connues, lui donna par-là sujet de lui proposer la question sur laquelle les Samaritains étoient en differend avec les Juifs, touchant le lieu où il étoit permis de sacrifier. Car il est clair que dans les paroles par lesquelles cette femme de Samarie exprime sa question, le mot d'*adorer* signifie sacrifier. *Nos peres*, v. 20
dit-elle, *ont adoré sur cette montagne: &c.*

vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer : PATRES *nostri in monte hoc adoraverunt ; & vos dicitis, quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.*

Je dis qu'il est clair que le mot d'*adorer* signifie ici sacrifier ; puisque la prétention des Juifs n'a jamais été qu'il ne fût pas permis d'adorer Dieu en un autre lieu qu'à Jerusalem, mais seulement qu'il n'étoit pas permis de sacrifier à Dieu hors de Jerusalem. JESUS-CHRIST a donc pris aussi dans sa réponse ce terme dans le même sens, & c'est dans ce sens qu'il déclare à cette femme que le tems de la loi nouvelle étoit venu, & que le propre du tems de cette loi étoit qu'on n'y seroit plus obligé de n'*adorer*, c'est-à-dire, de ne sacrifier que dans Jerusalem, ou dans quelque autre lieu particulier ; mais qu'il seroit permis d'offrir en tout lieu le sacrifice propre à la loi nouvelle : & par là il fait voir manifestement que la loi nouvelle auroit aussi un sacrifice exterieur, puisqu'il ne s'agit nullement ici des sacrifices purement interieurs, & qu'il a toujours été permis d'offrir ces sacrifices en tous les endroits du monde.

Il est clair que cette instruction que JESUS-CHRIST donna à la Samaritai-

ne, exprime parfaitement la doctrine de l'Eglise touchant le sacrifice; puisqu'elle établit dans le tems de la loi nouvelle un sacrifice exterieur qui se peut offrir en tous les lieux du monde, & que rien ne peut être plus contraire à cette doctrine de JESUS-CHRIST, que celle des Prétendus Réformés, JESUS-CHRIST donnant pour marque de la loi nouvelle, que l'on y offriroit par tout le monde des sacrifices extérieurs, & les Réformateurs faisant consister cette loi en l'abolition de tous les sacrifices extérieurs par tout le monde.

VIII. Mais ces paroles de JESUS-CHRIST nous marquent aussi clairement de quelle maniere le sacrifice se doit offrir dans la loi nouvelle, & qui sont ceux qu'il appelle vrais adorateurs & vrais sacrificateurs. Car il ne se contente pas de le marquer par cette qualité d'adorer en tous lieux, & de les distinguer par là des Juifs & des Samaritains qui n'adoroient qu'en un lieu : & il y ajoûte, qu'ils adoreront en esprit & en verité. *Le tems* v. 23.
vient, dit-il, *& il est déja venu, que les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en verité.*

On demande souvent avec quelle disposition il faut offrir le sacrifice de la loi nouvelle, c'est-à-dire, celui de la Mes-

prit : *In spiritu* ? L'Apôtre saint
l'apprend, lorsqu'il dit du sacri
croix, que JESUS-CHRIST
Heb. 9. 14. *lui-même à Dieu par le Saint Esp*
me une victime sans tache : QUI
ritum sanctum semetipsum obtul
culatum Deo. Ainsi le sacrifice
autels n'étant que la continua
l'oblation de la même victim
sur la croix, & JESUS-CHR
offrant encore sur la terre c
l'a offerte sur le Calvaire, & c
l'offre dans le ciel, il est c
pour y être adorateurs en esprit
lui, il faut l'offrir par le Saint
c'est-à-dire, par l'esprit de c
d'amour. Sans cela on ne pe

e leurs cœurs, & qu'il les porte à
:ir JESUS-CHRIST par quelque
uvement de charité, quoiqu'elle ne
: pas encore justifiante. Mais il n'y
oint d'adoration ni de sacrifice de
loi nouvelle, quand il n'y a point
tout d'amour; & tous ceux qui en
t absolument privés, qui n'ont aucun
ir de quitter le peché & de se con-
tir, ne sauroient offrir à Dieu qu'un
te Judaïque. Il est vrai que l'adora-
ı & le culte rendu à Dieu par le sa-
ice de nos autels, est toujours un cul-
: un sacrifice de la loi nouvelle: mais
est parceque JESUS-CHRIST s'y
:e toujours comme premier & souve-
ı Prêtre; parceque toute l'Eglise coo-
e & se joint toujours à cette oblation:
is de la part de ceux qui assistent sans
our à ce sacrifice, ce n'est point un cul-
le la loi nouvelle, mais un culte de
naritains ou de Juifs sans esprit & sans
ité.

X. Si l'on est adorateur & sacrifica-
r en esprit, c'est-à-dire, si l'on offre
sus-CHRIST à son Pere par l'esprit
nour, il est impossible que l'on ne le
en verité, & que l'on ne soit ainsi du
nbre de ces *adorateurs en esprit & en
té*, que le Pere cherche. *Nam &* v. 23.
er tales quærit qui adorent eum. Mais

aussi si on l'offre sans amour, il est impossible que l'on soit adorateur en verité. Car c'est l'amour qui fait la verité du culte & de l'adoration ; & sans amour il n'y a que fausseté. La raison en est que c'est par l'amour que l'ame se soumet à ce qu'elle regarde comme son bien souverain. Or c'est cette soumission de l'ame qui fait l'essenciel & la verité de l'adoration. Sans cette soumission d'amour, tout le reste du culte ne sauroit être qu'exterieur & judaïque ; & par consequent du rang de ces taureaux & de ces boucs, que Dieu déclare dans le Pseaume qu'il n'exige point des hommes, & qui sont
Ps. 49. 9. incapables de lui plaire. *Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos.*



SUR L'EVANGILE DU SAMEDI

DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Jean.* 8. 1.

EN ce tems-là : JESUS *s'en alla sur la montagne des Oliviers : mais dès la pointe du jour il retourna au temple, où tout le peuple s'amassa autour de lui : & s'étant assis il commença à les instruire. Alors les Scribes & les Pharisiens lui amenerent une femme qui avoit été surprise en adultere ; & la faisant tenir debout au milieu* du peuple, *ils lui dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultere. Or Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adulteres. Quel est donc sur cela votre sentiment ? Ils disoient ceci en le tentant, afin d'avoir de quoi l'accuser : mais* JESUS *se baissant écrivoit avec son doigt sur la terre. Comme donc ils continuoient à*

l'interroger; il se leva & leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans peché lui jette le premier la pierre. Puis se baissant de nouveau il continua d'écrire sur la terre. L'ayant entendu parler de la sorte, ils se retirerent l'un aprés l'autre, les vieillards sortant les premiers. Et ainsi JESUS *demeura seul avec la la femme qui étoit au milieu de la place. Alors* JESUS *se relevant, lui dit : Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condannée? Elle lui dit : Non, Seigneur.* JESUS *lui répondit : Je ne vous condannerai pas non plus. Allez-vous-en, & ne péchez plus à l'avenir.*

EXPLICATION.

I. CEt Evangile représente une action digne de la charité & de la douceur de Jesus-Christ envers une femme adultere, qui est accompagnée d'une prudence admirable, par laquelle il confondit les Phariliens qui la lui avoient présentée. Il n'étoit pas convenable que Jesus-Christ, qui n'étoit point venu, comme il le disoit lui-même, *pour condanner le monde, mais pour le sauver*, livrât par son jugement cette femme à la mort. Il ne vouloit pas aussi donner lieu aux Pharisiens

Joan. 3. 17.

le publier qu'il abolissoit la loi de Moïse, uoiqu'il eût le pouvoir d'en dispenser, tant le maître de cette loi. Il usa donc 'un temperament, qui fut de ne rien ire précisément sur la question que les hariliens lui faisoient, s'il falloit lapider ette femme, comme la loi l'ordonnoit. fit semblant d'avoir l'esprit occupé à crire sur la terre, & ne leur répondit en. Quand des gens nous interrogent vec mauvaise intention & sans pouvoir, est permis non de les tromper par des quivoques, mais d'éluder leur demande n ne leur répondant point: c'est tout ce ui est permis à la prudence chrétienne, a c'est l'exemple que Jesus-Christ nous donné en cette occasion.

II. Les Pharisiens insistant, il les mit n desordre par une réponse pleine de sagesse; car elle ne leur donnoit point lieu le l'accuser de violer la loi, qui étoit ce qu'ils prétendoient; & elle ne leur donnoit point aussi occasion de lapider cette femme, à quoi ils étoient portés pour se signaler par un faux zele pour la loi. *Que celui*, dit-il, *d'entre vous qui est sans peché, lui jette la premiere pierre.* v. 7. Les Pharisiens donc ne sachant que conclure de cette réponse *s'en allerent les uns après les autres,* v. 9. *&* Jesus-Christ qui *demeura seul avec cette femme,* lui ayant demandé s'ils l'avoient

condannée, comme elle lui eut répondu que non, il lui dit qu'il ne la condannoit pas auſſi; qu'elle s'en allât, & qu'elle ne péchât plus. C'eſt le divin artifice par lequel il lui ſauva la vie, ſans donner priſe à la malice de ſes ennemis. Et il ne faut pas douter que ſi nous avions le cœur pur & dégagé de toute paſſion, l'eſprit de Dieu ne nous fournit ſouvent auſſi des temperamens & des voies pour conſerver la verité, la juſtice, & toutes les vertus, ſans choquer les hommes. C'eſt pour l'ordinaire la chaleur des paſſions qui ſe mêlent dans nos actions, qui fait que pour conſerver une vertu, nous en choquons une autre, & que nous manquons ou à la verité, ou à la charité.

III. Cette parole de Jeſus-Chriſt:
v. 7. *Que celui d'entre vous qui eſt ſans peché, lui jette la premiere pierre*, doit être bien entendue. Elle ne ſignifie pas que celui qui eſt pécheur perde abſolument le droit de punir les pécheurs. Un Juge, un pere, un Roi, un maître, peuvent punir ceux qui leur ſont ſoumis, quoiqu'ils ſe reconnoiſſent eux-mêmes pécheurs. Mais elle ſignifie qu'ils ne le doivent pas faire d'une certaine maniere. On peut faire injuſtement des actions de juſtice. On peut ſe porter par de mauvais motifs à punir ceux qui méritent d'être punis. Quand des gens

sentent coupables de grans péchés,
obligés d'en punir d'autres qui ne
as plus coupables qu'eux, ils sont
s de le faire avec une confusion in-
, & ils font très-mal de s'y porter
oie, & pour se signaler eux-mê-
ar une action de zele. Jesus-Christ
: que c'étoit en cette derniere ma-
que les Pharisiens se portoient à la-
cette femme. Ils eussent été bien-
l'acquerir par son supplice la répu-
de zélés, & étant plus coupables
:, ils vouloient paroître à ses dé-
religieux observateurs de la loi.
empêcher donc cette mauvaise ma-
le faire cette action de justice, Je-
rist leur dit : *Que celui d'entre vous* v. 7.
sans peché, lui jette la premiere pierre.
ii les faisant souvenir de leurs pe-
étoit propre à les réprimer. Il n'em-
pas proprement l'execution de la
Moïse ; mais en condannant la mau-
naniere de l'executer, il fit que ceux
avoient envie de faire mourir cette
e que par un mauvais motif, s'en
erent.

. La conviction où chacun doit être
corruption de son cœur, ne lui in-
donc pas absolument la punition
oupables, lorsqu'il y est contraint par
x divines ou humaines ; mais elle re-

tranche le faux zele qui porte à cette punition, en se préferant à eux, & en se regardant comme innocent en comparaison d'eux.

Ce zele est faux par plusieurs raisons. Il est faux que les crimes des autres doivent être à qui que ce soit un sujet de se préferer à eux, parcequ'on ne sait si l'on n'est point plus coupable qu'eux. Car encore qu'on puisse être assuré de n'avoir point commis certains crimes visibles, personne ne sait si ses péchés interieurs ne le rendent point plus criminel devant Dieu, que ceux qui sont coupables de ces crimes exterieurs; un seul peché spirituel de haine, d'envie, d'orgueil, d'aversion pour la verité, d'ingratitude envers Dieu, pouvant quelquefois surpasser en énormité une multitude de pechés corporels. Les diables qui sont les plus coupables de tous les pécheurs, ne le sont point par des pechés corporels, mais par des pechés conformes à leur nature, & purement spirituels.

V. Ce zele est faux s'il nous porte à la punition des méchans avec cette pensée, que c'est par notre propre vertu & par notre seule volonté que nous sommes exemts des crimes que l'on punit en eux. C'étoit là proprement la disposition des Pharisiens qui se croyoient vertueux par eux-

eux-mêmes. Et c'est cette préference orgueilleuse que l'Apôtre a voulu retrancher par ces paroles : *Qui est-ce qui vous distingue des autres ? Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu ? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçû ?* Vous avez reçu l'exemtion des vices, si vous en êtes veritablement exemt. Ne vous en glorifiez donc point en vous préferant à ceux qui ne l'ont point reçûe de Dieu : car si vous ne l'aviez pas reçûe, vous y seriez tombé comme eux, *n'y ayant aucun peché*, dit saint Augustin, *qui soit commis par un homme, que tout autre homme ne commît aussi bien que lui, s'il étoit abandonné par celui qui est le recteur & le créateur des hommes :* NULLUM *est peccatum quod facit homo, quod non possit facere & alter homo, si desit rector à quo factus est homo.* C'est ce qui oblige les vierges les plus pures de ne parler jamais des femmes les plus abandonnées avec cette fierté superbe & ce zele amer, qui temoigneroit qu'elles se croiroient incapables des mêmes désordres : & ce qui oblige aussi les plus moderés de n'insulter pas aux plus emportés, & les plus justes de ne pas s'élever au-dessus des plus injustes ; car s'il y a quelque difference dans les actions des uns & des au-

1. Cor. 4. 7.

August. hom. 23. nov. edit. Ser. 99. n. 6.

tres, elle ne procede pas de leur fond, mais des dons gratuits qu'il a plu à Dieu de mettre en ceux qui les ont, & qu'il n'a pas accordés aux autres.

VI. Ce zele enfin est faux, s'il porte à la punition des pecheurs par un mouvement de haine. Il n'est pas encore tems de les haïr pendant qu'ils sont en cette vie; parcequ'il est encore possible qu'ils s'y corrigent: & la charité ne sauroit se porter d'elle-même à leur ôter ce tems. Le tems de cette vie n'étant pas destiné de soi-même à la punition des crimes, on doit être fâché d'être obligé de les punir du dernier supplice. La charité ne porte d'elle-même à exercer contre les pecheurs que des peines médecinales qui tendent à les corriger de leurs vices, & ce doit être contre son desir qu'elle leur abrege le tems de se corriger. C'est pourquoi les Evêques & les Prêtres se sont toujours rendu les intercesseurs des coupables, & ne solicitent jamais des punitions capitales. Que si la necessité de retenir les méchans par la crainte des derniers supplices oblige quelquefois les Magistrats à en venir là, si ces Magistrats sont animés de l'esprit du christianisme, ils s'y doivent porter avec douleur & contre leur inclination, & non avec une certaine ardeur qui paroissoit dans ces

Pharisiens. Jesus-Christ avoit donc droit d'éluder cette mauvaise maniere de poursuivre la punition de cette femme, quoiqu'elle fût juste en soi : car on peut faire très-justement & très-mal les choses les plus légitimes & les plus justes.

VII. Cette réponse de Jesus-Christ nous peut donc être de grand usage en une infinité de rencontres, pour réprimer notre aigreur & les saillies impetueuses de nos humeurs. On est frappé des défauts du prochain. On s'en aigrit, & l'on seroit porté à les pousser avec force. Mais le remede de ce zele amer est de faire réflexion sur ses propres défauts, & de se dire à soi même : *Que celui d'entre vous qui est sans peché lui jette la premiere pierre.* vers. 7.
Nous sommes choqués qu'on juge témerairement de nous. Plaignons-nous-en fortement, pourvu que nous n'ayons jamais jugé témerairement de personne. Mais si nous nous sentons coupables d'une infinité de jugemens précipités, n'est-ce pas une injustice visible d'être si sensibles à ceux que l'on fait de nous ? Il en est de même de tous les autres défauts. Tous ceux dont nous nous sentons coupables nous ôtent le droit de nous plaindre qu'on nous les reproche, & encore plus d'insulter à ceux des autres, & nous doivent faire entrer dans un

esprit de douceur, de patience & de condescendance à l'égard de ceux qui en ont de semblables. Et quoique cela ne nous doive pas empêcher de tâcher de les en guérir, quand nous le pouvons, cela doit empêcher au-moins tout le mépris & toute l'aversion que nous en pourrions concevoir contr'eux.

VIII. On ne considere ordinairement la charité de Jesus-Christ dans cette rencontre, qu'à l'égard de cette femme adultere à qui il sauva la vie : mais celle qu'il pratiqua envers les Pharisiens ne fut pas moindre. Il les éclaira par le peu de paroles qu'il leur dit, qui desarmerent leur passion : il les arrêta par son silence, qui ne leur donnant aucun prétexte d'exercer leur faux zele contre cette femme, les obligea de *s'en aller l'un après l'autre*, sans avoir pris la résolution de la lapider. Tout est sage, tout est charitable en Jesus-Christ, son silence aussi-bien que ses paroles. Il parloit pour éclairer les hommes, pour jetter dans leur cœur les semences de la verité ; pour arrêter leurs passions ; pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ses desseins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de sa providence. Il se taisoit pour ne les pas aigrir, pour ne les pas scandaliser par des verités disproportionnées à leur foiblesse ; pour

vers. 9.

ne leur donner pas lieu de se porter à des violences. Ainsi son silence étoit l'effet de sa sagesse & de sa charité aussi-bien que ses paroles. C'étoit un silence de raison & de volonté, dans lequel il avoit ses vûes & ses desseins, & des vûes & des desseins de misericorde & de bonté. L'Esprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes choses, & les rapportoit à des fins dignes de lui.

IX. Les hommes font quelque chose de semblable quand ils sont poussés par quelque passion forte & agissante. Elle rapporte de même à ses fins & leur silence & leurs paroles. C'est une chose admirable combien la cupidité fournit de vûes & de desseins cachés à un habile courtisan, pour supprimer certaines paroles qui peuvent nuire à ses interêts, & pour en dire d'autres qui y peuvent être utiles. Il ne parle point & il ne se taît point au hazard. Il tend toujours à ses fins dans l'un & dans l'autre. Il est raisonnable, parcequ'il agit conformément à la fin qu'il se propose ; mais il est miserable, parceque cette fin est mauvaise & dereglée. Un des grans défauts des hommes, c'est que n'étant point animés d'une charité vive & éclairée qui se repande dans leurs actions & dans la conduite de leur vie, ils perdent d'ordinaire & leurs pa-

; & leur ſilence. Ils pourroient re-
llir & en ſe taiſant & en parlant, une
ſſon abondante de bonnes œuvres,
ſi c'étoit la charité qui les fît parler & qui
ît taire. Ils pratiqueroient le ſupport
rochain en ſe taiſant, en évitant de
le choquer, ou de lui dire des verités
dont il n'eſt pas encore capable. Ils cal-
meroient ſes paſſions, & leur ôteroient
l'ardeur qui engage aux actions dére-
glées. Ils le ſerviroient de même par leurs
paroles, & ils en feroient des médica-
mens utiles pour adoucir ou pour guérir
les maux de ſon ame. Mais on perd tout
cela, parceque la charité n'eſt point
le principe de notre conduite. Adreſ-
ſons-nous donc à Jeſus-Chriſt parlant
& ſe taiſant par charité. Adorons en lui
ſon ſilence & ſes paroles, & demandons-
lui le bon uſage de l'un & de l'autre.

FIN.

TABLE
DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.

TABLE
DES MATIERES CONTENUES dans ce dixiéme Volume.

A

D

G

H

R

rent

S

V

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Intendans de nos Provinces, Grand-Conseil, Baillifs, Senéchaux, Prevôts, ou leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé GUILLAUME DESPREZ, l'un de nos Imprimeurs & Libraires ordinaires, Nous a fait remontrer qu'il est chargé d'un nombre considerable des livres intitulés, *Le Rituel Romain, avec les Instructions à l'usage du Diocese d'Alet, & les huit volumes des Essais de Morale, par le sieur Nicole.* Les Privileges desquels étant prêts d'expirer, il auroit recours à Nous, pour en avoir la continuation. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, & lui donner moyen de débiter les Exemplaires dont il est chargé ; même de les réimprimer, s'il est necessaire pour l'utilité publique. Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer le débit desdits livres ; & aussi de les réimprimer s'il est à propos, & de les distribuer dans tous les lieux de notre obéissance, durant le tems & espace de vingt années entieres & consecutives, à compter du jour & date des Presentes, faisant très-

expresses inhibitions & défenses à toutes personnes, Libraires, Imprimeurs ou autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient de les réimprimer en tout ou en partie; & sous quelque raison ou prétexte que ce soit; & à tous Marchands étrangers d'en apporter ni débiter dans ce Royaume d'autres impressions que de celles qui auront été faites par l'Exposant, ou par ceux qui auront droit de lui, en vertu des Présentes, le tout à peine de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, qui auront contrefait ou débité l'un desdits livres contrefaits, soit en tout ou en partie. Ladite amande applicable, moitié à Nous, & l'autre moitié audit Exposant, de confiscation des Exemplaires, qui seront trouvés contrefaits en France ou ailleurs, des presses & caractères qui auront servi auxdites impressions contrefaites, & de tous dépens, dommages & interêts, le tout au profit dudit Exposant, à condition que les impressions en seront faites dans notre Royaume & non ailleurs, sur de beau papier & bons caractères, suivans les Reglemens de la Librairie; & qu'il en sera mis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos ordres: Et que ces Présentes seront enregistrées tout au long ès Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de

les Présentes : du contenu desquelles
nandons & enjoignons de faire jouir
ent, & paisiblement l'Exposant, &
i auront droit de lui, sans souffrir
soit donné aucun trouble ni empê-
t. Voulons aussi qu'en mettant au
ncement ou à la fin de chacun desdits
ne copie au long des Présentes, elles
enues pour bien & dûement signi-
: que foi y soit ajoûtée, & aux co-
lationnées par l'un de nos amés
ers & Secretaires, comme à l'Ori-
Nous commandons au premier notre
ou Sergent sur ce requis, de faire
xecution des Présentes tous Exploits,
: autres Actes necessaires, sans de-
autre permission, noncbstant Cla-
e Haro, Chartre Normande, &
à ce contraires, ni oppositions ou
ions quelconques : CAR tel est
plaisir. DONNE' à Versailles le
uitiéme jour de Juin, l'an de grace
ot cens cinq, & de notre Regne
inte-troisiéme. Par le Roi en son

BERTRAND.

*tré sur le Registre numero 2. de la
nauté des Libraires & Imprimeurs de
age 15. & 16. numero 25. conformé-
ux Reglemens, & notamment à l'Ar-
onseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce
ctiéme Juillet mil sept cent cinq.*

GUERIN, *Syndic.*

Et la veuve DESPREZ a cedé & transporté son droit du present Privilege à GUILLAUME DESPREZ son fils, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi ; & à JEAN DESSESSARTZ aussi Libraire à Paris, pour en joüir suivant & conformément au traité fait entr'eux.

